

## **10.1. *Éléments de philosophie 1996/1997***

***Première année : éléments de la pensée (logique)***

***Institut supérieur de pédagogie VII- Avenue Olympique 25  
2020 Anvers***

.....  
**Contenu : voir p. 93**

***Avant-propos.***

### **1. *Le terme “éléments”***

en grec ancien “stoicheia”, en latin “elementa” - signifiait en Grèce ancienne “prépositions” - sous forme d’aspects libres. Cela ne signifie pas qu’il n’y a pas de cohérence : le thème ou le sujet à traiter a été décomposé en aspects (parties, sections) de manière à rendre la structure complexe du thème plus accessible à un débutant. Ce n’est qu’à la fin de l’exposé, lorsque tous les “éléments” (du moins les principaux) ont été discutés, que l’ensemble, la totalité, dont les éléments sont les parties constitutives, devient clair.

### **2. *Problème/solution.***

Les Grecs anciens qui réfléchissaient - en particulier les mathématiciens - procédaient de manière “raisonnée” - “logique” -. À cette fin, ils ont décrit la réalité à laquelle ils devaient faire face en termes de “tâche/solution”.

Nous appliquons maintenant ce schéma à la matière de la première année “philosophie”.

**A. *La tâche.*** Il est divisé en

**a. *Le donné,*** c’est-à-dire ce qui apparaît immédiatement (le “phénomène”) et

**b. *La chose recherchée ou demandée,*** c’est-à-dire ce qui doit être prouvé.

Dans notre cas, qui concerne la logique traditionnelle ou “classique”, le donné (GG) est tout ce qui est disponible dans la grande tradition (manuels, études) et le requis est tout ce que le texte à venir constituera, c’est-à-dire une introduction approfondie à la pensée classique (GV).

**B. *La solution.***

Une séquence de petits textes qui, l’un après l’autre, clarifient un “élément” (partie, aspect) de la pensée logique, dans le style classique - d’où GG + GV et un schéma de la séquence.

***Logique (dianoëtique, théorie de la pensée).***

Au centre de la pensée logique, il y a toujours une phrase “si, alors”. Par exemple : “S’il pleut et que je marche sous la pluie, je suis mouillé”. La réalité (objet de l’ontologie) exprimée dans des phrases “si, alors” (objet de la logique) : c’est ce qui sera au premier plan tout au long de la première année. En d’autres termes, les phrases conditionnelles justifiables (qu’elles soient ou non) sont l’objet formel de la logique.

**Exemple 1.-- Un cours de propédeutique.****Le terme “échantillon**

Nous verrons plus tard que l'induction consiste à décomposer une totalité (un ensemble ou un système) en un ou plusieurs “éléments” (spécimens (ensemble)/composants (système)) afin d'obtenir progressivement une vue de la totalité.-- Les chapitres qui suivent sont de tels échantillons dans l'ensemble de la logique.

Pro.paideia” ou “pro.paideuma”, en grec ancien, est “une éducation pour le plein”. En d'autres termes : l'enseignement d'introduction. Propédeutique.

**Information et méthode.**

Des idées. C'est ce que propose ce cours d'introduction.

**1. Pas dans un sens dilettante !**

Un dilettante “sait quelque chose sur tout”. Affectueux. Superficiel... Pas dans un sens (hyper)spécialisé non plus ! Le spécialiste “sait tout sur tout”. Complet.

**2. Mais dans un sens général.**

Il est fait référence à un exemple célèbre, celui de l'Université de Harvard (USA). Là-bas, on l'appelle “le principe de Harvard”. Cette université forme des (hyper)spécialistes, et non des généralistes. Mais y compris l'enseignement général. Pour éviter que les diplômés ne tombent dans ce que “le tendre anarchiste” Marshall MacLuhan (+1981) appelait la “vakidiotie” (être un fou dans son territoire). Après tout, on devient un idiot professionnel à défaut d'avoir une vision plus large des choses et de sa propre profession et de ce que cette profession étroite dépasse - grâce à une information saine.

**Filosofia”.**

Harvard est traditionnelle dans ce domaine... L'ancien mot “philo.sophia” signifiait, entre autres, “éducation générale” Sophia : sagesse, -- mieux “large perspective sur la vie”. C'était le but de beaucoup de Grecs anciens.

**Pas la mode. Pas l'idéologie. Mais la méthode.**

La mode est invariablement un phénomène passager et plutôt superficiel. Elle existe aussi en philosophie. L'idéologie est invariablement un ensemble d'axiomes (présupposés, “principes”) qui témoignent bien plus de l'esprit constructif qui les produit que d'un quelconque sens de la réalité. Cela aussi se retrouve dans certaines tendances philosophiques. Tristement.

Non : la philosophie, dans la grande tradition, était, est et sera sa recherche méthodique, c'est-à-dire raisonnée et justifiable, de la vérité. Nous sommes donc sur la bonne voie.

**Exemple 2. - Le bon sens et la logique.**

G.W. Leibniz (1646/1716 ; cartésien) a dit un jour que “les lois de la logique ne sont que les règles du bon sens dans la mesure où elles sont élaborées de manière ordonnée dans un texte”. En d’autres termes, il existe dans tous les êtres humains la base du raisonnement logique.

**Sens commun / sens irréal.**

Platon d’Athènes (-427/-347), dans son Sophistès 228d, dit : “La connaissance fautive, comparée à la vérité, est le fait que l’âme s’égare au point de produire un jugement différent (de la réalité). Immédiatement, ce n’est rien d’autre que ‘para.frosunè’, la folie”.

Platon part de la systémique (paire d’opposés) “so.frosunè (sens commun) /para.frosunè (sens perturbé)”. Traduit littéralement, “para.frosunè” signifie être en avance sur la réalité.

**Le bon sens / le sens individuel.**

Cl. Buffier (1661/1737), dans son *Traité des vérités premières* (1717), réagit contre R. Descartes (1596/1650), le fondateur de la pensée moderne, c’est-à-dire : subjectiviste.

1. Descartes et l’ensemble de la philosophie moderne qui lui a succédé mettent l’accent sur la vie intérieure ou “conscience” de l’individu comme source prééminente de la pensée véritable. Descartes appelle cela “le sens intime”.

2. Buffier, un jésuite, s’est rendu compte que cela contient une part de vérité mais que c’est très unilatéral. Au lieu de se retirer dans la vie psychique intérieure (sens intime) - disait-il - nous vivons ensemble avec tous les gens (du moins tant que leur esprit est encore sain) et nous partons du “sens commun”, l’esprit commun.

Fondateur : *Thomas Reid* (1710/1796) avec son ouvrage “*Inquiry into the Human Mind on the Principles of Common Sense*” (1764).

Reid critiquait Locke, Berkeley et Hume (trois modernes anglo-saxons), qui mettaient également en avant “le sens intime”.

Les commensaux ont notamment fait valoir que chaque être humain possède, en principe, des connaissances de base en logique et en mathématiques. Par exemple, la phrase “Le tout est plus grand que la partie”. Ou encore : “Tout a une cause”.

Ces connaissances de base sont immédiates et données dans les expériences de vie de toutes sortes. Ce sont des présupposés.

De sorte que, pour un commensaliste, notre parcours n’est que l’élaboration du bon sens dans sa forme saine.

**1.-- Le modèle réglementaire.**

La phrase contient deux parties, la condition ou prémisse, exprimée par la préposition (pré-phrase), et la dérivation (conclusion), exprimée par la postposition ((post-phrase),).

Donc, le schéma est : “si (pré-phrase),, alors (post-phrase), ”. En d’autres termes : si la préface est mise en avant, alors la post-sentence est sensée, compréhensible, responsable.

**2. -- Modèles d’application.**

Après la règle (modèle réglementaire), les applications ou modèles applicatifs.

**2.1. - Modèle mathématique.**

Prenons l’exemple de la célèbre somme “ $2 + 2 = 4$ ”. -- nous réécrivons la logique de façon à ce que l’implication logique ou le raisonnement (la phrase conditionnelle) devienne clair ici : “si 2 et un autre 2, alors 4”. On voit ainsi qu’un professeur qui enseigne l’arithmétique aux enfants pratique en fait la logique !

Veillez noter qu’une préphrase a été omise, à savoir “Deux sommes peuvent être additionnées séparément”. Cette phrase est la règle dont “ $2 + 2 = 4$ ” n’est qu’une application. Nous voyons immédiatement que le raisonnement complet ne comprend pas deux mais trois phrases (syllogisme).

**2.2.-- Modèle quotidien.**

“S’il pleut, alors en marchant dedans, je me mouille”. -- En fait, cette phrase contient deux phrases conditionnelles. Ceci est à nouveau démontré par la réécriture logique : “S’il pleut (phrase exprimée) et si je marche sous la pluie (phrase non exprimée qui se lisait “en marchant dedans”), alors je suis mouillé”. Grâce à cette réécriture, la différence entre la formulation quotidienne et la forme linguistique strictement logique devient apparente.

Remarquez encore : une préposition a été omise, à savoir : “ Dans tous les cas, si on marche sous la pluie, on se mouille “. C’est le libellé d’une loi. Il s’agit d’une déclaration qui s’applique à tous les cas (applications, modèles applicatifs) sans exception. -- Encore une fois, il apparaît que le raisonnement complet ne comprendrait pas deux phrases mais trois, à savoir la règle (la loi) et son application.

**Note --** La phrase “Le bon berger fait paître ses moutons” contient une expression conditionnelle qui apparaît également dans une réécriture, c’est-à-dire “Un berger qui est bon (expression relative), fait paître ses moutons”. -- Qui peut trouver la phrase conditionnelle cachée ?

**Exemple 4.-- Le raisonnement en tant que connaissance indirecte.**

Prenons un autre exemple : “Si 2 + 2, alors 4” ou “S’il pleut et que je marche sous la pluie, alors je suis mouillé”. La préface contient en fait le donné - objet de la connaissance directe - tandis que la post-sentence contient le demandé (voulu) - objet de la connaissance indirecte.

**La rhétorique.**

Le terme est traduit par exemple par “éloquence”. Bien. Mais “théorie de la raison” serait tout aussi bien. Le but, c’est-à-dire le résultat escompté, du “rhéteur” ou, en latin, de l’“oratorien” est le suivant : convaincre ses semblables d’une proposition (opinion, slogan, publicité, etc.) par le biais du raisonnement avant tout, mais aussi de la description. Pour persuader.

Dans lequel **a.** l’“èthos” (en grec ancien, apparence personnelle, “autorité”, influence) joue un rôle et **b.** l’autorité de l’individu est un facteur déterminant.

**b.** affecte l’intellect (le raisonnement), l’esprit et la volonté (en un mot : l’esprit) de l’interlocuteur ou des interlocutrices, de l’auditoire.

**Structure de communication et d’interaction.**

Donné.- Celui qui récite un message (proposition) ; le message lui-même ; le ou les destinataires auxquels le message est destiné.

Demandé.-- Agir de manière à ce que le message “passe”, soit compris et accepté -  
- Pensez à une vendeuse qui recommande un produit.

**1.-- Décrivez ce qui est montré.**

Cette description peut être une véritable description. Mais il peut aussi s’agir d’une histoire, d’un rapport ou d’un traité. Tant que le texte reflète ce qui est immédiatement apparent,-- sans raisonnement. Immédiatement connaissable. Le phénomène.

Selon R. Barthes, *L’ aventure sémiologique*, Paris, 1985, 85/165 (*L’ ancienne rhétorique*), les Grecs anciens appelaient ce qui était présenté dans le discours pour montrer les choses “pisteis a.technai”, des preuves sans raisonnement.

Cela relève de deux sphères :

**a.** ce dont le destinataire est déjà convaincu (la mentalité d’un public, ce que les élèves d’une classe savent déjà) ;

**b.** ce qui peut être immédiatement démontré (comme une loi connue ; un témoignage donné en présence du destinataire).

De telles “preuves” convainquent sans raisonnement. Sans artifice,-- en grec “a.technös”. En vertu de l’évidence. Parce qu’on est directement confronté au fait. Il suffit qu’elle soit mentionnée, décrite sous une forme ou une autre.

## 2. -- *Démontrer par le raisonnement.*

Le système “montrer/prouver” contient les deux variantes de base de la racine “montrer” : le donné montre ; le raisonné montre. -- Le raisonnement est donc un type de “démonstration”, à savoir la forme indirecte de la démonstration. Moyen” car “au moyen” d’un raisonnement ! En partant de ce qui se manifeste immédiatement.

Les anciens rhéteurs (experts en rhétorique) appelaient cela “pisteis en.technai”, lat. : probationes, c’est-à-dire la preuve dans un sens plus strict.

Techné : lat. : ars, habileté, capacité, est une racine linguistique dans les termes ‘a. technos’ et ‘en.technos’.

**Note -- a.** Décrire, c’est rendre le donné, car le donné est (par métonymie) le demandé.

**b.** Dans le raisonnement, la demande est liée au donné mais elle est autre chose que le donné.

Pensez à “ $2 + 2 = \dots$ ”, qu’un enseignant affiche au tableau pour que les élèves le résolvent. C’est là que réside le problème, c’est-à-dire donner et vouloir (demander). Donné + demandé = solution. -- La demande est représentée sur le tableau par un signe convenu, c’est-à-dire “ ... “.

### *Aristote sur les “signes” et leur valeur probante.*

Aristote de Stageira (“le Stagirite” (-384/-322), ll. de Platon) voyait trois types de référence, c’est-à-dire de connaissance indirecte.

#### *Tekmèrion, le signe sans équivoque.*

“Si vous êtes enceinte, alors (preuve de) la conception”. -- La loi cachée : “Si la cause (conception), alors l’effet (grossesse)”.

#### *a.2.--Shemeion, le signe aux multiples facettes.*

“Si fécondation, alors soit rapport naturel, soit insémination artificielle”. Un autre modèle : “Si des traces de sang, alors (preuve) soit d’une blessure, soit d’une chute, soit d’un meurtre ou autre, qu’il soit animal ou humain”. Quelle multitude d’interprétations ! C’est : un raisonnement qui peut être valable.

#### *b.-- Eikos, une règle avec des exceptions.*

“Si un parent, alors (montrez) de l’amour à l’enfant”. -- Il ne s’agit pas d’une certitude universelle mais seulement d’une certitude statistique (pourcentage).

**a.** En général, les parents aiment voir (régir) les enfants.

**b.** Mais il y a des exceptions (infanticide, négligence envers les enfants). Eikos” est donc un signe “probable”.

**Exemple 5. -- Méthode phénoménologique.**

Le terme “phénoménologie” signifie “représentation de ce qui est (immédiatement) apparent”. En d’autres termes : description. Le terme est composé de deux racines : “phénomènes” (ce qui se montre, phénomène) et “-logie” (évoquer).

La phénoménologie husserlienne est la plus connue, actuelle. -- Edmund Husserl (1859/1938), à la suite de B. Bolzano et surtout de son maître, *Franz Brentano* (1838/1917 ; *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874)) qui a fondé l’école autrichienne, fonde une nouvelle forme de simple description. A distinguer de sa philosophie plutôt subjectiviste.

**Deux règles principales régissent sa méthode.****1.-- La réduction phénoménologique.**

Husserl réduit ce qui l’intéresse comme purement descriptif au phénomène pur. D’où le nom de “phénoméno.logie”. Tout ce qui ne se manifeste pas immédiatement est “eingeklammert”, mis entre parenthèses, oui, éliminé comme “non pertinent”. Celui qui, par conséquent, dans la simple restitution d’un fait donné, en remet d’autres en question, commet - ce que l’on appelle dans la grande tradition - “ignorantio elenchi”, en mettant de côté le fait (qui est en fait l’enjeu, le malentendu). On pense à l’adage de Saint Augustin de Tagaste (354/430 ; le plus grand père de l’Eglise d’Occident), où il dit, non sans ironie : “Bene currunt sed extra viam”, “Ils marchent excellemment mais en dehors de la piste”.

**2. -- La réduction eidétique.**

Habituellement, les phénoménologues n’ont pas à l’esprit une instance singulière ou multiple du donné, mais toutes les instances possibles, lorsqu’ils décrivent le donné de manière pure.

En d’autres termes, pas le nom propre de l’individu ; pas le nom générique limité d’un certain nombre de spécimens ; mais le nom générique sans plus... Par exemple, pas cette belle fille ; pas ces belles filles ; mais toutes les belles filles. Ou plus logiquement exprimé : la belle fille sans plus. Ou : le terme générique.

Eh bien, “eidos”, dans les langues anciennes (Platon, par exemple), signifiait “la compréhension générale” de quelque chose.

C’est évident : quiconque veut travailler de manière strictement logique, commence par la représentation la plus purement descriptive du point de départ de tout raisonnement valide, c’est-à-dire le donné (GG). Ce n’est qu’alors que le demandé (GV) - dans son sillage - peut également être correctement compris et trouvé.

**Exemple 6. -- Exemple de description phénoménologique.**

Attardons-nous un instant sur un phénomène, du moins au sein d'une certaine tradition religieuse (la tradition catholique, par exemple), à savoir le repentir.

**En bref :**

**a.** il y a regret lorsque l'on regrette quelque chose que l'on a fait pour des raisons purement "terrestres" - par exemple la perte de la santé, la perte de la réputation - ;

**b.** le remords survient lorsque, avec le regret, une question de conscience se pose : "Ai-je commis une faute morale ?"

**c.** le repentir vient quand, en plus du regret et du remords, on arrive à la repentance, oui, à la conversion, et qu'on réorganise sa vie de manière plus consciencieuse.

**Max Scheler** (1874/1928).

Influencé par R. Eucken et surtout E. Husserl, Scheler a pratiqué la phénoménologie. À une époque, il était un catholique convaincu. C'est dans cet esprit qu'il décrit, entre autres, la repentance... Écoutons-en le récit.

**Bibliographie :** J. Nota, *Max Scheler (Lutte pour l'essence de l'homme)*, Utrecht/Bruxelles, 1947;-- J. Nota, *Kerngedachten van Max Scheler*, Roermond, 1971, 114/120 (*Repentir et nouvelle naissance*).

**1. - La représentation catholique.**

Notre conscience est caractérisée par des impulsions, c'est-à-dire par des émotions, des expériences qui surgissent spontanément. Nous ne les choisissons pas : ils s'imposent à nous. Ils sont une donnée dont nous faisons l'expérience.

Parmi ces effusions spontanées, le repentir se distingue : il présente, selon le catholique Scheler, deux caractéristiques principales qu'il caractérise comme n'étant pas choisies mais imposées, comme se manifestant (phénomène, donné).

**a.** La repentance est un avertissement, une admonestation, oui, une condamnation. En termes clairs, la conscience dit que ce que l'on a fait n'était pas "éthiquement" (lat. : moralement, c'est-à-dire en conscience) correct.

**b.** Une "autorité", c'est-à-dire un "être" ou une "autorité" avertissant, réprimandant, oui, condamnant, -- un "juge invisible et infini" (selon Scheler) -- s'impose à nous. Ceci est perçu avec l'œil de la foi.

"Ces agitations sont comme :

**a.** un langage sans paroles de la nature,

**b.** langage dans lequel Dieu s'adresse à l'âme".

Pour Scheler, c'est l'essence (eidos) de tout repentir possible (au sens catholique).

En d'autres termes, ce que la phénoménologie eidétique découvre lorsque, sans préjugés, "pure", elle s'ouvre au donné.



## 2. -- *La théorie de la gueule de bois.*

Cette interprétation de la repentance (catholique) ne se retrouve pas tant dans les cercles philosophiques que dans la vie quotidienne (d'autant plus).

*D'ailleurs*, le dictionnaire dit que la "gueule de bois" désigne un état désagréable, voire une période, le lendemain d'une beuverie. Qui est ensuite appliqué métaphoriquement à, disons, la repentance.

### *Deux traits caractérisent l'eidos de la gueule de bois (éthique), selon Scheler :*

**a.** La repentance est vécue comme un état d'abattement (dépression), dont la source est

**b.1.** une baisse de l'énergie pour agir (on est découragé par rapport à soi-même) et

**b.2.** les éventuelles séquelles désagréables, voire nuisibles, de ce que l'on a fait.

Bien sûr, le "repentir" - dans cette interprétation - deviendrait éthique après coup en fournissant à la gueule de bois - après coup, et non dans l'expérience elle-même - une interprétation consciencieuse.

En particulier, les excès dans la satisfaction des pulsions "sensuelles", telles que manger et boire, le sexe, etc., et les états dépressifs qui en découlent, seraient la raison ou le motif d'un état d'esprit triste, dans lequel, rétrospectivement, nous rejetons ces excès.

Un proverbe latin l'exprime ainsi : "Omne animal post coitum triste" (Tout animal est terrassé par la gueule de bois après un rapport sexuel). Ou bien on pense au dicton : "Jeunes prostituées, vieilles reines".

L'observation, sans doute correcte, qu'au-delà de cette sphère de ce qui nuit à la santé, d'autres malheurs donnent également lieu à un repentir, semble à son tour justifier cette théorie de la gueule de bois.

En d'autres termes : Scheler reconnaît que la gueule de bois touche quelque part au phénomène réel. Mais l'être qui se manifeste dans la perception (catholique), la sensation, en ce qui concerne le repentir, n'apparaît que de façon latérale et alors même caricaturale. "Ils marchent bien mais en dehors de la piste" !

**Conséquence** : ceux qui adhèrent à la théorie de la gueule de bois en viennent à rejeter le repentir authentique comme inutile ou même nuisible (à ce que Scheler appelle la "vitalité" ou le goût de vivre).

L'inverse de l'interprétation éthique et religieuse. Ignoratio elenchi, dans la mesure où l'on croit que le repentir (catholique) est correctement interprété avec la théorie de la gueule de bois.

**Exemple 7.-- La construction (structure) de la logique traditionnelle.****L'implication**

Un type de langage logique utilise le terme “implication” pour désigner les phrases “si, alors”. En effet : “Il est inhérent à la pluie et à la marche sous la pluie que l’on se mouille, car la pluie et la marche sous la pluie impliquent (impliquent)”. Les termes “propre à” et “implique” sont équivalents mais linguistiquement inversés.

Ainsi : “pré phrase (préface) implique / implique post-phrase (post-insertion)”. Ou encore : “ post-phrase est inhérent à pré phrase ”. -- La logique est donc l’étude de l’implication, du moins dans la logique traditionnelle.

**Compréhension.**

Les concepts de “pluie”, “marcher sous la pluie” incluent le concept de “se mouiller”. Ou encore : “Les concepts ‘2, ‘+, ‘2 + 2’ contiennent le concept ‘4’“. Et ils sont équivalents. D’où “2 + 2 = 4” (qui contient le concept “=“).

**Doctrine du jugement.**

Les concepts susmentionnés, qu’ils soient quotidiens (pleuvoir, marcher sous la pluie, être mouillé) ou mathématiques (2, +, =, 4), sont intégrés dans des jugements (propositions, phrases, affirmations, assertions).

Comme nous le verrons, un jugement est une séquence de termes (=concepts) dans laquelle **a.** d’un sujet, l’“original” (celui qui demande l’information)

**b.** une expression (prédicat), le “modèle” (ce qui fournit l’information) est exclu.

**La théorie du raisonnement.**

Les jugements susmentionnés sont contenus dans des raisonnements, c’est-à-dire des phrases - des phrases complètes - qui prennent la forme “si, alors” (dérivation, -- implication).

Parlé : phrases conditionnelles. En effet, les phrases prépositionnelles expriment en fait les “conditions” (nécessaires, de préférence suffisantes) (raisons, motifs, justifications) de sorte que la phrase postpositionnelle est compréhensible, logique, justifiable.

**Note** - La logique n’est pas l’épistémologie... Fondamentalement, les phrases conditionnelles de la logique sont le seul objet. Le fait qu’il pleuve, que l’on marche sous la pluie et que l’on soit donc mouillé, n’intéresse pas le logicien. Il ne s’intéresse qu’au lien logique. - Plus clairement (comme on le verra plus loin) : pas de phrases catégoriques mais des phrases hypothétiques.

**Catégorique** : “Une fille est belle. Donc ça attire”.

**Hypothèse** : “Si une fille est belle, elle attire”. Que cela soit vrai (épistémologiquement) ou non n’est pas pertinent (logiquement).

**Exemple 8.-- La logique repose sur l'ontologie.**

Les concepts, transformés en phrases conditionnelles dans les jugements, indiquent des réalités. Oui, ce sont des réalités. Ou ils sont - pour utiliser un terme ancien - "être". -- Grec ancien : "Onta", lat. : entia.

Ainsi, la logique peut être exprimée comme l'étude du processus de pensée qui, d'une réalité ou d'un être, exprimé dans une préface, aboutit à une autre réalité, exprimée dans une postface.

Nous allons l'expliquer maintenant. En effet, si la logique est "l'ontologie en termes de "si, alors"" (implications) : alors une connaissance précise de ce qu'est la théorie de la réalité ou l'ontologie (métaphysique) est vitale.

**Réalité et parole.**

La réalité est ancienne ! -- Dans les preuves -- *Père Pl. Tempels*, missionnaire dans ce qu'on appelait alors le Congo belge, a publié à Anvers en 1946 un livre intitulé : "*La philosophie bantoue*". Traduit en français : *La philosophie Bantoue*, Présence Africaine, 1949.

Voici ce que dit le missionnaire initié aux idées bantoues à la fin du premier chapitre : "Animisme, dynamisme, -- monothéisme primordial, -- manisme, totémisme, fétichisme, magisme, -- toutes ces pratiques religieuses, -- comme d'ailleurs les conceptions judiciaires et l'organisation politique de la société bantoue, forment, dans la 'mentalité du Bantou, un seul et même ensemble logique.

Cette diversité de réalités est expliquée et justifiée par les Bantous sur la base de leur seule et unique philosophie, l'ontologie bantoue ! -- L'approbation, -- l'accueil que le Père Placied Tempels a reçu avec son travail approfondi et toujours valable, prouve qu'il est loin d'être seul dans cette vision des primitifs et de leurs modes de pensée.

**Le terme "ontologie".**

La réalité est ancienne. Le terme "ontologie" est jeune : il a été introduit par le cartésien Joh. Clauberg (1622/1665). Il se compose de deux parties : onto, être (réalité) et -logy, élever. En bref : la théorie de la réalité. C'est le cœur de toute philosophie digne de ce nom : l'ontologie considère toute chose dans la mesure où elle est "quelque chose", l'être, la réalité. Et tente ainsi de trouver une définition de ce que nous appelons "réalité".

**Exemple 9.-- Le terme "réalité" dans la théorie de la réalité.**

Ce qui suit est un exemple de définition du terme "réalité".

Le donné est "tout ce qui est appelé être". La question demandée ou recherchée est la suivante : " Qu'est-ce que l'ontologiste/ontologue entend exactement par le mot " être ", " être ", " réalité " ? "

**1.-- Contenu des termes.**

Ce contenu s'applique à tout ce qui est quelque chose, c'est-à-dire au non-rien. En d'autres termes : à tout ce qui existe quoi qu'il arrive.

**2.-- Exemplifications.**

Des exemples illustreront la formulation abstraite mais très correcte ci-dessus - Tout ce qui est quelque chose est vrai de toute réalité et de toutes les réalités.

**2.1. - Rêve / réalité.**

On dit qu'un rêve, qu'il soit diurne ou nocturne, n'est pas la réalité. Dans le langage courant, qui n'est pas celui de la doctrine de la réalité, on signifie simplement que, en dehors du rêve, rien ne correspond au rêve. Mais on ne nie pas que le rêve soit réel ! C'est pourquoi l'ontologie dit que le rêve représente son propre type de réalité et est donc un être ou une chose réelle.

**Utopie / réalité.**

Les utopies ne sont généralement que des descriptions ou même des prédictions existantes, souvent idéalisées, d'une société dans l'esprit des inventeurs de l'utopie. Pensez à l'*Utopie de Thomas More* (1516). On dit que les utopies ne sont pas réelles.

Cela signifie simplement qu'il n'y a rien qui lui corresponde dans la réalité extratextuelle en dehors de son texte. Par conséquent, l'ontologie dit que l'utopie est son propre type d'être.

**2.3 Science-fiction / réalité.**

La "fiction" est une invention. La science-fiction, en particulier, fascine les intellectuels parce que c'est un texte qui parle un langage hautement scientifique et technologique dont l'intelligentsia a envie comme un enfant de sucreries.

On dit que ces fictions ne sont "pas réelles". -- Cela signifie simplement que, pour l'instant du moins, rien ne leur correspond dans la réalité extratextuelle au-delà du texte. C'est pourquoi l'ontologie dit que la fiction, en particulier la science-fiction, est son propre type d'être.

Il faut déjà comprendre que l'ontologie développe son propre langage, comme toute science.

**Exemple 10. - Principe d'appétit / principe de réalité.**

Un autre exemple de la distinction entre le langage scientifique et ontologique.

S. Freud (1856/1939) est le fondateur d'un type de psychologie des profondeurs, la psychanalyse... Il est bien connu qu'une systémique, à savoir "Es/ Ich" (It/Im), domine toute la pensée de Freud.

**1... Le "ça".**

Si la pulsion sexuelle nous anime, alors nous agissons - en semblant nous diriger consciemment - selon ce que Freud, dans le jargon des sciences naturelles, appelle "un déterminisme", c'est-à-dire une causalité ressemblant à une loi naturelle.

*Cfr. E.L. 04* (Le déterminisme selon lequel, s'il pleut et que je marche sous la pluie, je serai mouillé)... L'Es qui "se manifeste", entre autres mais de façon très fortement prédominante (du moins selon Freud) dans la pulsion sexuelle, c'est-à-dire qui peut être deviné par le raisonnement, est l'ensemble des "pulsions primordiales" (on dit parfois, à tort, "instincts") à l'œuvre dans nos "profondeurs" (d'où la "psychologie des profondeurs").

Idéologiquement, le Es est l'essence même de l'homme, même selon Freud.-- Le grand axiome (prémisse) de tout ce qui nous anime (motifs) dans le Es, Freud l'appelle "das lustprinzip" (le principe de luxure).

**2 -- Le "moi".**

Cela indique, en langage freudien, tout ce qu'est la vie consciente.

**a. La vie préconsciente** qui compose notre mémoire (ce qui est caché mais vit au fond de nous : par exemple, le souvenir triste d'une humiliation douloureuse).

**b. La vie consciente ordinaire** qui comprend tout ce qui nous situe dans le cosmos, dans la société tels qu'ils sont. Freud appelle cela "la conscience perceptive". Nous sommes conscients de ce qui se passe en nous et autour de nous.

**c. La conscience comportementale.** Freud appelle cela "Ueber-Ich" (moi supérieur). Les règles pour vivre les pulsions primaires de l'Es que la société nous impose sont situées dans la conscience supérieure.

Le grand axiome qui régit la vie consciente plurielle, Freud l'a appelé "das realitätsprinzip" (le principe de réalité).

Par "réalité", Freud entend ici l'ensemble des règles que la société, en fait, impose à notre vie émotionnelle, si une société ordonnée doit être réalisée avec les émotifs que nous sommes... C'est le langage freudien, psychanalytique. Pour l'ontologie, cependant, la "luxure" est son propre type d'être !

**Exemple 11 : Signes et réalités.**

Un signe renvoie à une réalité qu'il indique, mais n'est pas cette réalité elle-même. Oui, on dit parfois : "Les signes ne sont pas la réalité".

Freud, que nous venons de mentionner, voyait à travers les signes, au sein de la conscience perceptive, l'Es inconscient (au travail). Là où le non-psychanalyste ne perçoit "rien" ! Par exemple, un lapsus tel que "Da ersch(w)eint er" (Là, il s'efface, -- comprenez : là apparaît celui que j'appelle, sans le remarquer, "das Schwein").

Une carte est un signe (métaphorique) qui représente un paysage par ressemblance, le "décrit" ! Un panneau indicateur est un signe (métonymique) qui oriente dans un paysage donné sur la base de la cohésion.

Les deux panneaux fournissent des informations. Par exemple, lorsque nous voyageons dans le sud de la France. Nous les regardons comme s'ils étaient le paysage lui-même. Et pourtant, quelle distance entre le signe et l'indiqué !

**Note.-- Le terme "réellement" chez Hegel.**

G.Fr.W. Hegel (1770/1831) est connu pour sa maxime : "Tout ce qui est réel ('Wirklich') est raisonnable et tout ce qui est raisonnable est réel". Comment comprendre cette déclaration ? Pour Hegel, tout ce qui est raisonnable, c'est-à-dire justifiable, est "réel". Pourquoi ? Parce que notre raison est en accord avec ce qui est réel. C'est à la fois ce qui est donné et ce qui est demandé. Hegel appelle "wirklich", réel, tout ce qui trouve réellement la demande, tout ce qui résout réellement le problème (GG + GV).

Ainsi, l'utilisation d'une carte et la lecture d'un panneau indicateur - deux signes qui renvoient à des réalités - sont justifiées parce que la carte et le panneau indicateur représentent ou orientent dans la réalité. En hégélien : l'utilisation de la carte et la lecture du panneau indicateur sont "réelles", c'est-à-dire qu'elles résolvent un problème, à savoir trouver le bon chemin lors d'un voyage.

**Note : Devenir / être.**

On dit parfois que "Être, c'est ne pas être". Mais dans ce cas, le langage courant confond le "non-être" avec "l'être sans être", c'est-à-dire un type d'être avec le concept général d'être. En d'autres termes : ontologiquement, le devenir est précisément un type d'être, c'est-à-dire devenir, surgir, être !

**Conclusion** : Si l'ontologie est la base de la logique traditionnelle, c'est parce que le terme "réalité" est utilisé de manière purifiée et non confuse.

**Exemple 12.-- Caractères syntaxiques.**

Le fait que l'ontologie soit réellement la base de la logique apparaît très clairement dans l'arithmétique mathématique ou logistique.

**Modèle applicatif... Bibliographie :** J.M. Anderson/H.W. Johnstone, Jr., *Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)* Belmont (Calif.), 1962, 6.

Les théoriciens y développent un pur raisonnement logico-mathématique comme suit.

**1.-- Section axiomatique.**

De façon apparemment "arbitraire" (en fait, les axiomes ou prémisses générales, prépositions, choisis reflètent des données très utiles), les proposants ont proposé les axiomes suivants.

Ax. Si a et b sont inégaux, alors  $a < b$  ou  $b < a$ .

Ax. Si  $a < b$ , alors a et b sont inégaux.

Ax. Si  $a < b$  et  $b < c$ , alors  $a < c$ .

Il a été convenu que "<" signifie "moins que".

**2.-- Partie déductive.**

Thèse à démontrer :  $a < a$  est impensable (= impossible, incongru, absurde, absolument rien). A prouver uniquement sur la base des axiomes précédents. On reste dans le petit "système" ou ensemble cohérent d'axiomes et de leurs applications strictes.

Dans l'axe 2, b est remplacé par a.

Cela donne : si  $a < a$ , alors a et a sont inégaux, ce qui est absurde.

Voici un petit exemple de raisonnement axiomatico-déductif. -

**Ontologie.**

Veuillez noter que tous les caractères introduits (a, b, c, -- < (moins que), etc.) sont des caractères non nuls ! Il s'agit tout d'abord de "papier noirci" (I.M. Bochenski) de manière experte. Le papier noirci se distingue de tout le reste. Et certainement du néant le plus total !

**Plus encore**, ils fonctionnent (jouent un rôle) dans un système axiomatico-déductif qui fonctionne de manière strictement logique. Que feraient des logiciens stricts comme les proposants avec le "néant" ? C'est parce que ce sont des choses que des choses comme a, b, c, < (moins que) et tel plus . Peut être utilisé dans le cadre d'un comportement de raisonnement strict.

Travailler avec des signes, de manière purement syntaxique, c'est-à-dire sans regarder le contenu (ce que a, b, c pourraient indiquer), c'est de l'ontologie appliquée, car dans le pur néant on ne raisonne plus.

**Exemple 13.-- Ontologie identique.**

Nous connaissons tous le terme “identité”. Le terme “identitaire” désigne “tout ce qui a trait à l’identité (sous toutes ses formes)”.

La logique est fondée sur l’ontologie identitaire, c’est-à-dire la théorie de la réalité qui traite de l’identité et de ses variantes.

**La loi d’identité.**

“Pour Aristote, la prémisse selon laquelle la logique a une portée ontologique a un sens dans la mesure où (...) les premières lois de la logique, c’est-à-dire les lois de la pensée, sont les mêmes que les lois de l’être”. (R. Jolivet, *Les sources de l’idéalisme*, Paris, 1936, 136).

**Note** : Les lois de l’être(s) telles que nous les avons expliquées juste au-dessus. Ne confondez pas “être” ou “réalité” avec “réalité extérieure à l’esprit”.

Une “loi” est une règle qui ne tolère aucune exception. - Cf. *L.E. 04 ; 13*. Nous y avons déjà vu des exemples de licéité.

La loi de l’identité est : “Tout ce qui est, est” C’est la reconnaissance honnête et révérencieuse de ce qui est, est.

**Existence / essence.**

Nous avons vu, *E.L. 12 (quelque chose)*, que l’on peut définir l’être ou la réalité comme “ tout ce qui n’est pas - rien, donc quelque chose “. Nous allons maintenant un peu plus loin : tout ce qui est quelque chose a deux faces, à savoir son existence réelle (être donné), l’existence, et l’un ou l’autre mode d’être, l’essence.

Platon avait déjà distingué les deux aspects inséparables, bien que distincts, de la réalité dans le sens susmentionné.

**En effet**, ce qu’est quelque chose et ce qu’est cette chose sont liés mais distincts... Les questions “comment quelque chose est réel” et “comment quelque chose est réel” sont liées mais distinctes... Ce qu’est / ce qu’est et comment une chose est réelle / comment elle est réelle, visent l’essence et l’existence, les deux faces de la réalité ou de “l’être” !

**Conséquence.** -- Le principe d’identité ou axiome d’identité a deux expressions : “Tout ce qui est (réellement)” et “Tout ce qui est”. Ainsi : “Tout ce qui (est) est (tel)”. Voici les deux variantes de la loi sur l’identité.

L’identité ou la singularité de quelque chose, lorsqu’on y est confronté, peut être confirmée. Il ne faut pas le nier. Ceci sous peine de malhonnêteté et de manque de respect envers tout ce qui est donné.



**Echantillon 14. -- Encore une fois, le principe d'identité.**

On comprend bien ce qu'est "l'identité" de quelque chose ! Il est ce quelque chose - incontestablement lui-même. Une chose est totalement identique à elle-même : elle coïncide entièrement avec elle-même. Lorsque l'on établit - trouve - cela, alors on défend l'être en tant qu'être, la réalité en tant que réalité. C'est une chose dans la mesure où elle est elle-même. Dans la grande tradition, on l'appelle "la substance" (hè ousia). Sans les accessoires ("accidentals").

**L'axiome.**

En grec ancien, "Axiome" signifiait "ce qui a une telle valeur qu'on le considère comme acquis". En effet, sans le principe d'identité qui "prend une chose pour ce qu'elle est", même une observation ordinaire n'est pas possible, et encore moins un raisonnement valide.

Ceci explique pourquoi tous les manuels de mathématiques et de logique (logique mathématique) formulent d'emblée l'axiome comme suit : "A est A". Ou encore : "si a, alors a".

Il ne s'agit pas d'une vaine tautologie, c'est-à-dire de dire deux fois la même chose ! Quand quelqu'un dit "A est A", il met toute son honnêteté et sa révérence envers ce qui est montré ou démontré - *E.L 05v*. - parce que "si A (comme donné, comme prouvé), alors (en toute honnêteté (je dis) A)".

Le premier A est original. Le second est un modèle ! Et c'est ce modèle qui correspond à ce qui rend quelque chose - A - distinct de tout le reste de la réalité (l'essence, l'essence de quelque chose, de A).-- Cfr. *E.L. 10 (original = sujet ; modèle = dire)*.

**Conséquence.** -- Si ce qui précède est vrai, alors ce qui suit est deux autres formulations de la loi de l'identité.

**1.-- Principe de contradiction.**

"Une chose ne peut pas être elle-même et autre chose en même temps". Ou encore : "Une chose ne peut pas être (ainsi) et ne pas être (ainsi) en même temps".

**2.-- Principe du tiers exclu.**

"Une chose n'est qu'elle-même" signifie "qu'une chose est soit (tellement) soit non (tellement) qu'une troisième possibilité est exclue". - "Soit pas (ainsi)" signifie "le reste de l'être entier ou de la réalité". Car au-delà de tout ce qui est, il n'y a rien ! Absolument rien !

**Paradoxe...** Celui qui veut prouver la loi de l'identité (et ses trois formulations), c'est-à-dire la déduire d'une préposition, présuppose nécessairement la loi de l'identité !

**Echantillon 15.-- Vieux. Oui. L'ontologie de la Grèce antique.**

Les Grecs de l'Antiquité ont très tôt parlé de l'"être", même si c'est de manière assez timide sur le plan intellectuel.

**1.-- Homères et Hésiodos.**

*Homère* (lat.) - "homèros" signifiant "aveugle" - a vécu quelque part entre -800 et -700. Il a écrit l'*Illiade* et l'*Odusseia*, deux longues œuvres épiques. Remarquable : il se présente comme le "révélateur" ou l'interprète, guidé par Mnèmosunè et ses muses, qui révèle "tout ce qui était, est et sera" (la réalité dans l'ordre diachronique).

**D'ailleurs**, les muses, sous la direction de Mnèmosunè, comprennent la "conscience élargie", sont des introducteurs intellectuels-artistiques.

*Erga kai hèmèrai* (*Travaux et jours*), *Theogonia* (*Origine des divinités*) sont des œuvres à son nom.-Il est lui aussi inspiré par les muses et se considère comme leur interprète, quand elles proclament la vérité mais aussi le mensonge.

**Parménide d'Élée** (-540/ ...).

Le fondateur de l'école éléatique. -- Lui aussi s'inscrit dans la grande tradition sacrée : son poème d'instruction parle d'un "voyage de l'âme". Il rencontre "une déesse qui lui montre le chemin vers "l'autre monde"". Ce qu'on appelle aujourd'hui "apocalyptique". Mais il est déjà clairement un sage et pas seulement un poète-révélateur.

Des affirmations telles que "C'est une nécessité de dire et de penser que l'être est" (c'est-à-dire le principe d'identité) sont clairement plus philosophiques que ce que Homères et Hésiode proclament concernant "Tout ce qui était, est, sera" (une séquence que l'on retrouve également chez Hésiode (lat.)).

Déjà Parménide souligne le caractère objectif de l'être en tant qu'être. -- Il souligne qu'il faut concevoir "l'être selon soi". C'est-à-dire pas en fonction de soi-même. "L'être est après tout lui-même ('tauton')", c'est-à-dire qu'il coïncide avec lui-même. L'être possède donc une identité que l'on doit concevoir honnêtement et avec le respect qui lui est dû.

C'est d'**ailleurs la** différence entre "alètheia", la vérité, et "doxa", l'opinion. La "doxa" est aussi une révélation de l'être ou de la réalité, mais elle est double : on ne sait pas si elle est vraie ou non.

Hésiode avait déjà souligné que les muses proclament à la fois le vrai et le faux, de sorte que l'on ne sait pas ce qui est juste.

**Exemple 16. -- Le deuxième axiome ontologique.**

Cette fois, il s'agit du principe de la raison (nécessaire et suffisante) ou du motif.

*H.-J. Hampel, Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 17 et suivants, affirme que la plupart des théoriciens s'accordent à dire que deux axiomes - la loi de l'identité et la loi de la raison ou du fondement - dominent la logique aristotélicienne classique.

**Le libellé.**

“Tout ce qui (est) est (est) à cause de quelque chose en soi ou en dehors de soi”. Ou encore : “Tout ce qui est, a en soi ou hors de soi une raison ou un fondement (nécessaire, de préférence suffisant)”. On peut aussi le dire autrement : “Si la raison (le motif), alors compréhensible (raisonnable, justifiable)”.

En d'autres termes, nous touchons ici à l'artère de la logique. Si ce principe n'existait pas, le raisonnement, la pensée raisonnée, serait impossible. Dans tout raisonnement, cet axiome est présupposé comme une loi solide comme le roc.

Lorsque nous voulons comprendre, expliquer, appréhender, nous en cherchons la raison ou le motif.

**Modèle appliqué** - Un élève arrive en classe le lundi matin, confus et inattentif. L'enseignante, sans aucune référence consciente au principe de la raison suffisante ou du fondement, se dit : “Je voudrais savoir comment et pourquoi cet enfant est si confus. Ce comment, ce pourquoi... c'est la raison.

**La grande tradition.**

*Simplicius, Phys. 24:13*, dit : “Anaximandros (contemporain de Thalès de Miletos) affirmait que l'archè te kai stoicheion' (le principe et l'élément (*E.L. 01*)) de l'être est 'to apeiron' (le smexy). Il a été le premier à introduire le nom 'archè'“. - Platon a dit : “Rien n'est sans raison”.

Les pythagoriciens de Samos (-580/-500), -- Platon (-427/-347) appelait la recherche de la raison “theoria”, sonder. Les Romains traduisent par “speculatio”, littéralement : “espionner”, sonder. En effet, un soldat de garde, un espion étaient appelés “spéculateurs”. Ce sont des personnes qui regardent de très près - akribos - quelque chose afin de le comprendre, d'en reconnaître les raisons ou les motifs et de pouvoir l'expliquer.

Quiconque traduit “theoria” par “contemplation” passe en fait à côté du sens original.

**Echantillon 17. - la raison ou le fondement dans la philosophie de la nature.**

C'est avec Thalès de Miletos (-624/-545) qu'est née la philosophie ionique, ou plutôt milésienne, qui s'appliquait à ce qu'ils appelaient alors : "fusis", lat. : natura, nature. Nature", étant entendu que notre mot a perdu toute la force vitale sacrée et métaphysique contenue dans ce terme. C'est ce que recherchaient les premiers penseurs grecs (GV), le "stoicheion" (élément) ou "archè" (prémisse). C'est-à-dire ce qui rend compréhensible l'ensemble du cosmos ou fusis. La raison. Le sol.

**1... Thalès.**

Il a appelé cette raison "hudor". Nous le traduisons maintenant par "eau". Il entendait manifestement par "eau" un modèle de tout ce qui est malléable (c'est-à-dire qui n'est pas lui-même une forme mais qui est présent dans toutes les formes). La force vitale qui coule ou qui est fluide. "Si le fusis est porté, nourri, par 'l'eau', alors il devient intelligible".

**2.-- Anaximandros.**

Il a trouvé un meilleur terme pour l'exprimer, à savoir apeiron, lat. : infinitum, c'est-à-dire ce qui par lui-même n'a pas de " fines ", de frontières, et qui passe donc à travers tout avec facilité.

**Note - Le terme "substance primordiale".** -- Ce terme est correct si, par "substance primitive", on n'entend pas une substance chimique ou physique actuelle. Il serait préférable de parler de "matière active", car ce qui est stoicheion ou archè est la force vitale. Elle est visible dans tous les phénomènes qui composent l'ensemble de la nature.

**3... Anaximenes.**

La substance primordiale était, selon son sens,

a. psuchè, l'air inspiré et expiré par lequel nous vivons,

b. aër, air sans plus... Encore, les choses insipides, c'est-à-dire elles-mêmes sans forme fixe, mais que l'on croit présentes dans toutes les formes de la nature.

Quelque chose comme une "âme mondiale" (dans le sens de "substance d'âme mondiale").

**Note - Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425), le " père " de l'historiographie (mieux : de la terre et de l'ethnologie (W. Jaeger)), témoigne encore de la recherche de la raison.**

Un antiquaire tardif dit de lui que, lorsqu'on le lit, on voit (observe) pour ainsi dire, en observant attentivement, ce qu'il voit (observe), et en pénétrant ainsi avec lui dans les prémisses de ce qui est observé. C'est-à-dire : aux raisons ou motifs par lesquels les pays et les peuples deviennent compréhensibles.

**Exemple 18.-- Théorie de l'identité.**

L'ontologie s'intéresse essentiellement à l'identité (l'être) de tout ce qui peut être trouvé.-- Dans le principe d'identité, elle s'intéresse à l'identité totale de quelque chose avec lui-même,--de l'être avec lui-même.

Nous étendons maintenant cette ontologie identitaire à l'ontologie harmonologique, c'est-à-dire à la théorie de la réalité dans la mesure où elle s'intéresse à l'ordonnement de la réalité. Cela se fait essentiellement par l'extension du concept d'"identité totale".

**1.- L'identité totale d'une chose avec elle-même.**

Cette forme d'identité peut également être appelée identité "réflexive" (en boucle). De quoi ? Parce que, pour ainsi dire, quelque chose s'identifie sous la forme d'une boucle qui part de et se termine dans cette chose.

Le terme néerlandais "eenzelvigheid" l'exprime bien. On pense à une "eenzelvigheidskaart" ou carte d'identité : elle définit - le mot est juste - la personne qui la porte.

En d'autres termes : au sens strict, une chose n'est identifiable qu'à elle-même, parce qu'elle coïncide totalement avec elle-même.

**2.1.-- l'identité partielle (analogie) de quelque chose avec quelque chose d'autre.**

**a.** Si je dis : "C'est une fille", j'identifie en partie "cette jeune chose là-bas". Car je vois en elle un spécimen de collection, à savoir la collection de "toutes les filles". Car elle partage, avec les autres (par complémentarité ou dichotomie), la même caractéristique, identique, d'être une jeune femme.

**b.** Lorsque je dis : "C'est la maison", j'identifie "la façade que l'on voit de la rue" à l'ensemble de la maison. Car je vois dans la façade une partie du système qui est l'ensemble de la maison. Encore une fois, en termes de complémentarité : la façade partage avec le reste de la maison la même propriété, identique, à savoir qu'elle forme une seule et même habitation.

Le terme "être", en tant que verbe auxiliaire, a la merveilleuse flexibilité d'exprimer à la fois des identités totales et non totales (analogiques).

**2.2.-- La non-identité totale (différence, écart) de quelque chose avec quelque chose d'autre.**

Ce n'est le cas que pour la contradiction, comme le montre le principe de contradiction (E.L. 21).

**Echantillon 19.-- Tropologie : métaphore / métonymie.**

Un “tropos” (en grec ancien) est un “tour”, une référence : quelque chose est défini, décrit en fonction d’autre chose. Elle est définie par rapport à autre chose.

La métaphore et la métonymie sont des comparaisons qui sont représentées linguistiquement sous une forme abrégée.

Un trope est donc la typographie (l’affichage) abrégée de

1. Un être (quelque chose)
2. sur la base d’un autre être (quelque chose),
  - 2.1. qui est similaire (métaphore) ou
  - 2.2. qui s’y rapporte (métonymie).

**A.-- Métaphore.**

“Cette femme est un roseau.” -- “C’est un roseau de femme.” -- “Quel roseau !”. -- Par ressemblance, on identifie partiellement (analogie, identité partielle) “cette femme” à “un roseau”. Au lieu de parler de manière associative - “Cette femme est comme un roseau (donc changeante, malléable, elle est)”. - on raccourcit et on dit à l’identique : “Cette femme est un roseau”. Le terme “est” signifie “est partiellement identifiable avec”.

La comparaison à l’origine de l’analogie ou de l’identité partielle est, pour ainsi dire, perdue par la forme abrégée de la langue. Il en va de même pour la métonymie dont nous parlerons plus tard.

**Collection.**

Les spécimens d’une collection se ressemblent les uns les autres. Ils ont une propriété commune... De ce point de vue, tous les spécimens sont identiques. Pas sous d’autres points de vue... La caractéristique commune ici est la “malléabilité/changeabilité”, parfois physique (le roseau), parfois psychologique (la femme). La métaphore se trouve donc déjà dans la multiplicité limitée des termes “changeabilité” et “pliabilité” !

**Le signe métaphorique.**

Une carte en tant qu’image, en raison de la forte similitude structurelle d’un paysage, est un signe métaphorique de ce paysage et vice versa. La structure est identique tant sur la carte que dans la nature. Seul le design diffère.

**B.-- Métonymie.**

“Les pommes sont saines.” -- “Oh ! Ces pommes saines”. -- Dans le magasin où ils sont en vente : “C’est ma santé ! -- Par association, on identifie en partie (analogie) “les pommes, ces pommes” avec “sain/saine”. Au lieu de parler de manière associative - “Ces pommes font penser à la santé (parce qu’elles provoquent la santé)” - on raccourcit et on dit : “sain/santé”. - on raccourcit et on dit : “pommes saines” ou quelque chose comme ça. Dans la phrase - “Les pommes sont saines”, le verbe auxiliaire “sont” signifie “est partiellement identifiable avec”.

***Système (système).***

Les parties d'un système, c'est-à-dire d'un ensemble cohérent (un cristal, une fleur, un animal, un être humain, une société, un paysage, l'univers), ne se ressemblent pas comme dans la simple collection, mais elles sont liées. C'est leur caractéristique commune.

De ce point de vue - et non d'un autre - toutes les parties ou portions (sous-systèmes) sont identiques. Dans le cas présent, cette caractéristique commune est "causer/être causé" : les pommes causent la santé, au moins en tant que facteur de celle-ci ; la santé est causée par un facteur, à savoir les pommes.

***Le signe métonymique.***

Un signe ne ressemble pas au paysage et ne forme donc pas une collection avec le paysage au sens strict, mais il y est lié. Anvers" avec une flèche en dessous ou dans la flèche elle-même du panneau routier signifie "Celui qui suit cette route arrivera finalement à Anvers". Le raccourcissement est drastique : "(Celui qui continue cette route, arrivera à) Anvers (en temps voulu)".

***Le terme "être".***

Les logiciens et logisticiens modernes et post-modernes accusent le concept de base traditionnel d'être ou de devenir ambigu. Et donc l'inutilité, surtout dans l'utilisation du langage exact. Par exemple, en mathématiques ou en logistique.

1.- La réponse, après ce qui a été expliqué ci-dessus, est simple : il ne s'agit pas de multiplicité illimitée - multiplicité totale - mais de multiplicité limitée ou, comme l'appelle la grande tradition, d'analogie, c'est-à-dire d'identité partielle ou partielle.

Le terme "englober" (implication) remplace le verbe auxiliaire "être". On pense à la flèche → " qui apparaît fréquemment. -- Donc "Cette femme → canne ". Ou encore : " des pommes → La santé ". Il est clair que cette flèche couvre tantôt les similitudes, tantôt la cohérence. Il est donc aussi varié que le verbe auxiliaire "être" sous les tropiques.

**Conclusion** - Les tropes, très fréquents dans la langue, illustrent merveilleusement la nature identitaire de l'ontologie traditionnelle et conduisent tout aussi merveilleusement à une ontologie de la théorie des ordres.

**Echantillon 20.-- Comportement tropologique.**

**Bibliographie :** Th. Ribot (1839/1916) était à la fois un psychologue expérimental et un philosophe. Son ouvrage *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (*Les sentiments et l'association des idées*), montre comment notre esprit, en tant que capacité de valeur, apprécie quelque chose y compris, en termes de quelque chose d'autre. En termes de similitude ou de cohérence.

**Association (connexion de pensée).**

Si B est considéré comme le résultat de A, alors B est une "association" de A. Ribot montre que le lien de pensée peut également être un lien émotionnel.

**1.-- Appréciation métaphorique.**

Pour un jeune homme, s'il ressemble à son fils bien-aimé, par exemple s'il a le même âge et ainsi de suite, une mère éprouve le même sentiment, ou du moins un sentiment très proche (sentiment analogue) de sympathie, comme s'il était son propre fils.

Tropos" est une référence. Une trace secrète court du jeune homme remarqué à son fils absent. Ce dernier est, pour ainsi dire, présent dans son esprit dans le jeune homme, qui est apparemment un signe métaphorique.

**2.-- Appréciation métonymique.**

Un amant fortement "amoureux" - poursuit Ribot - éprouve passionnément un sentiment érotique pour la personne de sa bien-aimée - mais, s'il voit (ou pense à) ses vêtements, ses meubles, sa maison, alors, en vertu de la cohérence, il transfère son érosion (qui devient ainsi "fétichiste") à "tout ce qui est à elle".

Le même sentiment surgit comme si l'être aimé était présent lui-même. -- Tropos est une référence. Dans le présent qui est "le sien", l'absente, "l'absente" femme, émerge. Le signe métonymique est le présent.

**Se sentir identifié.**

Il y a beaucoup de choses de ce genre. Pensez, par exemple, à la façon dont les Tchétchènes brûlent un drapeau russe, non pas par ressemblance mais par cohérence : dans le drapeau, la Russie est la cible.-- Le trope sait très bien qu'il y a une différence. Pourtant, il s'identifie.

**Transfert ("transfert").**

Ribot : "transfert par ressemblance (likeness)/transfert par contiguïté (contraction, cohésion)".

Tous les connaisseurs de l'homme, -- tous les psychologues connaissent ce concept de base. Notre vie d'âme est profondément identitaire, pleine de transferts (ne serait-ce que du patient au psychiatre, par exemple). -- L'ontologie identitaire permet de situer ce phénomène fondamental !



**Exemple 21.-- Théorie du modèle identique.**

K. Bertels/D. Nauta, *Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, 1969, 31 : “L’analogie est le pivot du concept de modèle” -- Ce serait mieux : “La réflexion sur l’identité et ses variantes est le pivot du concept de modèle”.

**1.-- Identité totale.**

La (tautologie) “a est a” est une application de la paire “original/modèle”. Il n’y a aucune analogie dans tout cela. Cependant, il existe une identité générale de a avec lui-même (E.L. 21). Le premier a est l’original (qui demande des informations). Le deuxième a est le modèle (qui donne cette information et le fait en termes d’identité globale). Il s’agit du même a mais dans deux rôles au sein de la phrase.

*En passant*, nous verrons que cela est également vrai de toute définition de l’essence de quoi que ce soit.

**II.1.-- Analogie métaphorique (identité partielle).**

Dans les manuels traditionnels, on parle d’“analogie proportionnelle”. -- “Johnny est le coq en tête de la bande”. -- La comparaison : “De même que le coq a une longueur d’avance sur les poulets, Johnny a une longueur d’avance sur la bande (les enfants)”. Raccourci en métaphore : “Johnny est le coq en tête de la bande”.

Jantje, dans son rôle social, est l’original. Le “coq qui va devant ” est le modèle, dans le règne des poules, de ce rôle.-- Caractéristique commune : le coq dirige. Le coq mène. Bien que différente dans son essence (les poulets ne sont pas des enfants), la métaphore s’abaisse néanmoins à “identifier” dans une certaine mesure. Pas sans plus. Parce que ce serait mal.

**II.2.-- Analogie métonymique (identité partielle).**

Dans les manuels traditionnels, on parle d’“analogie attributive”. - “Là où il y a de la fumée, il y a du feu”. -- L’analogie : “Comme l’effet est lié à sa cause, la fumée est liée au feu (qui cause la fumée)”. Relation de cause à effet. Abrégé de la métonymie : “Là où il y a de la fumée (effet), il y a du feu (cause)”.

La fumée (comme résultat) est l’original. Mais la caractéristique commune n’est pas celle de la similitude (le coq mène/le jean mène) mais de la cohérence : le feu provoque la fumée. L’original et le modèle vont de pair - non pas dans le même ensemble que le robinet et la pipe, mais dans le même système, c’est-à-dire le feu qui produit de la fumée. La caractéristique commune est désormais le fait que la fumée et le feu forment un seul système (ensemble, en vertu de la cohérence).

**Echantillon 22.-- Tropologie : la synecdoque.**

**Bibliographie :** K.A. Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910, 115.-- Le terme grec ancien “sun.ek.dechomai” signifiait “je me rends maître de tout en même temps”. Le “Sun.ek.dochè” est ce qui suit. Elle tourne autour des concepts de “copie/collection” et “partie/entière”.

**Concept.**

La synecdoque métaphorique parle de tous les exemplaires d’une collection - en bref - en termes d’un seul (ou tout au plus de quelques) exemplaires. Et vice versa.

La synecdoque métonymique parle de l’ensemble d’un système - en bref - en termes d’une seule (ou tout au plus de quelques-unes) de ses parties. Et vice versa.

**1.- La synecdoque métaphorique.**

Avec le poète allemand Schiller : “Und sieh : ihm fehlt kein teures Haupt” (la tête (Haupt) est l’homme).

**Explication - :** “Un soldat reste à son poste” dit le commandant à tous les soldats. Il dit bien “un” (spécimen). Mais il veut dire “tous” (collection).

“Les enseignants ne sont jamais en retard” dit l’inspecteur à deux ou même un enseignant qui arrive en retard. Il dit bien “enseignants” (pluriel), mais il semble vouloir dire “deux ou même un enseignant” (singulier ou paire).

On traduit - par exemple Krüger - la synecdoque par ‘co-auteurs’ : en effet, cette figure de style parle de quelque chose qui inclut quelque chose d’autre du même ensemble (ou, comme on le verra plus loin, de la même cohérence (système)). Et il est raccourci (trope).

**2.- La synecdoque métonymique.**

Schiller : “Wir flehen (beg) um ein gastlich(es) Dach” (le toit représente la maison).

**Explication...** “La barbe est là”. C’est ce que dit le personnel d’une entreprise lorsque le patron (entier) arrive !

On dit “la barbe” (une partie) mais apparemment on veut dire le patron (le tout).

“Cette paroisse compte deux mille âmes” dit le berger (ce terme est aussi une métonymie). Il dit “âmes” mais veut dire “personnes” (partie/entière).

**Note.--** Selon Krüger, l’allégorie (parabole élaborée) et la personnification (personnification d’objets inanimés) appartiennent également à la tropologie.-- On peut ajouter la parabole (“parabole”) à l’allégorie.

Un exemple de personnification : “L’air frais s’est réveillé” (comme si cet air était une personne qui se réveille)... Reconnaissez-vous le système “original/modèle” dans l’allégorie, la parabole, la personnification ?

**Exemple 23. Généralisation / globalisation**

Les deux termes du titre contiennent deux adjectifs, “général” et “global”.

Dans le sillage de la synecdoque ou de la coréalisation, nous allons maintenant expliquer brièvement - et en prévision de la suite - ce que l’on entend par généralisation et globalisation.

Le terme grec ancien “ep.agogè” (lat. : inductio, “induction”) signifie que l’on peut

**a. sur la base** d’échantillons, soit dans une collection, soit dans un système

**b. décider** d’une ou plusieurs caractéristiques qui peuvent être confirmées dans les échantillons à venir -- des échantillons prélevés aux échantillons à prélever.

**Généralisation.**

Elle suit les traces de la synecdoque métaphorique... Elle repose sur la similitude... Si cette eau et cette eau (= échantillons fabriqués) bouillent à 100° C., alors toute l’eau bouillira à 100° C. “ À partir d’un ou de quelques échantillons, on conclut à tous les échantillons possibles.

**Autre modèle.** -- L’inspecteur dans la classe pose des questions, sur vingt-quatre choses de la leçon, quatre. Deux font bien. On en fait moins. Un mal... Il généralise pour le reste non interrogé.

**Note :** On constate qu’une totalité est divisée en deux parties : les cas testés et les cas non testés.

**2... Globalisation.**

Elle suit les traces de la synecdoque métonymique.-- Elle est basée sur la cohérence. -- Un économiste étudie l’économie d’Anvers. -- Pour ce faire, elle fait le tour du Meir, le grand centre commercial central, puis se plonge dans la vie du port. Deux échantillons de l’ensemble (du système). Elle développera une vision de l’ensemble de la vie économique d’Anvers, même si elle comporte des lacunes. Elle globalise. Des parties testées, il conclut aux parties non testées.

C’est aussi ce que font les médecins : des échantillons d’urine, quelques gouttes de sang, par exemple, arrivent au laboratoire. Là, ils dissèquent les parties pour obtenir une vue de la santé dans son ensemble. On passe des pièces testées aux pièces non testées. On globalise.

On verra que la synecdoque constitue une excellente introduction à la doctrine de l’induction scientifique, qui n’en est qu’une élaboration.

**Echantillon 24. -- La "stoïchiose" de Platon (arrangement).**

Les connaisseurs de Platon découvrent que *ce dernier* parle d'ordonner les données en termes de " tout " et de " totalité ". Ainsi A. Guzzo, *Le concept philosophique du monde*, in : *Dialectica* 57/58 (vol. 15) 15.03/15.06.1961, 97ss., qui cite entre autres *Theaitètos* 205a, *Parménide* (*passim*), *Filebos* 15d/17a, *Sofistès* 248e/249a, *Timaios* 29e/31c pour montrer que 'monde' et 'tout' et 'entier' sont liés, constituent une seule et même idée.

**Bibliographie :** -- P. van Dorp, *Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire (réminiscences platoniciennes)*, in : *Tijdschr.v. filos.* 54(19S2) : 3 (sept.), 457/491 (le terme 'anamnèsis', lat. : *reminiscentia*, est la capacité de penser ensemble des données d'une manière ordonnée ; -- quelque chose par quoi *anamnèsis* diffère complètement de *mnème*, lat. : *memoria*, la mémoire libre) ;

-- E.W. Beth, *The Philosophy of Mathematics*, Antw./Nijmeg., 1944, 36. On connaît "Stoicheion" (*E.L.* 01 ; 19) : élément d'un ordre.

**La "Stoicheiosis"**, Lat. : *elementatio*, arrangement, est décrite dans un des textes de Platon comme suit. *Nl. Filebos* 18b/d. "Quand quelqu'un (...) a remarqué que le son était infiniment diversifié, il a été le premier à s'en rendre compte :

- a. les voyelles de cette infinité n'étaient pas une mais plusieurs et (...)
- b. il existait d'autres sons qui, bien que n'étant pas des voyelles, avaient tout de même une certaine valeur sonore (semi-voyelles).
- c. il a en outre distingué une troisième sorte de lettres que nous appelons aujourd'hui consonnes".

**Note.** - On voit que Platon :

- a. une multiplicité déroutante de sons de lettres
- b. essaie de les classer en trois types.

Mais il a reconnu qu'aucun d'entre nous ne pouvait apprendre l'une d'entre elles séparément sans toutes les autres. Il a également reconnu que cela dénotait une cohérence qui faisait d'eux un tout. C'est pourquoi il leur a attribué une science qu'il a appelée "grammatikè" (alphabet, parole)".

Note - Après avoir énuméré les types, Platon s'attarde sur la cohérence ou le système. Par exemple, on ne peut pas penser à un son de lettre et le connaître sans penser à tous les autres. L'un incluant le reste (dichotomie ou complément).

Ce que Guzzo disait du monde, Platon le confirme ici à propos du " monde " des sons des lettres : il en parle en termes d'un seul, d'espèces, certes, mais surtout de tout et entier (collection et système).

**Exemple 25.- ontologie pharmacologique.**

Harmologeó”, en grec ancien, signifie “je commande”. -- “Je m’unis”. -- L’“Harmologie” est donc un ordre (ontologique).

-- P. Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956, 11 : “Toute la métaphysique de l’Occident - de Platon à Nietzsche - pourrait être considérée en termes de concept, ‘order(ning)’ de telle sorte que chacun de ses systèmes et comme un type de pensée de l’ordre apparaîtraient”. -- C’est la “grande tradition” !

**S. Augustin de Tagaste (354/430).**

Ce “plus grand père ecclésiastique de l’Occident” a été le premier à rédiger une théorie distincte de l’ordre : *De ordine* (littéralement : De l’ordre). Il a fait cela tout en se préparant au baptême chrétien.

Une multitude de thèmes - musique, géométrie, astronomie, numérologie (toutes choses issues de la grande tradition pythagoricienne-platonicienne) - sont abordés dans l’œuvre d’Augustin. Entre autres, le concept de base est le “numerus” (traduction du grec “arithmos”), c’est-à-dire non pas le “nombre” mais la “structure” (principe d’ordre).

**Combinatoire.**

S. Augustinus donne une définition de l’ordre : “L’ordre est la disposition (le placement) de choses égales et inégales qui donne à chacune sa place”. (*De civitate dei* XIX, 13). Avec lequel il imite Cicéron, le grand écrivain latin.

En 1666 - à peine âgé de vingt ans - G.W. Leibniz (1646/1716) - ce qu’on appelle aujourd’hui - a publié le premier traité de combinatoire : *De arte combinatoria*.

C. Berge, *Principes de combinatoire*, Paris, 1968, définit la “combinaison” comme le fait de placer des données dans un ensemble de lieux. La définition d’Augustin !

**”Configuration”.**

Le nom d’un ensemble de lieux est “configuration”. Combiner, c’est attribuer une place à quelque chose dans une telle configuration.

**Modèle classique.**

Noë, juste avant le Déluge, a conçu l’arche comme une configuration afin que toutes les paires d’animaux puissent y avoir une place.--- Une ménagère qui “assigne une place” à son linge dans une armoire de manière ordonnée, se combine dans la configuration de l’armoire. Elle ordonne.

Mais nous reconnaissons en cela le stoïcisme platonicien, qui assigne à tous les sons des lettres, par exemple, une place au sein de la “grammatikè”.

**Echantillon 26.-- Harmologie appliquée.**

Dans une introduction à la logique comme celle-ci, nous choisissons les exemples qui concernent le raisonnement.

**1.-- Arithmétique**

*I.M. Bochenski, Les méthodes philosophiques dans la science moderne, Utr. /Antw., 1961, 52vv.*

$$\begin{array}{r} 27 \\ \times 35- \\ \hline 135 \\ 81 \\ \hline 945 \end{array}$$

L'exemple de la multiplication du logicien polonais montre que l'arithmétique est avant tout une question de lieux. Les unités, les dizaines et les centaines ont chacune leur place sur le papier, ce qui constitue une configuration imperceptible.

$$ax^2 + bx + c = 0$$

$$ax^2 + bx + c - c = 0 - c$$

$$ax^2 + bx = -c$$

Un autre exemple montre une configuration "plate". L'une des opérations "manipule" les emplacements de la configuration. C'est ainsi que nous calculons de manière ordonnée.

**2.-- La règle de trois.**

Ici aussi, une configuration est à l'œuvre.

100% est égal à 30.

1% est égal à  $30/100 = 3/10$ .

15% est donc égal à  $(3 \times 15)/10 = 45$

On voit la structure de la collection à l'œuvre : 100% (collection universelle) ; 1% de copie (élément) ; 15% (collection privée).

**3.-- La systémique et le différentiel.**

Une systémique (paire d'opposés) est une configuration dans laquelle deux "valeurs" (être) de "signe" (valeur) opposé sont "placées". Ainsi : "froid/chaud".

Un différentiel divise le système en son milieu et introduit des changements progressifs avec des sauts (qualitatifs). C'est ce que l'on appelle aujourd'hui la "logique floue".

*D. McNeill/P. Freiburger, Fuzzy Logic (Bodoni),* explique une sorte de logique appliquée qui, entre autres, travaille avec des différentiels au lieu d'opposés durs (systèmes).

Ces dernières années, l'industrie japonaise a commercialisé des produits - par exemple des aspirateurs - qui intègrent une telle logique "floue". Des termes tels que "glacé/froid/bleu/chaud" sont quantifiés (traduits en termes mathématiques) de sorte que, par exemple, "20% chaud" ou "70%" peuvent être appliqués mécaniquement.

On voit le différentiel qui décompose le système "glacial/chaud" avec des valeurs intermédiaires. On leur attribue une place dans un différentiel ou une configuration "plate". Voici quelques exemples de combinatoire, -- d'harmologie appliquée.

**Exemple 27. -- Les différentiels de base.**

Revenons à la *L.E. 21* (*théorie de l'identité*). Nous avons là le différentiel splendidement basique : totalement identique (à soi-même)/partiellement identique (à autre chose)/totalement non-identique (à autre chose). -- C'est le cœur de la pensée identitaire.

**1. Un différentiel prédéfini.**

Attention : "total (= entier)/partie/pas du tout". -- Le différentiel précédent se tient ou tombe avec ce différentiel.

**2. Le carré logique.**

Dans les manuels traditionnels de logique, on retrouve cette configuration de base :

Tous	Tous pas (aucun)
Pas tous	Pas tous pas
Certains	Certains pas

La structure est claire :

- a. le système (modèle : oui / contre modèle : non) ;
- b. le différentiel (tous / certains (font). certains (pas) / aucun)

**Notons que** la deuxième différentielle précédente utilise le " tout " de Platon et le " tout " de Platon précédent (*E.L. 28*), c'est-à-dire Système et ensemble. A l'arrière-plan de ces deux-là : le différentiel d'identité.

**Note.--** *Ch. Lahr, Logique, Paris, 1933-27, 499*, mentionne le langage scolastique à cet égard.

**1... Totum physicum.**

Littéralement : "ensemble naturel". -- Dans la langue courante, "système". -- Par exemple, le concept d'"homme" (en tant que système d'âme et de corps).

**2. -- Totum logicum.**

Littéralement : "entité logique". -- En langue courante "collection". Dans la théorie conceptuelle du milieu du siècle, le concept distributif correspond à cela. - Ainsi, par exemple, le concept de "peuple".

Dans le latin du milieu du siècle, il existait une traduction du tout et du divers de Platon, à savoir "omne" et "totum", des termes qui, en termes numériques, représentent les concepts de collection et de système.

**J. Royce, *The Principles of Logic*, New York, 1912-1 ; 1961-2, 9**, dit que la logique telle qu'elle est conçue depuis des siècles n'est qu'"une partie, une partie très mineure" de la théorie de l'ordre.-- Ce qui suit dans ce cours montrera combien cette affirmation de J. Royce est vraie.-- Les différentiels ci-dessus forment le cadre de la science de l'ordre comme base de la logique.

**Exemple 28. -- Théorie de l'unification (hénologie).**

Eux", en grec ancien, signifie "un".

Une particularité se dégage de l'utilisation de la langue :

**a.** unité peut signifier "unité élémentaire" (ainsi on dit : "Le deux est constitué de deux unités") ;

**b.** unité peut signifier "unité englobante" (c'est ainsi qu'il est dit : "Une multitude est amenée à l'unité").-- La hénologie, donc, est d'amener l'un (heno-).

Notons que tout ce qui est, c'est-à-dire l'être, est toujours susceptible de faire l'objet d'affirmations telles que "L'être est un en nombre ou multiple en nombre". Ce qui indique que le "nombre" (exprimable en "nombre") est un concept englobant ou transcendantal.

La différence fondamentale est la suivante : un/un partiel (nombre limité) / un total (pas un).

Encore une fois :

**a.** le système "un/plusieurs",

**b.** le différentiel entre "partiellement un = partiellement plusieurs".

**Identité et unité.**

Une multiplicité d'êtres - pensez aux sons des lettres de Platon (*L.E.* 28 : "infiniment divers") - est amenée à l'unité par ce qui est identique dans cette multiplicité, à savoir la caractéristique commune.

**1.-** Une multitude de spécimens ("éléments") sont réunis en unité par leur propriété commune. Ainsi, à partir d'une classe libre, une véritable collection émerge. Par exemple, la similarité.

**2.--** Une multiplicité de parties est unifiée par leur caractéristique commune. Ainsi, à partir de parties déconnectées, un véritable système est créé. o.g.v. Cohérence.

En d'autres termes : si les spécimens ou les parties sont une multiplicité, ils sont une unité parce qu'ils sont identiques en au moins un point, à savoir dans ce que nous appelons une caractéristique commune.

**Note -- Logique des relations.** -- Une relation est soit bouclée (réflexive) et signifie l'identité totale d'une chose avec elle-même, soit non-réflexive et signifie l'identité partielle ou la non-identité d'une chose avec une autre.

Le terme "relation" recouvre en fait la théorie classique de l'ordre, c'est-à-dire la théorie traditionnelle de l'identité dans laquelle l'identité totale et ses variantes sont centrales.



**Exemple 29. -- Logique de compréhension.**

Maintenant que les principales prémisses ont été traitées, nous pouvons commencer la logique proprement dite. - La logique se révèle dans les phrases conditionnelles. Dans ceux-ci, on travaille avec des concepts.

**Définition.**

Un concept est “ une réalité (*L.E. 11/15* : Contenu et portée du concept ‘être’ ou réalité), dans la mesure où il est présent dans, notre esprit “.

**Concept et terme.**

Prenons le concept de “fille”. La forme linguistique dans laquelle la pensée “fille” est exprimée est appelée “terme”.

Ne confondez pas “terme” et “mot”. Relisons le *L.E. 15*. Nous y trouvons “la partie axiomatique” composée de trois axiomes et d’un signe convenu. Or, ces trois axiomes plus le signe convenu constituent un concept et donc un terme composé de plusieurs mots et même d’un signe.

Beaucoup confondent les termes et les mots. La logique traditionnelle n’est pas une logique des mots mais une logique des termes.

Le terme “fille” peut d’ailleurs être traduit en plusieurs mots : “Une fille est une jeune femme”. La définition trahit le fait que le terme et les mots ne sont pas les mêmes. “Jeune femme” est donc un terme (et en même temps un concept) qui peut aussi être traduit en un seul mot.

**Nous avons** déjà noté que la logique traditionnelle ne fonctionne pas tant avec des concepts qu’avec des concepts définis. Pourquoi ?

Parce que la pensée rigoureuse ne s’occupe pas de concepts vagues mais, dans la mesure du possible, de concepts précisément définis, c’est-à-dire délimités.--

Il est vrai que la théorie de la définition ne vient qu’après l’explication du concept, mais son application est là dès le départ.

**Contenu conceptuel / portée conceptuelle.**

Un concept comprend deux “stoicheia” ou constituants : le contenu et la portée (étendue, domaine) -- En langage scolastique-médiéval : “comprehensio / extensio”.

**1. - Le contenu.**

C’est ce que l’on considère comme une réalité dans la mesure où elle est présente dans notre esprit. Cette pensée peut être divisée en traits (propriétés).

Par exemple, le concept de fille :

**a.** il est de sexe féminin et

**b.** il est jeune. Cela représente deux ou trois traits (sexe féminin et jeunesse). Ce n’est que lorsque ces traits forment un système qu’il existe un concept unique (structure collective).

**2. – L' étendu.**

C'est l'ensemble ou le système auquel le contenu se réfère, -- qui résume le contenu.-- Ainsi, le terme "fille" désigne l'ensemble de la fille et toutes les filles.-- Ainsi, le terme "vêtements de fille" désigne l'apparence habillée des filles,-- l'ensemble de celles-ci et tous leurs vêtements.

**Résumé.**

Le contenu et la taille peuvent être exprimés comme suit en bon néerlandais : al wat ... is. Al wat' fait référence à la portée. "... " fait référence au contenu (par exemple, "Tout ce qui est fille"). Is' situe les deux aspects dans le tout de l'être ou de la réalité (clé ontologique).

**Note :** En fait, une triple approche est nécessaire.

Celui qui écrit sur la "pauvreté", par exemple, doit le faire :

1. Décrivez l'ensemble de la pauvreté (contenu),
2. Toutes les (formes de) pauvreté et
3. L'ensemble de toutes les (formes de) pauvreté.

Pourquoi ce dernier ? Parce que les différentes formes de quelque chose sont également liées entre elles. Ainsi, une pauvreté (celle des parents, par exemple) en génère une autre (celle des enfants). Cela aussi fait partie du concept (défini) de pauvreté. -- On voit que les termes de base de Platon "tout / entier" sont plus qu'une systémique sans signification.

**Le rapport "contenu / taille".**

"Plus le contenu est riche, plus la taille est pauvre". -- Le terme "fille" fait référence à tout ce qui est fille. Mais si l'on ajoute un nouveau trait ou "note" au trait "fille", la taille diminue : par exemple, il y a beaucoup moins de "filles riches" que de "filles". Les filles riches sont un sous-ensemble de filles. L'attribut clé "riche" limite le champ d'application.

Il en va de même pour la *L.E. 15* : laisser tomber un axiome. Que se passe-t-il ? La portée ou le domaine des axiomes devient plus large mais plus vague.

**L'arborescence de Porfurios de Turos (233/305).**

Ce penseur alexandrin nous a laissé un schéma illustrant le rapport "contenu/taille".

L'être se divise en un être spirituel pur (immatériel) et un être matériel (matériel) -- L'être matériel se divise en un être mort (inorganique) et un être vivant -- L'être vivant se décompose en un être végétal et un être animal -- L'être animal se décompose en un simple animal (sans esprit) et en un être doué d'esprit (ce dernier définit l'homme).

Comme vous pouvez le constater, plus on ajoute de caractéristiques au terme "être", plus la portée, le nombre d'êtres auxquels le contenu fait référence, se réduit.

**Echantillon 30.-- Tekstuologie.**

Textus”, en latin, nous donne le mot “texte”. La textuologie est la discussion du texte, la textologie.-- Tout texte (qui forme une unité) est résumé dans un contenu conceptuel. Le terme qui représente ce contenu, normalement, constitue le titre au-dessus du texte.

**Bibliographie :** *H.I. Marrou, histoire de l' éducation dans l' antiquité*, Paris, 1948, 239.-- Les élèves écoutaient d' abord une histoire (Gr. : muthos, epangelia ; Lat. : narratio). Ils ont dû faire un rapport à ce sujet. Un tel rapport a été trouvé sur un papyrus.

Donné : l'enseignant raconte un mythe religieux en vers.

Demandé : L' élève rédige une “paraphrase” abrégée, c' est-à-dire une réécriture avec ses propres mots.

**Le texte.**

“ Un garçon qui avait tué son père et “ craignait la loi du parricide “ s' enfuit dans le désert. Alors qu' il traversait la chaîne de montagnes, un lion le poursuivait. Avec ce lion sur ses talons, il a grimpé à un arbre. Il vit alors un serpent (“dragon”) se précipiter vers son arbre, peut-être pour y grimper aussi (...). Pendant qu' il fuyait ce serpent, il a fait un piège. -- Le malin n' échappe pas à une divinité : “ La divinité fera subir au malin un jugement “.

**Note --** Les mots cités entre guillemets sont apparemment des mots cités de mémoire.

**La structure.**

Examinons le texte dans son ensemble.

**1.-- Contenu des termes.**

Ceci est exposé dans ce que la littérature traditionnelle appelle “la leçon de morale”. Ici : “La divinité jugera les méchants”. Abréviation de “jugement de Dieu”.

**2.-- Définition du champ d' application (l' étendu).**

Le contenu de ce terme, qui comprend ici une phrase ou une déclaration entière (la thèse ou la proposition défendue), se réfère à tous les cas d' un tel jugement de la divinité.-- L' histoire en distingue un. C' est l' échantillon de toute la collection des jugements divins.

Pensez à la synecdoque (*E.L.* 26), la synecdoque métaphorique qui dit un échantillon mais signifie tout.

**Règle.** -- Sans l' échantillon, le contenu est vide. Sans le contenu (= leçon de morale), l' échantillon est aveugle... Voyez ce que peut être la compréhension d' un texte !

**Echantillon 31.-- Types d' étendu.**

La taille peut être distinguée selon les types suivants.

**A.-- Le concept singulier.**

“Ce paysage ici et maintenant” (géographie). “ Surtout la géographie et l’histoire contiennent des contenus généraux (objet de la science “ nomothétique “), mais elles se distinguent par la singularité (unicité, singularité, individualité) de leurs sujets. Il n’y a qu’un seul Anvers, qu’un seul Nero !

Les romantiques, et plus tard W. Windelband (1848/1915 ; Badener Schule), ont mis l’accent sur le caractère unique des choses, notamment en ce qui concerne l’histoire culturelle. Windelband a qualifié les sciences qui étudient le singulier de sciences “idéographiques” singulières. - Une monographie, par exemple, est un tel type de savoir.

**B.-- Le concept collective.**

“Tous les hommes ensemble forment la race humaine”. Cette phrase fait référence à toutes les personnes, universellement, mais en tant que système. C’est-à-dire comme un tout cohérent. En effet, les personnes interagissent à la fois de manière synchrone et diachronique (dans la communication et l’interaction, -- dans les traditions de toutes sortes).-- La cohérence est décisive.

**C.-- Le concept distributif.**

“Tous les gens aiment manger ce qui est cuit et boire ce qui est prêt”. Toutes les personnes sont ici considérées comme des spécimens individuels de la collection “humain”.

Ici, la caractéristique commune est répartie entre tous les individus (distributif). Dans la compréhension collective, la caractéristique commune appartient à tous ensemble - et non à chaque individu. La similitude est décisive.

**Note --** Le concept transcendantal ou englobant est un type à part. Le terme “être” (être, réalité) est un concept si vaste. Tout et tout de tout est contenu en elle.

Comme nous l’avons vu (E.L. 32), le terme “ nombre “ (exprimable en un nombre) est également transcendantal : de toute chose (et de toute chose de toute chose) on peut dire qu’il est soit singulier (existant une seule fois), soit pluriel.

En d’autres termes, le singulier et le pluriel sont liés mais distincts de tout ce qui est.

Les autres transcendantalités traditionnellement connues sont le “vrai” (connaissable) et le “bon” (évaluable). Bien qu’elles puissent être exprimées de nombreuses manières, elles sont plutôt vagues. Cela ne les empêche pas - ensemble certainement - d’être une lumière qui précède (métaphysique de la lumière).

***Echantillon 32.--Division.***

Ce que la définition, c'est-à-dire l'énumération de toutes les caractéristiques (notae), est pour le contenu, c'est-à-dire la classification pour la portée d'un concept.-- Les règles d'énumération sont les suivantes.

***1.- Distinction / Inséparabilité.***

Les exemplaires/parties énumérés ou les exemplaires/parties groupés doivent être différents (sinon il y a redondance : pensez à quelqu'un qui énumère tous les prénoms des membres de sa famille et qui mentionne l'un d'entre eux deux fois). Mais les mêmes copies / parties énumérées (groupées) devraient être considérées comme incluant le reste... En bref : distinctes mais pas séparées.

***2.- Incomplétude / exhaustivité.***

Il est possible de répertorier tous les spécimens / pièces. Mais souvent, une classification se limite aux spécimens/parties les plus frappants ou caractéristiques. Là encore, deux types.

***a.-- La classification distributive.***

En langage platonicien : tout. Scholastique : "totum logicum". -- Relire *E.L. 34* : l'arborescence de Porfurios. Porfurios commence par une division incomplète. Pour des raisons de clarté, bien sûr. Mais c'est faux, car en dehors du purement spirituel et du purement matériel, il y a ceux qui sont en même temps matériels et spirituels. L'homme est un être mixte.

***b.-- Classification collective.***

Nous en verrons des exemples.-- En langage platonicien : entier. Scholastique : "totum physicum".

La beauté est une beauté à petite échelle ("gracieuse") : pensez aux sous-vêtements féminins à la mode ! Exalté est beau à grande échelle : pensez à l'impression "sublime" des Alpes.

Comique ou risible est innocent à petite échelle (un clown, par exemple). Tragique est à grande échelle (la chute d'une famille).

Ce n'est que lorsque ces concepts sont considérés ensemble qu'ils acquièrent leur pleine clarté de sens. Le concept d'échelle, une quantification des qualités, sous-tend le système de ces concepts inséparables mais distincts qui classifient la "beauté". -- Notez qu'il existe également des formes hybrides, par exemple "tragicomique".

**Exemple 33. - Classification/définition.**

Le professeur Martin Bronfenbrenner a écrit un article dans la Harvard Business Review, Sept.-Oct. 1973, sur “La critique sociale aux États-Unis et au Japon”. -- Nous en donnons un résumé.

**1.-- La mise en page.**

Il souligne les différences.

**1.1.-- L'anarchisme radical.**

Par exemple, le manifeste d'Abbie Hoffman (1968) : “ L'argent doit être aboli : plus de paiement pour le logement, les moyens de communication, les transports, la nourriture, les vêtements, les soins médicaux et le W.C. “.

Notre objectif est le non-emploi total : une société dans laquelle tout est fait par la machine et où les gens sont complètement libérés de la pénibilité du travail”. -- Bronfenbrenner a également appelé ce mouvement les Yippies (Zippies).

**1.2.-- Un anarchisme plus modéré.**

C'est la “contre-culture” des hippies. Se retirer de la “société établie” dans des communes autarciques (complaisantes) à la campagne ou dans la grande ville, -- gagner sa vie en vendant des bijoux ou des articles en cuir bon marché ou dans une sorte de coopérative agricole, -- expérimenter (“repousser les limites”) la religion et l'occultisme, les drogues et le sexe.

**2.-- Syndicalisme.**

“Tout le pouvoir aux travailleurs” ! Le pouvoir doit être conquis non pas par une révolution politique mais par des grèves. Les usines obtiennent le contrôle des travailleurs. L'État doit être progressivement démantelé.

**3.1.-- Le socialisme néo-stalinien.**

C'est le cas au Japon, par exemple.

Marx et Lénine en sont les figures de proue : “La liberté est si précieuse qu'elle doit être rationnée. Résultat : planification de l'économie dans un sens néo-stalinien. Les opinions et les comportements dissidents sont intolérables.

**3.2.-- Le socialisme humaniste.**

Figure de proue : le jeune Marx avant 1848.-- Quatre axiomes.

- a. L'égalité des revenus et des biens.
- b. Gratuité totale d'un certain nombre de biens et de services.
- c. Les incitations morales remplacent les incitations matérielles pour motiver les gens.
- d. La libération de “die Entfremdung”, c'est-à-dire de l'asservissement à tout ce qui asservit les gens dans notre société industrielle.

On constate que le terme unique de “critique sociale” englobe de très nombreux courants, voire contradictoires.

**2.-- Définition.**

Définir l'essence, c'est-à-dire ce qui distingue une chose du reste de tout le reste, c'est aussi énumérer, mais en mettant l'accent sur ce que la classification relève en termes de différences, de manière à faire apparaître les caractéristiques communes. -- Bronfenbrenner y voit les caractéristiques suivantes.

**a. -- Critique culturelle.**

1. La société établie se dirige vers quelque chose de négatif : désordre désespéré, -- dictature militaire, -- nouvelle guerre mondiale, -- voire la chute de l'humanité. Ce que l'on appelle la "pensée apocalyptique".

2. Une réforme radicale est donc nécessaire et urgente (encore au cours de "cette génération").

**b.-- Révolution de la culture.**

1. Les démocraties parlementaires - avec des élections libres, entre autres - sont impuissantes.

2. La révolution, si possible courte et non-violente, est le salut.

**c. -- L'irrationalisme.**

La plupart des adeptes de la critique sociale ne se basent pas sur la rationalité, marque de fabrique de la modernité, mais sur des sources de connaissance telles que l'intuition et le sentiment.

Tels sont les axiomes qui définissent la "critique sociale et la révolution sociale". Cf. *L.E.* 15 ; 33. Le concept de "critique sociale" est fixé dans un terme tripartite (a, b, c ci-dessus) qui constitue un système de pensée qui se réfère à un domaine de la réalité, -domaine qui a été articulé ci-dessus dans la classification. Le terme tripartite est bien constitué d'une multiplicité de mots, -- mots qui forment un terme, -- terme qui articule un concept : tel est le texte.

*Note-- J.M. Chauvier, Gauchisme et Nouvelle Gauche en Belgique, caractérise la Nouvelle Gauche et le Gauchisme dans notre pays comme suit.*

1Au lieu de l'homme qui travaille, l'homme qui joue.

2L'auto-gouvernance à court terme.

L'enjeu n'est pas tel ou tel domaine culturel mais l'ensemble de la culture en tant que telle. Puisque ni le socialisme traditionnel (réformiste ou communiste) ni le mouvement ouvrier n'offrent de solution politique et syndicale, la seule issue est la révolution culturelle de l'homme ludique qui acquiert l'autonomie.

Le gauchisme belge peut être divisé en maoïsme, trotskisme et anarchisme. On peut voir que Bronfenbrenner et Chauvier sont similaires.

**Exemple 34. - Catégories.**

Une chose peut être un modèle pour un original de plus d'une façon. Les anciens nous ont laissé les catégories... Tout d'abord, à propos des catégories... "Katègorèma" en grec ancien signifie "dire quelque chose de quelque chose", proverbe.

Les catégories appartiennent au type distributif... En latin "praedicabile" (d'où "predicabilia").

**Modèle.** Pour être précis, prenons le cas du meurtre d'une jeune fille. Soyons attentifs à la manière dont on parle d'un tel fait.

**Les cinq points de vue distributifs.**

En latin, "quinque voces". -- Dans le sillage d'Aristote, Porfurios de Turos (233/305 ; penseur théosophe) en a parlé.

**A. Caractéristiques.**

Tout être ou toute chose possède des caractéristiques, des propriétés. Mais ceux-ci diffèrent par rapport à l'être de quelque chose.

**A.1.--** Idion (Lat. : proprium), propriété essentielle, toujours présente.

Ici : il est inhérent à tout meurtre qu'il y ait un meurtre. Ou l'impuissance de la victime.

**A.2.--** Sumbèkos, lat. : accidens, accidentel, non essentiel et donc pas toujours présent trait.-- Ici : plusieurs coups de couteau.

**B.-- Dessin de classification.**

Ils contrôlent la mise en page.

**B.1.--** Genos, Lat. : genus, "genre" au sens de collection universelle.-- Ici : meurtre.

Diafora eidopios, lat. : differentia specifica, différence spécifique. -- Ici : "brutal" en raison des nombreux coups de couteau.

**B.3.--** Eidos, lat. : espèce, genre (type) au sens de collection privée.-- Ici : meurtre brutal.

On voit que l'espèce combine les deux précédentes. Le médecin ou le policier qui caractérise - définit - le meurtre dit alors : "Voici le meurtre (d'une jeune fille impuissante) par plusieurs coups de couteau de telle manière qu'on peut l'appeler un meurtre brutal".

On peut voir que les cinq points de vue distributifs forment une sorte de schéma de définition qui définit les caractéristiques distinctes en un tout cohérent.



**Exemple 35.-- Catégories**

Aristote, probablement dans le sillage d'Archutas de Taras (lat.:Tarentum) (-445/-395), paléopythagorien, entre autres, considérait chaque être comme contemplable sous les points de vue suivants, qui sont énoncés et pensés comme des systématismes.

**1.-- Le couple de base.**

Ousia, lat. : substantia, essentia, main.-. ; Pros ti, lat. : relatio, relation (question secondaire).-- Revenons au meurtre de la jeune fille. C'est l'"ousia", la chose principale ou la "substance".

**Note** - Traditionnellement, les questions ou relations secondaires sont également appelées "sumbebèkota", accidentia (comme E.L. 40), mais cela crée une confusion car ici le terme n'est pas distributif mais collectif.

**2.-- Les relations (questions secondaires).**

Ce sont les sous-identités de la substance avec les identités secondaires. Ils sont également considérés comme des paires.

**2.1.** - Poson/ poion, lat. : quantum/ quale, combien de fois/ combien (quantité/ qualité). -- Ici : juste cette affaire / meurtre brutal.

**2.2**Pou / pots, Lat. : ubi/ quando, où (lieu)/ quand (temps). - Ici : dans un parc / la nuit.

**2.3.** - Poiein/ paschein, lat. : actio/ passio, faire naître/ faire naître (causer/ être causé)... Ici : par quelqu'un qui tue / victime.

**2.4.** - Echein/ keisthai, lat. : habitus/ situs, situer/ être situé.-- Ici : (vu de la victime) la fille montre des signes de résistance/ elle a apparemment été prise par surprise.

**Note** - Une meilleure traduction serait peut-être : jeté dans une situation (situs)/conception ou réaction à cette situation (habitus) car c'est apparemment l'idée. À moins que l'on ne comprenne les deux termes comme étant purement locaux.

La définition qui émerge de cette multitude de catégories est alors la suivante : le meurtre d'une jeune fille.-- Un seul cas/ un meurtre brutal.-- Dans un parc/ la nuit. -- Victime d'une personne qui l'attaque/ -- Avec des signes de résistance/ mais apparemment vaincu.

Certes, cette liste est incomplète. Mais il prépare le terrain pour les débutants qui doivent analyser un concept collectif. Il existe d'autres relations qui définissent la question principale, bien sûr.

**Echantillon 36.-- Sujet : objets matériels et formels.**

Un “thème” (sujet) est un être qui, en tant qu’original, nécessite des modèles (informations). Ainsi, une “chose principale” peut être abordée à partir de plusieurs “objets formels”. La chose principale est appelée “objet matériel”.

**1.-- Objet matériel.**

Revenons encore une fois au “meurtre de la jeune fille” afin que la comparaison rende ce chapitre plus clair. Ce que les scolastiques appellent . Ce que les scolastiques appellent “l’objet matériel” est le fait incontestable, brutal, avant même que la moindre interprétation ne soit active.

**2.-- Objets formels.**

L’être brut peut être abordé à partir d’une pluralité de points de vue que la tradition du milieu du siècle appelle “formae “, formes d’être. D’où le terme d’objets “formels”. La forme d’être considéré dans la totalité du donné (encore une fois, il s’agit d’un concept collectif), diffère par exemple d’une pluralité de sciences.

**a.-- La position de la police.**

Faire “les constatations nécessaires” est régi par la préparation de l’enquête judiciaire et du jugement qui vient avec le temps. Le centre de soutien ou la perspective de la police (échantillon) prête attention à la partie juridique de l’ensemble.

**b.-- Le point de vue du médecin.**

Lorsqu’un médecin légiste, par exemple, examine le cadavre, il a sa partie médicale de l’ensemble.

**c. -- Le point de vue du journaliste.**

Celui-ci, en tant que scientifique de la communication, prête attention à ce qui, dans l’ensemble, peut-être la partie journalistique.

**d.-- Le point de vue du passant.**

Il observe ce que son œil peut capter à travers les mailles du cordon de police, à la recherche de détails qui l’intéressent, en tant qu’homme de la rue. Il voit une autre partie - un peu comme un journaliste (entre autres choses, il veut aussi raconter des “nouvelles” en tant que “témoin oculaire” !

**Ambiguïté.**

Pour le logicien, ce sont comme des échantillons au sein d’une même connaissance inductive de cet être, qui révèle, comme point principal incluant une multitude de points de vue, une multitude de points secondaires (relations).

**Exemple 37.-- Les mots comme thèmes.**

**Bibliographie :** O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 10/12. Au Moyen Âge, on distingue plus d'une forme de thème.

**1... Un mot.**

“Quaestiones simplices de uno vocabulo”. Les citations singulières (“simplices”) parce qu’elles se limitent à un seul mot qui fonctionne alors comme un terme pour un concept, par exemple “la fille”. Ou “Labour”.

**Note :** Le titre ne comporte pas de réserve “modalité”. Cela implique que le thème doit être traité comme un tout, dans tous les exemplaires. Ainsi : l’ensemble de la fille ou du travail, toutes les filles ou formes de travail, l’ensemble de toutes les filles ou formes de travail. Ce que contiendrait un texte encyclopédique.

Habituellement, voire presque toujours, le thème n’est pas “épuisé”. On s’en tient à l’essence du thème : “La fille en tant que fille (dans la mesure où elle est une fille)” ou “Le travail en tant que travail” (le travail en tant que tel ou en tant que distingué du reste de l’univers).

**2.-- Un travail.**

Par exemple, “La fille et le garçon”. Ou “Travail et économie”. -- Ici, une réserve est introduite : non pas la fille ou le travail sans plus, mais la fille dans ses relations avec le garçon ou non pas le travail sans plus, sans réserve, mais le travail dans sa relation avec tout ce qui est économie.

**3.-- Un jugement.**

“Quaestiones coniunctae de propositione aliqua”. Les citations qui sont composées (“coniunctae”) parce qu’exprimées sous forme de phrase (“propositio”).-- Par exemple : “Les jeunes filles ont invariablement des problèmes qui leur sont propres”. Ou encore : “Le travail peut être un plaisir mais est souvent une charge”.

Ici, l’“objet formel” (point de vue) est plus effrayant que dans une relation (juste au-dessus) : non pas la fille vue à partir de sa relation avec le garçon, mais la fille vue à partir du fait qu’elle a invariablement ses propres problèmes. Non pas le travail dans le contexte de l’économie mais sous le point de vue (“objet formel”) de la convoitise et de la charge.

Dans la relation et le jugement, le texte à élaborer n’est plus sans fin (encyclopédique) mais limité. Le contenu conceptuel du thème est plus riche (*L.E.* 34) et donc la portée plus faible. En raison de la “modalité” intégrée, le confinement, dans le titre lui-même.

**Echantillon 38.-- Chreia.**

Ce que les Grecs anciens appelaient “ chreia “ (littéralement : ce qui est utile) est le schéma qui permet de “ développer “ un thème, c’est-à-dire de le transformer en un texte ordonné.-- *J.Fr.Marmontel* (1623/1799, *Eléments de littérature* (1787), dit que la chreia (chrie) est “ une définition “. Mais il confond la définition stricte de l’être avec ce texte qui “développe” cette même définition stricte en un texte plus élaboré par lequel la chose à définir vient beaucoup plus clairement à l’esprit. Une définition élargie, si vous voulez.

*H.I. Marrou, Histoire de l’éducation dans l’antiquité*, Paris, 1948, 241, dit que la chreia, avec ses platitudes (c’est une configuration ; *E.L.* 29), qui sont autant de points de vue heuristiques ou fondateurs, représentait “ une petite page “ de l’enseignement secondaire antique dans sa forme “ développée “.

Ces points de vue prouvent le souci des anciens enseignants d’enseigner aux élèves le concept d’“ambiguïté” d’un thème (concept). Cf. *E.L.* 42 (*Pluralité*).

**Un modèle applicatif.**

Nous intégrons immédiatement le modèle réglementaire à l’exemple.

**1.1. - Qui ? Isocrate d’Athènes (-436/-338)**

Il était un célèbre rhétoricien et logographe. Il a reçu une très bonne éducation. Il a reçu l’enseignement des protosophistes (Gorgias et Prodikos). Aussi par Socrate.

En tant que partisan du “panhellénisme” (unité de tous les Grecs), il place ses espoirs dans le roi Philippe II de Macédoine (-382/-336). Cependant, lorsqu’il a constaté qu’il travaillait à l’unité d’une manière non démocratique, il s’est laissé mourir de faim.

**1.2. - Quoi ? - Une citation d’Isokrates :**

“Les racines de l’éducation sont amères. Les fruits ont un goût sucré”.

**Note :** “Quoi ?” peut aussi être un acte. Par exemple, la victoire d’un chef d’armée.

**Notes --**

**1.** Ce sont les deux lieux communs de base : une personne a dit ou fait quelque chose.

**2.** note : la déclaration est métaphorique ! Celui qui veut développer le thème doit traduire le trope. Ici : racines/ cause (formation) et fruits/ conséquence (éducation). Sinon, vous risquez de glisser dans le fantastique ! Parfois - en poésie par exemple - le trope est essentiel et reste donc non traduit.

### **2.1. - Par quoi ? / Pourquoi ?**

Il faut faire attention aux deux termes : “pourquoi ?” renvoie à un processus causal ; “pourquoi ?” renvoie à un motif. Le motif (inconscient) peut être classé parmi les causes.

Ici : par exemple, le cas d’Isokrates lui-même. Il était d’un tempérament très timide et avait une voix faible. Il ne pouvait donc pas agir en tant qu’orateur dans l’agora, l’assemblée populaire, et devait rester en dehors de la politique. Néanmoins, il est devenu très influent grâce à ses efforts “aigres”. Il savait donc de par sa propre expérience ce qu’il disait.

### **2.2.- Contre modèle / modèle.**

Chreia applique ici la méthode comparative.

#### **2.2.a.-- Contre modèle**

Si les éducateurs se gâtent, le résultat est : des “produits” gâtés et sans résistance.

#### **2.2.b.-- Modèle.**

La métaphore seule suggère un modèle. De même qu’une plante, grâce à des soins, donne plus de rendement, l’éducateur aussi.

### **2.3.-- Exemples.**

Démosthène d’Athènes (-384/-322) peut être cité comme un modèle d’application : il avait une voix faible mais, grâce à un entraînement acharné, il a pu se produire sur l’agora et est devenu un orateur et un homme politique célèbre.

Notez que l’exemple est un échantillon. Cf. *L.E.* 35, où le mythos illustre une leçon morale au moyen d’un cas unique. En d’autres termes, la méthode inductive.

### **2.4.-- Témoignages.**

C’est ce qu’on appelle des “arguments d’autorité”. -- On peut citer ici les éducateurs compétents en la matière, c’est-à-dire en l’affirmation d’Isokrates (le concept ou le thème). Les sondages d’opinion peuvent également être cités ici en tant que “témoignage”.

Voici, remplie d’une certaine substance, la structure de la chreia. -- Elle peut être mémorisée. La formule mnémotechnique latine est la suivante :

**a.** Introduction.

**b.** Moyen... Quis ? (Qui ?). Quid ? (Quoi ?). Cur ? (Par quoi ou pourquoi ?). Contra. Simile. Paradigmes (exemples). Testes (Témoins).

**c.** Conclusion.

**Note :** Afthonios d’Antiocheia (270/ ...).

**a.** Introduction.

**b.** Le milieu. -- Paraphrase (qui ? quoi ?). Une causa (explication). A contrario (contre-modèle). Un simili (modèle). Ab exemplo (exemple). Testicules (arguments d’autorité).

**c.** Conclusion (a brevi epilogo, un court épilogue). Les élèves de l’Antiquité ont ainsi appris à “définir” un concept (thème) de manière brève et complète.

**Echantillon 39.-- Définition.**

Commençons par un exemple. - L'éducation est l'assistance des personnes responsables de la croissance de l'enfant pour qu'il devienne un adulte. (*N. Perquin, Pédagogie (Réflexions sur le phénomène éducatif)*, Maaseik, 1965, 43).

**1.-- Définition.**

Comme nous venons de le voir, il existe une définition courte et une définition étendue... Ici, nous nous attarderons principalement sur la définition courte. C'est-à-dire : définir l'essence (essence + existence) de quelque chose - ici : l'éducation, c'est-à-dire la représenter avec des signes (mots, diagrammes, chiffres, lettres) de telle sorte qu'il devienne clair ce qu'est la chose à définir.

Ainsi, le défini, latin pour la chose à définir, en tant qu'original, devient distinct du reste (dichotomie) de l'être.

**Définition en tant que phrase (complète).**

Le sujet (definiendum), l'original, et le dire (definiens), le modèle, doivent être interchangeables" : ici la définition de Perquin : "L'aide des personnes responsables de la croissance pour que l'enfant devienne un adulte" doit être identique, voire totalement identique, à "l'éducation". Sinon, l'identité totale du défini est mal comprise.

Théorie du modèle : l'original et le modèle doivent coïncider, être indiscernables.

**Un autre exemple.**

"L'homme est un animal doué d'esprit". -- Modèle : "animal spirituellement doué". L'homme original ne peut différer en rien du modèle... Au sens large, une définition est une "tautologie".

**2.-- Définition des termes.**

Ceux-ci peuvent être réduits à deux.

**a.-- L'ensemble du definiendum.**

Supposons que Perquin ne tienne pas compte du terme "grandir jusqu'à l'âge adulte", alors toute aide apportée à un enfant serait valable en tant que définition de la parentalité. Ce qui atténue l'intérêt de la définition, bien sûr.

**b.-- Seulement l'ensemble du definiendum.**

En d'autres termes : n'introduisez rien d'autre, sinon il y a "ignorantio elenchi" (*E. L. 07 ; 09*) : "On marche bien mais on sort de la voie" (*S. Augustin*).

**Remarque** : la "formation continue" peut être intégrée à la définition de Perquin : on ajoute le terme "adulte" à celui d'"enfant" (mais le terme "adulte" prend alors un sens purement biologique : biologiquement adulte mais pas culturellement adulte).

**Exemple 40.-- Typologie des définitions.**

Ch. Lahr, *Logique*, 498s. (*Définition de mots et définition de Choses*), fait la distinction entre la définition linguistique (nominale) et la définition commerciale (réelle).

**1.-- Définition verbale, linguistique.**

Lahr signifie en fait la définition partielle et donc provisoire... Pour cela, il suffit d'au moins un trait de l'être (idion, trait toujours présent ; *E. L. 40*).

Par exemple, pour "âme", on peut dire : "L'âme est le principe de la vie consciente". Ainsi, l'âme (humaine), telle que l'Occident la conçoit traditionnellement, se distingue clairement du reste.-- On trouve régulièrement de telles définitions dans les dictionnaires.

**2.-- Définition objective.**

L'utilisation de la langue par Lahr signifie en fait la définition complète et donc définitive, car elle doit, en principe, mentionner toutes les caractéristiques de l'être de quelque chose.-- Ainsi, pour "âme", il dit : "Un être immatériel, doté d'esprit (*c'est-à-dire de raison et d'intellect, de libre arbitre*), qu'il soit incarné ou non". Ainsi, l'âme humaine est clairement délimitée du reste de l'être, comme on le voit en Occident.-- De telles définitions sont le résultat de recherches scientifiques avancées.

**Travail scientifique.**

Lahr.-- La recherche scientifique part de la définition nominale avec le réel en tête.-  
- En langage platonique : elle part d'une définition lemmatique.

**Lahr cite deux opinions différentes.**

1.- Certains théoriciens de la définition réduisent le nominal à la définition réelle : "On ne peut présenter le nominal sans le réel". - Lahr à ce sujet : On peut définir une chose prête sans en connaître toute la nature".

2.- Certains théoriciens de la définition réduisent le réel à la définition nominale. -- Ainsi *John Stuart Mill* (1806/1873 ; *Système de logique* (1843)). - La définition réelle n'est rien d'autre qu'une définition purement nominale. Dire que l'homme est "un animal doué", c'est dire brièvement dans le terme homme ce que le terme animal doué dit plus complètement ! On dit deux fois la même chose (et on commet donc - ce que Mill appelle - une "tautologie").

Lahr à ce sujet : le progrès scientifique, qui révèle - vérifie (K. Popper) - progressivement de plus en plus de caractéristiques de l'être, prouve que la définition devient progressivement plus "objective", c'est-à-dire claire (reflétant la totalité de l'être).

**Exemple 41.-- Types de définitions.**

On peut en partie classer les définitions différemment de Lahr.

**Définitions sémiotiques.**

Les mots, les chiffres, les signes abstraits (*E.L. 15*), les diagrammes et autres sont des “signes”, des objets de la sémiotique. Une définition limitée à ce domaine est appelée “sémiotique”.

**Donc les types suivants.**

La définition descriptive reflète le contenu conceptuel habituel (par exemple, les dictionnaires).

La définition analytique utilise les termes habituels pour introduire un nouveau terme.

La définition stipulative utilise les termes habituels et leur donne un nouveau sens pour faciliter la discussion.

La définition préalable est introduite par les scientifiques afin d’aligner leur jargon scientifique sur le langage courant (*L.E. 12*).

La définition contextuelle place un terme dans un contexte.

**2.-- Définitions non sémiotiques.**

Ici, on sort du système de signes ou du système linguistique et on teste des éléments supplémentaires.

réalité sémiotique.

**Espèce.****La définition déictique ou ostensive :**

La définition de l’utilisation : on apprend aux enfants à utiliser, par exemple, un stylo, et le terme “stylo” est utilisé pour décrire ce que l’on entend par “papier à colorier”.

**La définition algorithmique**

Il indique une séquence d’actions afin que ce qui doit être défini soit clairement distingué du reste : par exemple, les nombreux règlements de cuisine --

**La définition industrielle**

Ce dernier définit en indiquant comment quelque chose, par exemple le papier, est fabriqué dans l’industrie : celui qui visite une biscuiterie, sous la conduite d’un expert, apprend à connaître une définition industrielle. En rapport avec la définition algorithmique, bien sûr.

**La définition opératoire ou opérationnelle**

Il donne des procédures utiles de manière à ce que l’essence de ce qui doit être défini devienne claire. Pensez à *P.W. Bridgman, The Logic of Modern Physics*, New York, ; 927-1 ; 1960-2. Ainsi, définir d’abord les caractéristiques essentielles de la “morosité”, par exemple, puis relier les méthodes afin de la distinguer dans la pratique, c’est donner une définition opérationnelle. Sinon, nous restons trop dans le domaine de l’air.



**Exemple 42.-- Nominalisme et réalisme (conceptuel).**

**Bibliographie :** O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1958-5, 366.-.

**1.-- Le nominalisme de J. Locke.**

Locke (1632/1704) est le chef de file du nominalisme anglo-saxon.

Locke... Un orfèvre, par exemple, manipule de l'or de manière empirique au quotidien. Ainsi, il "connaît" l'or. Ses observations ordinaires lui fournissent des impressions sensorielles (sensualisme) (empirisme). Pour lui, ce sont les "données".

En conséquence, sa raison construit (constructivisme, constructionnisme) des "concepts", c'est-à-dire des "notions". Il les associe à des impressions ou des données sensorielles. -- S'il y est contraint - par exemple, en réponse à un client qui demande un bijou bien défini - il acquiert une connaissance expérimentale et une compétence technique dans le traitement pratique du métal.

**Conclusion** - Au moins, il "sait" ce qu'est l'or. Mais ce que les métaphysiciens disent sur "la nature (profonde)" de l'or, par exemple, est tout simplement absurde. La définition de l'or - pour ne citer qu'un exemple de définition - est donc purement nominale : elle se limite à proposer un certain nombre de caractéristiques lâches afin de distinguer l'or, par exemple, du reste des "substances" matérielles.

**2.-- Le réalisme (conceptuel) d'O. Willmann.**

Willmann était un réaliste platonisant... En effet, ce que dit le nominaliste est vrai. L'empirisme, éventuellement renforcé par l'expérimentation, fournit les "données" telles que Locke les décrit.

Aujourd'hui, l'or, Au, aurum, est connu pour sa couleur jaune, sa grande malléabilité, son inaltérabilité à un très haut degré, -- scientifiquement, pour son numéro atomique 79, 18 isotopes connus, son point d'ébullition (2600 C.).

La totalité de toutes les propriétés de l'or, par exemple, est appelée "l'essence" par les ontologues traditionnels.

**a.** Bien qu'il s'agisse d'un "X", une "qualitas occulta" (trait caché).

**b.** Mais tant que l'or, par exemple, ne se désintègre pas, cette essence est un système cohérent caché "dans les profondeurs". Pourtant, cet être fonctionne comme une lumière qui éclaire et fait avancer la recherche dans le domaine scientifique.

**Exemple 43.-- Définition de la "culture"**

Nous avons commencé ce cours avec le système "problème (donné + demandé)/solution". Cfr *E.L. 01*-- Les mathématiciens qui résolvent des problèmes connaissent très bien ce schéma.-- Le concept hégélien d'"actuel" signifie "ce qu'un problème peut traiter en le résolvant".

**Élargissement**

Si nous élargissons ce schéma pour inclure toute solution - même non mathématique - à un problème, nous obtenons un concept de "culture" très approprié.

La "culture" est alors :

- a. saisir le donné et l'exigé, c'est-à-dire la tâche et
- b. en répondant aux exigences de la demande.

En d'autres termes, la culture, dans sa meilleure forme, est la capacité à faire face aux problèmes. Qu'il s'agisse d'une conduite d'eau à réparer ou d'une tâche informatique, ceux qui résolvent les problèmes montrent qu'ils sont "vrais", c'est-à-dire capables.

L'avantage de cette définition est qu'elle rend justice à la fois aux cultures primitives, car les primitifs - autrefois appelés "sauvages" par les modernes, puis "gens de la nature", enfin "primitifs" - résolvent leurs problèmes, -- sinon entièrement, du moins partiellement, si elle peut situer correctement les cultures modernes et postmodernes les plus avancées.

Un autre avantage est que cette définition intègre les couches populaires et élitaires d'une population dans un concept global de "culture". Tous les gens résolvent des problèmes. Ils créent donc une culture. Certains de cette manière, d'autres d'une autre. Certains complètement, d'autres partiellement. Certaines sont meilleures, d'autres pires.

**Note... Existe.**

Depuis S. Kierkegaard (1813/1855), le père de la philosophie existentielle, une notion d'"existence" ou d'"existant" circule, qui signifie plutôt "exister en tant qu'être humain réel dans le monde".

Ce n'est pas le concept transcendantal d'"existence" (*L.E. 16*), qui s'applique à tout, mais le concept plus étroit d'"existence", qui signifie uniquement l'existence humaine, qui est le thème ici. Ni Dieu, ni l'animal, ni la plante, ni la pierre n'"existent" dans ce sens plus étroit (le contenu est plus grand, la portée plus petite).

Eh bien, exister est défini comme le fait d'être jeté dans des situations avec la tâche de "faire face" à ces situations par le biais d'une conception, c'est-à-dire d'une issue. Voyez-vous que cette notion d'"exister" signifie finalement "être un être culturel" ?

**Echantillon 44. -- Définition praxéologique.**

Le terme grec ancien “praxis” signifie “le fait d’agir”. Il s’oppose au “pathos”, subissant. Cf. *E.L. 41*, où le systechia “faire naître/devenir” a été discuté en tant que catégorie. Ce qui, au passage, montre l’utilité des catégories.

**Praxéologie (parfois “praxiologie”).**

Ce terme signifie agir (= praxeo-). Doctrine d’action.

**Définition de la praxéologie.**

*Ch. Lahr, Logique*, 497 (Définition industrielle), sans la situer dans l’ensemble global de toute définition praxéologique, évoque un bel exemple d’écriture praxéologique.

Dans le passé, en effet, le papier était fabriqué, produit de manière industrielle. Ceux qui passent par le processus de production suivent volontairement une définition prédéfinie.

**1. -- Infrastructure.**

L’action, le traitement, la réalisation n’ont pas lieu dans le vide mais sont situés (cf. la systechia “situs/ habitus” dans les catégories ; *E.L. 41*). La production de papier présuppose, entre autres, des substances (bois, anciennement chlore, etc.) comme matériaux à traiter et des outils de transformation (le pilon, par exemple).

**2. -- Algorithme.**

La question est de fabriquer du papier à partir de ces matériaux. La solution est une série d’actions qui aboutissent à ce résultat.

**Note** - Vers 825, à Bagdad, le mathématicien islamique *Al Chwarizmi* a écrit un ouvrage sur les règles de l’arithmétique en Inde. Au XIIe siècle, il a été traduit en latin : *Algorismi de numero indorum*. Littéralement : “Par la main de al chwarizmi (un ouvrage) sur le nombre chez les Indiens” -- Le terme “algorithme” ou mieux “algorithme”, date de cet ouvrage.

Un algorithme, en dehors du domaine des mathématiques (encore une fois : un élargissement d’un concept comme nous l’avons vu pour la paire “problème/solution”) est :

- a. une situation de départ (ici : une sorte de linge),
- b. situations intermédiaires (séquence d’opérations : dans le pilon, réduit en pâte, blanchi par le chlore, etc.)
- c. situation finale (ici : papier utilisable).

La description du processus a les caractéristiques de la définition : entièrement le déroulement et seulement entièrement le déroulement de toutes les actions ! C’est ainsi que l’on définit l’“apprentissage par l’action” ou “praxéologique”.

**Echantillon 45.-- Définition de la cuisine.**

D'innombrables femmes, depuis des siècles, même des hommes (surtout des cuisiniers) ont appliqué la définition algorithmique.

**Bibliographie :** *Da Mathilde, 325 recettes de cuisine créole*, Paris, 1975, 215s. (*Riz doux au lait de coco*).

**Infrastructure.**

Ustensiles de cuisine. Ingrédients : une noix de coco bien mûre, une poignée de riz lavé par personne, une cuillère à soupe de sucre glace par personne, un morceau de cannelle, un peu de noix de muscade, le jus d'un citron vert.

**Algorithme.**

1. Retirez l'écorce de la noix de coco. Percez l'écrou avec un clou que vous enfoncez dans les trous de la tête. Récupérez le jus dans un bol.

2. Cassez la noix avec une hache. Éliminer les fragments de façon à ce que l'épiderme brun soit enlevé. Grille. Résultat : une pâte.

3. Versez la purée dans un bol. Versez-y le bol de jus de fruits. Ajoutez un verre d'eau.

4. Versez cette purée plutôt fluide dans un morceau de gaze ou de tissu assez grand. Essorez-la au-dessus d'un récipient. Résultat : une pâte plutôt sèche.

5. Pendant ce temps, laissez le riz cuire doucement sur le feu jusqu'à ce qu'il soit vraiment cuit.

6. Mélangez le riz et le lait de coco. Ajouter le sucre, la noix de muscade et la cannelle.

7. Laissez-le se reposer.

8. Profitez-en !

**Note :** Da Mathilde classe le résultat avec les desserts.

**Comparaison.**

Cf. *L.E. 30.--* La multiplication  $27 \times 35$ .

**a. Arithmétique.**

Acte initial : par exemple,  $20 \times 35$ . Opération intermédiaire :  $7 \times 35$ .  $700 + 245$ .

**b. Calcul de l'écriture.** -- La série d'opérations :  $27, \times, 35$ .--  $5 \times 27 = 135$ .  $3 \times 27$  : 81. Les deux derniers chiffres sont bien sûr "placés" dans la configuration de la multiplication (= combinatoire). Résultat final : 945.

Au sens strictement logique - en prenant comme concept de base l'algorithme en tant que système orienté vers un but - il n'y a pas de différence essentielle entre la cuisine et l'arithmétique en tant que combinatoire basée sur un algorithme. Définir le nombre final de  $27 \times 35$  ou définir le résultat final "riz mou dans du lait de coco" est essentiellement identique : c'est praxéologique par algorithme.

**Exemple 46. -- La définition de l'accumulation (cumulative).**

Quelqu'un arrive dans un grand village. Depuis des jours et des semaines, tout le monde parle d'un "événement choquant", d'une querelle de voisinage. L'un dit ceci, un autre cela, un troisième la même chose mais pourtant différente. C'est un fait.

Ce qui a été demandé : découvrir la vérité. Il s'agit de définir l'événement réel à travers une série d'actions (une enquête).

**Lemmatique-analytique.**

Platoniquement parlant, on commence par une hypothèse, appelée "lemme". Tous les actes ultérieurs sont des analyses, c'est-à-dire la vérification du lemme ou de l'histoire initiale. Avec les yeux : le véritable événement, un "x".

**Structure.**

**Bibliographie :** H. Pinard de la Boullaye, *L' étude comparée II (Ses méthodes)*, 509 / 554 (La démonstration par convergence d'indices).

Il s'agit d'une forme de recherche par induction : des échantillons, par le biais de toutes sortes de questions, qui, à un moment donné, vont dans la même direction, "convergent", convergent vers un seul et même point, la vérité la plus probable (le "X") -- De manière cumulative, c'est-à-dire qu'une "indication" ("indice") après l'autre s'accumule. Dans une seule et même direction.

**Conditions.**

Les indications - en latin : *indicia* - doivent être à la fois indépendantes les unes des autres (plus d'une personne est interrogée, bien sûr) et pourtant liées entre elles car elles se réfèrent au même événement, encore et encore.

Dans la mesure où les indices s'uniformisent (ils peuvent contenir différentes versions), dans la même mesure ils fournissent des informations et deviennent des modèles de l'original recherché, c'est-à-dire le "X" du début ou du lemme.

**Note --** Cette structure est jouée par les enfants lorsqu'ils jouent à la "chasse au trésor". Le "X", par exemple, est un bijou que le professeur a caché dans la grande forêt.

**Théories.**

Il s'agit d'échantillons. Donc l'induction. Mais une induction à tâtons.

I. Newton (1642/1727 ; *Principia mathematica philosophiae naturalis* (1686)) a défini cette méthode de définition au moyen d'une équation : de même qu'un polygone régulier à l'intérieur d'un cercle, par la multiplication sans fin de ses côtés, a pour limite le cercle lui-même, de même les modèles, c'est-à-dire les indices. Ils considèrent l'événement réel comme leur "limite".

**Exemple 47. -- Définition judiciaire.**

La “vraie chose”, le “X”, est ce que les enquêteurs, les policiers et les juges détectent.

**Bibliographie :** W. Wagenaar, *Where logic fails and stories convince*, in : *Our Alma Mater* 45 (1991) : 3 (Aug.), 258/278.-- L’auteur mentionne un cas concret aux Pays-Bas.

**1.-- Histoire 1.**

Mme A., qui vit avec son “petit ami” depuis qu’elle a 21 ans, affirme avoir été “agressée par son père il y a six ans”. Le terme “agression sexuelle” est une définition juridique.

**2.1.-- Histoire 2.**

Le père a avoué qu’il s’était retrouvé une fois seul dans la maison avec sa fille de 15 ans, mais qu’il ne lui avait donné qu’une “bonne raclée”.

**2.2.-- Histoire 3.**

Le médecin désigné déclare que “A. n’est effectivement plus vierge. Le médecin du tribunal dit qu’il l’a examinée pour vérifier sa virginité et a constaté son absence.-- L’expression “n’est plus vierge” est en fait, vu le contexte, une définition juridique.

**L’interprétation**

Les juges sont ainsi confrontés à trois “objets formels” (*L.E.* 42), c’est-à-dire des interprétations qui, sous la forme d’un récit (étendu), sont une définition stricte et une définition étendue (*L.E.* 44 ; 46). Pour les personnes impliquées, raconter afin de proposer aux juges une définition, la leur / la sienne. Ce ne sont pas des témoins oculaires. Ils ne se fient donc qu’aux rapports.

Pour reprendre les termes d’Hérodote d’Halikarnassos, ils n’ont pas d’“opsis”, de perception directe, mais d’“historiè”, de définition cumulative (*L.E.* 53 : induction touchante).

**Logique.**

Wagenaar oppose un peu trop rapidement les “histoires” à la “logique”. Comme si les histoires n’avaient rien à voir avec la logique - pas dans sa définition de celle-ci.

**1.-** Les histoires sont des définitions (strictes et complètes).

**2.--** Les définitions sont des préfixes.

Alors... **1.** Si l’histoire 1 est encore vraie, alors le père est coupable. **2.** Si l’histoire 2 est vraie, alors le père est innocent. **3.** Si l’histoire 3 est vraie, alors le père est coupable. En d’autres termes, les “modalités” logiques (dont la suite) nécessaires (histoires 1 et 2) et non nécessaires (histoire 3) qualifient les déductions.

**Conclusion**

“Là où les histoires ne convainquent pas mais où la logique convainc” !

**Exemple 48.-- Définition du singulier.**

Lisez le *L.E.* 36 (concept singulier). Nous avons vu qu'il existe des contenus conceptuels qui ne s'appliquent qu'à une seule instance (extent)... Comment définir une telle chose ?

**Bibliographie :** *H. Pinard de la Boullaye, L'étude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices probables*).

Relisez *E.L.* 53... On retombe sur des traces perdues. Grâce à l'échantillonnage. Grâce à l'induction. Mais ensuite la forme de pelotage.

Par accumulation (méthode cumulative) jusqu'à ce que l'on soit sûr que le singulier qui est en cause, et seulement ce singulier, ne peut plus être confondu avec le reste (deux. division ou complément). Ainsi, ce singulier se distingue radicalement par son unicité (singularité).

**Distinction de l'individu humain.**

Les *Jésuites de Coimbra*, dans leur *In universam dialecticam Aristotelis* (1606), ont composé un distich (vers de deux lignes) sur le sujet.

“Forma (être),-- figura (vue), locus (lieu), stirps (bol), nomen (nom propre),-- patria (patrie), tempus (temps), unum (le singulier) perpetus lege reddere solent”.

**Application.**

Roxanne (nom propre),-- forma (femme), patria (Belgique), locus (Anvers), tempus (27.06.1996 : date de naissance), stirps (une famille engendrée), figura (grande taille).

On voit : l'énumération (= l'accumulation) de notae (traits) de telle sorte que l'être unique soit marqué et qu'immédiatement aucune confusion avec quelqu'un d'autre ne soit possible.

**Note --** Nous avons relu la *L.E.* 47.-- On y trouve une définition partielle (improprement “verbeuse”) et complète (improprement “commerciale”).

**1.--** La grande tradition, avec ses illustres exceptions comme les Jésuites de Coimbra, considère que “omne individuum ineffabile”, tout ce qui est singulier est “indicible” : c'est-à-dire non définissable objectivement. Résultat : “Non datur scientia de individuo”, à propos du singulier aucune science (comprendre affaires, général, définition) n'est possible.

**2.--** Les jésuites de Coimbra, les romantiques, la poussée de W. Windelband (avec la notion de sciences “ idiographiques “) nuancent la grande tradition : si aucune définition globale des êtres n'est possible, une définition partielle (“ verbale “) est et reste possible.

**Exemple 49 : logique de jugement.**

Après la logique de la compréhension (notamment du concept à définir), la logique du jugement.

De même que le concept est traduit en un terme (signe), de même un jugement est traduit en une phrase (énoncé, proposition), c'est-à-dire en un nombre minimum de signes, qui constituent le terme du jugement.

**Sujet (original) / prédicat (modèle).**

Comme cela a déjà été mentionné à plusieurs reprises, un jugement comprend essentiellement le sujet et le prédicat. Ce qui n'exclut pas les autres parties.

Dans le sillage de Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438 ; ancien lyrique grec (poète lyrique) qui distinguait déjà l'"onoma" (généralement un nom en tant que réalité rendue présente) et le "rhèma" (une forme verbale) (parfois tacite), Platon distingue, au sein de ce qu'il appelle logos (jugement), l'onoma (lat. : nomen) ou "composante nominale" et le rhèma (lat. : verbum) ou "composante verbale".

**Définition.**

Aristote dit que juger, c'est "dire quelque chose de quelque chose" ("katègorein ti tinos"). -- Comme titre de son ouvrage sur le jugement, il indique "*Peri hermeneias*", Lat. : *De interpretatione*. Ce qui signifie qu'il comprend le jugement comme une interprétation.

"**Il fait froid**". -- Il est évident que "il" est un sujet convenu. Il" fait référence à "la météo". Ou peut-être au "temps et à ce que nous ressentons du temps" : car le "froid" est une sensation.

**Figures de style.—Bibliographie** : K. Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910, 116 (*Figures*).

Considérons un instant le jugement qui peut être présent dans de telles figures de l'utilisation du langage.

Prenons, par exemple, l'exclamation : "Quelle impressionnante forêt tropicale !" Il est clair que le mot omis est, par exemple, "est". C'est un jugement de valeur. Non pas qu'il ne s'agisse pas d'un jugement de détermination. Mais cette détermination s'accompagne d'un frémissement de nature esthétique, rappelant par exemple le sublime (*E.L.* 37).

C'est la forêt tropicale qui est en cause. Mais de telle sorte que la rencontre avec cet "objet" (indiqué dans le sujet) provoque l'expérience subjective-esthétique (survie). Ni purement objective, ni purement subjective ! Les deux ensemble... C'est aussi un jugement, quoi que les positivistes prétendent à ce sujet. C'est ainsi que l'on peut considérer tous les procédés stylistiques.



**Echantillon 50.-- Quantité / Qualité du jugement.****1.-- Quantité.**

La taille (domaine) du sujet détermine la quantité. Cf. *E.L.* 36.

Ainsi. -- “Un seul oiseau a été vu dans la forêt” est singulier. -- “Certains/toutes les oiseaux ont été vus dans la forêt” (singulier/universel). -- Cela en ce qui concerne le jugement distributif.

Le jugement collectif se lit par exemple comme suit : “L’oiseau recherché n’a été trouvé que partiellement / complètement” (privé / universel). “On n’a trouvé qu’une seule plume de tout l’oiseau” (singulier).-- *Cfr E.L.* 22v.

**Note :** Les jugements transcendants sont une sorte de séparés, bien sûr (*E.L.* 36).

**2.-- Qualité.**

La présence ou l’absence d’une identité totale ou partielle du sujet (original) et du dit (modèle) décide de la qualité -- *Cfr E.L.* 21 : *Identity Theory*.

Donc... affirmatif : “Ce mur est blanc”. Négatif avec préjugé : “Ce mur est blanc et pas blanc”. Négatif-sans : “Ce mur n’est pas blanc”. -- Note : “blanc et non blanc” n’est pas une contradiction (*L.E.* 17 ; 21).

**Façon de parler.**

Deux peintres en bâtiment se tiennent devant un mur à peindre. Ils le regardent d’abord. Leur verdict : “Ce mur est blanc et pas blanc”. -- Il ne s’agit pas d’une affirmation contradictoire mais d’une restriction, c’est-à-dire d’une figure de style ou d’une manière de parler, par laquelle on nuance l’affirmation.

“Ce mur (si le blanc impur peut encore être appelé ‘blanc’) est blanc et (si l’on adhère au blanc pur) non blanc”.

**“Le christianisme est dans un sens un humanisme et dans un autre sens pas un humanisme”.**

Si nous prenons le terme “humanisme” dans son sens strictement sécularisé (“terrestre”), alors le christianisme n’est pas un humanisme. Si, par contre, nous prenons le terme “humanisme” dans un sens plus large (l’être humain est central mais n’exclut pas une sphère sacrée et religieuse de l’être humain), alors le christianisme est un humanisme.

Les jugements avec réserves (restrictions) sont plus courants : “D’une certaine manière, on peut affirmer que ....”. De tels jugements confirment/nient mais “avec mesure”, “avec nuance”.

Ainsi : “Elle était un peu (un peu, dans une certaine mesure) cool”. Les personnes prudentes, les personnes matures nuancent souvent et parlent de manière restrictive.

***Echantillon 51.-- la méthode comparative.***

Les commandes sont passées sur la base de l'unité en quantité. Les connexions - la ressemblance / la cohérence - sont les formes sous lesquelles cette unité en quantité se manifeste... Elles apparaissent, sont exposées, lors de la comparaison.

***Attention***

Dans le langage courant, on confond souvent "égaler" et "comparer" ! En langage logique, "comparaison" signifie "plus que la vérification des connexions d'une donnée". Se confronter de cette manière pour voir s'il y a des similitudes mais aussi des différences. Pour voir s'il y a un lien ou un manque.

***1.-- Comparaison interne / externe.***

***Bibliographie*** : H. Pinard de la Bullaye, *Etude comparée des religions*, II (*Ses méthodes*), Paris, 1929- 3, 40/87 (*Méthode comparative*).

Un seul et même objet - par exemple une religion - peut être disséqué sur l'ensemble des relations (similarités/reasons) que l'on peut trouver au sein même de ces données. Tant sur le plan synchrone que sur le plan diachronique.

Cependant, la même chose peut aussi être comparée à tout ce qui est extérieur à elle. Synchrone et diachronique.

Ainsi, une religion, que l'on dissèque d'abord intérieurement (on regarde ses relations, sa structure), en comparant ses parties par exemple, a aussi des relations avec par exemple la ou les cultures avec lesquelles elle entre en contact -- dans lesquelles elle s'enracine. Le christianisme dans une tribu primitive de Nouvelle-Guinée est différent de notre christianisme partiellement sécularisé en Europe occidentale ou dans le monde occidental en général.

***2.-- Comparaison quantitative/qualitative.***

***Bibliographie*** : H. van Praag, *Mesurer et comparer*, Teleac/ De Haan, 1968, 24.

On peut affirmer que la mesure est "une comparaison de quantité" (par exemple, un mètre est un modèle de mesure en fonction duquel on peut parler d'un original).

Mais on peut aussi parler, par analogie, de mesurer des qualités. Voir *L.E. 30* : "Fuzzy Logic". "Pour moi, cet objet est (pas/un peu/plutôt/très) froid". Il s'agit d'une "mesure" qualitative. "Nos deux positions sont (pas loin/ assez loin/ très loin)". On commence peut-être à voir que la comparaison est la base du jugement.

**Echantillon 52.-- Tout jugement est basé sur la comparaison.**

**Bibliographie** : Ch. Lahr, Logique, 226s. (*Le jugement et la comparaison*).

**1. -- Tous les logiciens**

Ils pensent que certains de nos jugements ont une base comparative, notamment dans la mesure où la personne qui porte le jugement effectue une comparaison consciente et réfléchie.

**2. -- Pas tous les logiciens**

conviennent également que les jugements dans lesquels le juge relie inconsciemment et sans réfléchir le sujet et le proverbe reposent sur la comparaison.

Th. Reid (1712/1796), -- V.Cousin (1792/1867) et d'autres affirment que des phrases comme "J'existe", "Je souffre" -- "Il fait froid", "La neige est blanche" et autres... reposent sur la comparaison. Car ce n'est qu'ensuite que les personnes qui jugent pourront vraiment comparer.

**3. -- Aristote et avec lui une foule de logiciens**

(Antiquité, Moyen Âge, époque moderne) affirment que même les jugements inconscients et irréfléchis sont en fait basés sur la comparaison.

Ainsi, J. Locke dit : "Un jugement est la perception d'une relation soit d'adéquation (affirmative o.), soit de non-adéquation. (Négatif o.) de deux 'idées' (contenus de la conscience) déjà observées et comparées".

**"Il fait froid".**

Il s'agit soit du temps lui-même autour de nous, soit de notre réaction corporelle au temps. Elle' en tant que sujet, c'est-à-dire en tant qu'original qui demande des informations, provoque - consciemment ou inconsciemment - un modèle qui fournit des informations. Nous trouvons ce modèle sous forme articulée dans notre vocabulaire linguistique (le système linguistique).

Si notre impression est celle du "froid", alors spontanément, si nous maîtrisons notre langue (langue maternelle), nous choisissons le terme "froid" comme modèle.

La comparaison est ultra-rapide. Nos esprits sont des mécanismes qui saisissent et articulent ultra-rapidement.

**Note** - Toute la question est : "Notre pensée est-elle seulement consciente ou existe-t-il une pensée inconsciente ?"

Des gens comme W. Dilthey (1833/1911) ou W. Wundt (1833/1920) partent du principe que "das unmittelbare Erleben", l'expérience directe, est la prémisse de la pensée (moderne). E. May (1905/1956) affirme que, par exemple, le principe d'identité "n'est ni avancé consciemment ni conçu de manière "constructive" (sur la base de ses propres contenus mentaux) mais "urtümlich geschaut" (directement perçu).

Il en va de même pour notre comparaison entre le sujet et le proverbe.

**Exemple 53 : “Pas “ (prédicat de négation).**

**Bibliographie :** D.J. Mercier, *Logique, Louvain / Paris, 1922-7, 108.*

### **1... La contradiction corrélatrice.**

“La mère (bien que mère de la fille) n’est pas la fille”. “Le dirigeant est la maîtresse de l’esclave mais n’est pas l’esclave”.

Les termes opposés sont des termes mutuels : il n’y a pas de souverain sur des esclaves sans esclaves, par exemple. Au sein d’une cohérence, il existe une opposition relative.

### **2. - La contradiction contraire.**

Le différentiel de l’arc-en-ciel, avec le spectre des couleurs allant du rouge en haut au violet en bas, comprend un tel contraste des extrêmes, par exemple : “Le rouge de l’arc-en-ciel, bien qu’appartenant au même spectre, n’est pas le violet de l’arc-en-ciel”.

Tous les termes intermédiaires de la gamme sont contenus dans une contradiction analogue, dans une seule et même cohérence.

### **3.-- L’opposition privative.**

Le lien ici est celui de l’absence réelle et de la présence souhaitée (idéale).

“L’aveugle ne voit pas (là où il devrait normalement voir)”. La privation peut également être observée dans “Un homme mort n’est pas vivant”. La situation de privation est plus qu’une simple absence neutre : c’est une absence de ce qui devrait ou doit être là, quelque chose de normal, d’idéal.

### **4... La contradiction contradictoire.**

Ici, toute cohérence est radicalement absente : “ L’être n’est pas le néant “. Dans ce sens, le “néant” est entendu au sens absolu de “le néant total ou absolu”, c’est-à-dire ce qui n’est absolument rien sous aucun point de vue.

En fait, il n’y a pas de contradiction, car une véritable contradiction implique au moins deux réalités (même s’il s’agit de deux réalités imaginaires).

**Note --** La preuve par l’absurde (absurde). -- Le contradictoire est le présupposé de la preuve par l’absurde.

*D. Nauta, Logica en model, Bussum, 1970, 27v., définit : “Dans une telle preuve, on part de l’hypothèse qu’il existe un contre-modèle (un exemple, une ‘instance’) qui satisfait les données (du problème) mais pas la demande (ce qui doit être prouvé). De manière systématique (c’est-à-dire méthodique), on démontre alors qu’un tel contre-modèle ne peut pas exister car il contient une incongruité (contradiction, contrariété, paradoxe)”.*

**Exemple 54 : L'incongru n'est absolument rien.**

**Bibliographie :** Ch. Lahr, *Logique*, 495s. (*Règles formelles de l'idée*).

Cf. *L.E. 17 (principe de contradiction)* ; 21 ; 57. Une chose ne peut pas être elle-même et autre chose en même temps (c'est nous qui soulignons : lorsqu'il s'agit de l'identité totale avec elle-même).

“La douleur est inconsciente”. -- “Le cercle carré existe”. -- Voici deux phrases inexistantes, car elles sont incohérentes (elles se contredisent), selon le contenu conceptuel, et n'ont donc aucun sens, selon la portée conceptuelle. Lahr démontre l'incohérence, en ce qui concerne le “cercle carré”.

GG.- Tous les éléments nécessaires et suffisants du carré et du cercle.

GV.-- Cercle carré.

Lahr dissèque littéralement le concept du cercle carré en ses composantes. Après cette division, il les confronte les uns aux autres (*méthode comparative* ; *E.L. 58*) de telle sorte que la contradiction soit révélée,

### **1... Un cercle...**

met en avant trois éléments déterminants (= essentiels) qui constituent collectivement un système : **a.** la surface, **b.1.** la courbe et **b.2.** le rayon qui est identique partout.

### **2... Un carré...**

propose les éléments déterminants (= essentiels) suivants qui constituent également un système :

**a.** surface”

**b.1.** point central,

**b.2.** autour duquel quatre lignes de même longueur forment une figure fermée.

Ou en résumé : “Un carré est un rectangle avec quatre côtés de même longueur”.

### **R.-- Chacun considéré séparément...**

les deux figures géométriques sont cohérentes en tant que système (sans contradiction). Possible. Possible. Être.

### **B. - Rejoint...**

ils essaient de “fusionner” des traits contradictoires !

**a.** En tant que surfaces pures, elles sont cohérentes.

**b.** La contradiction devient apparente dès que l'on dissèque la circonférence de la surface.

(a) Le carré ne montre que des lignes alors que le cercle ne montre qu'une courbe.

(b) Le carré a, à partir de son point central, des lignes de longueur inégale, alors que le cercle n'a que des lignes (rayons) de longueur égale.

**Conclusion** - Le jugement “Le cercle carré existe” a pour sujet quelque chose qui appartient au néant absolu et qui est impensable.

**Échantillon 55.--Tête.**

“La logique classique - c’est ce que nous disent les logiciens - n’est pas suffisante pour les relations. Par conséquent, elle est également déficiente en mathématiques”. (G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 53).

Raison : les phrases qui attribuent un proverbe à un sujet sont “capables de formuler des propriétés (classes) mais ne peuvent pas formuler logiquement des relations”. C’est ce que disent les logiciens.

**Réponse.**

Comment se fait-il alors que les logiciens, lorsqu’ils expliquent leurs formules à des débutants, puissent utiliser le langage courant (et en même temps sa logique) sans trahir ce qu’ils expliquent ?

**1.-- La logique classique fonctionne avec des termes...**

(qui peuvent être des mots, des chiffres, des symboles abstraits, des dessins et autres).--pas avec des mots.-- Ainsi, l’expression “plus grand que”, “partie de” est un terme classiquement et logiquement valable.

**2.- “La revendication des logisticiens...**

s’applique à la logique des classes mais pas à la logique des concepts, car elle accorde autant d’attention aux identités entre les relations qu’aux identités entre les sujets et les dire”. (O.c., 53).

Ainsi. -- “La relation entre 3 et 2 est une copie (et en tant que telle partielle) de la relation “plus grand que”.

De même, le raisonnement “Trois est plus grand que deux”. Donc deux est moins que trois”. -- C’est précisément un exemple de l’énoncé général “La relation “plus grand que” est, sur déplacement (échange) des deux termes, réversible dans la relation “moins que”.

**3. - Le terme “être”...**

comme verbe auxiliaire surtout, est parfaitement utilisable dans les deux modèles applicatifs cités.

“Trois est plus grand que deux. Donc deux est plus petit que trois” est réécritable en “Trois est plus grand que deux. Cela implique (implique) que deux est plus petit que trois”.

Il n’en reste pas moins vrai que les mathématiques, par commodité, fonctionnent avec des symboles raccourcis. Et à juste titre. Parce que le langage courant est radicalement inadapté à cette fin.

Mais la question de savoir si la logique (classique) est donc également inadaptée est une toute autre question. Il utilise tous les symboles et opérations typiques des mathématiques et de la logistique.

**Exemple 56. -- La raison suffisante pour un jugement.**

Relecture de *E.L. 19.* -- “Tout ce qui est (ainsi) est (ainsi) pour une raison (motif) en soi ou hors de soi”. C’est l’axiome de la justification. “Si (raison nécessaire/suffisante), alors une déclaration est (partiellement ou totalement) justifiable(s)”.

**La raison sémiotique.**

*Ch. Morris* (1901/1971), dans son ouvrage *Foundation of the Theory of Signs*, Chicago University Press, 1938, est considéré comme le fondateur de la sémiotique actuelle ou théorie des signes.

Mais la signification de Lady Welby, la sémiologie de Saussure, sans oublier le prédécesseur de Morris, Ch. Peirce, ont également contribué au “tournant sémiotique” (la tendance à tout exprimer en signes) qui prévaut aujourd’hui.

**L’acte de langage.**

Les signifiants, par exemple, situent un jugement dans le cadre total de la communication et de l’interaction humaines. Par exemple, dans le cas d’un jugement tel que “Il fait soleil aujourd’hui”, ils parlent d’un acte de langage, c’est-à-dire d’un jugement mais situé dans le système linguistique dans lequel la personne qui juge s’exprime, dans la réalité environnante dans laquelle le jugement se situe, dans les buts ou les intentions que la personne qui juge chérit avec son jugement.

**1. -- Il fait beau aujourd’hui”.**

Il s’agit d’une phrase syntaxiquement bien construite, car les parties de la phrase s’emboîtent linguistiquement. Celui qui s’exprime de cette manière a une raison ou un motif linguistique pour le faire. Les règles de la syntaxe, linguistique et logico-linguistique, l’imposent.

**2.- “Il fait beau aujourd’hui”.**

C’est une déclaration sémantiquement vraie si, en effet, on peut dire qu’il fait beau aujourd’hui ! La branche sémantique de la sémiotique ne place plus l’énoncé dans le système linguistique mais dans la réalité environnante.

Celui qui parle de cette manière a une raison sémantique ou un motif pour le faire, ce qui fait apparaître le principe d’identité (*E.L. 16*). Celui qui parle ainsi et veut dire la vérité est forcé de le faire en conscience par “Ce qui est ainsi est ainsi”. Si c’est - à déterminer - du beau temps aujourd’hui, alors c’est ainsi !”.

**3. -- “Il fait beau aujourd’hui”.**

Il s’agit d’un jugement pragmatiquement valide dans la mesure où la personne qui émet le jugement - par exemple en parlant à sa femme - fait une proposition dans ce sens de profiter de la journée ensoleillée et de faire une promenade. C’est donc la raison ou le motif pragmatique de ce jugement (d’invitation).

**Exemple 57.-- Le texte du jugement dans un contexte.****1.-- Le texte.**

Les concepts - principalement le sujet, le proverbe et les clauses (adjectives et adverbiales) - sont représentés dans un système linguistique par des termes (mots, nombres, diagrammes, textes abrégés en symboles) grâce auxquels ils peuvent devenir un jugement, c'est-à-dire une proposition.

**2.-- Le contexte.**

Normalement, notre esprit compare, parfois de façon ultra-rapide, le sujet (original) avec un dire (modèle). Cette comparaison révèle un lien entre les deux .

Cette proposition peut sembler être un système fermé, mais ce n'est pas le cas. C'est ce que montre ce qui suit. La phrase "Hilde marche" est ambiguë. Elle est ambiguë en raison de son contexte.

**A.-- "Hilde court".**

Cela peut signifier "Hilde est une coureuse". Cela signifie qu'elle a une profession (secondaire). Elle appartient alors à la collection (totum logicum) des coureurs : "Elle est une coureuse". En tant que spécimen.

**B.-- "Hilde court".**

Cela peut également signifier "Hilde est (maintenant) en train de courir". -- On dit alors de Hilde qu'elle est, en dehors de toute autre activité et de tout autre trait, "en train de courir" (aspect duratif). Le système qu'elle est, contient en ce moment un trait (de nature transitoire d'ailleurs), à savoir "la marche actuelle". Totum physicum.

**Note --** Si l'on relit maintenant *E.L.*, (*40Categories*) et (*41Categories*), on trouvera que "Hilde est coureuse" appartient aux énoncés catégoriques et que "Hilde court à présent" est un énoncé catégorique.

**Conclusion.** -- "Hilde court" a maintenant été interprété de deux façons. Ce qui montre l'ambiguïté des termes mêmes de l'arrêt. En d'autres termes : le contexte pénètre dans le sens des mots du jugement. Ceux-ci ne forment donc pas un système fermé mais un système quasi-ouvert.

Résultat : le texte, compte tenu de son contexte, peut être traduit en plusieurs textes.

**Les non-dits.**

Depuis quelques années, notamment dans les cercles de réflexion français, on parle du "non-dit".

L'absence apparente est ce qui n'est pas dit (explicitement), mais qui est pourtant présent, à savoir comme contexte. Le sens correct d'un jugement implique le non-dit !



**Exemple 58.-- La raison suffisante dans le jugement.**

*E.L. 63* nous a introduit à la raison sémiotique. Examinons maintenant une de ses parties, la raison sémantique.

**1.-- La crise du rationalisme.**

Tant sur le plan interne (par l'autocritique) que sur le plan externe (par la critique de l'extérieur), le rationalisme (moderne) est entré dans une crise profonde. L'une des formes les plus aigües de ce phénomène se trouve dans la critique du principe de raison.

Il n'est pas question de s'y attarder maintenant. Seulement ça. Le principe de la raison ou du fondement passe pour être l'axiome par excellence de toute rationalité, qu'elle soit moderne ou non.

K. Popper, J. Habermas, J. Derrida et al. ne sont pas du tout d'accord sur la prouvabilité d'un point de vue rationnel traditionnel. Une référence : *E. Oger, revue de littérature (Rationalité (Ses bases et ses échantillons))*, in : *Tijdschr.v. Filos.* 54 (1992):1 (mars), 87/106.

**2.-- G.W. Leibniz (1646/1716.) : la raison analytique et synthétique.--**

Leibniz a introduit un système de justification des jugements...

**(a) Le jugement analytique.**

Analyse" (par opposition au langage platonique) signifie ici "justifiable par la dissection (analyse) de la définition du sujet".

En bref : "si le sujet (original) est suffisamment disséqué par sa définition, alors" le dire (modèle) est justifié".

Ainsi, "a est a". Ou encore : " $2 = 1 + 1$ " Ou même : "Un carré est un rectangle équilatéral" (cf. *L.E. 61*). La définition mathématique (définition de la créature, bien sûr) permet la phrase suivante : "Un rectangle, s'il est pourvu de quatre côtés de même longueur, est un carré".

**Note** : Ce n'est pas sans raison que certains logiciens ont répondu par "C'est dire deux fois la même chose" (une des définitions de "tautologie").

**(b) Le jugement synthétique.**

Synthèse" (par opposition au langage platonicien) signifie ici "justifiable par un examen en dehors des termes (sémiotiques) du jugement".

Pratique : l'échantillonnage inductif.

Ainsi : "Tous les corps physiques ont une masse". Pour pouvoir justifier ce jugement, il faut inclure la raison (suffisante) grâce à la définition et à l'expérience.

**Exemple 59.-- La raison ou le motif du jugement de valeur.**

Encore une fois, c'est la raison sémantique, bien sûr.

**1.- L'opinion scolastique.**

“Omne ens est bonum” (tout ce qui est être est “bon” (précieux)). Toutefois, il ne faut pas oublier d'ajouter “dans la mesure où il est”.

**Raison** : tout ce qui est quelque chose (non-rien) est susceptible d'un certain jugement de valeur. Seul le néant absolu est non viable pour tout jugement de valeur. Précisément parce que ce n'est rien du tout ! Cfr *E.L.*, 61.

**Note** -- Depuis l'Antiquité, le concept de ‘bon’ (‘valeur’) appartient au transcendantal (*L.E.* 36 : ‘*Valable*’). Et pour de bonnes raisons.

**2.-- Les applications.**

Nous aborderons brièvement quelques applications.

**2.1. - La fausseté radicale de tout subjectivisme axiologique.**

*Axia*”, en grec ancien, signifie “valeur”. A. Brunner, *Die Grundfragen der Philosophie, Freiburg*, 1949-3, 77, dit ceci : “L'axiologie, c'est la valeur (axio-), le fait d'élever (-logie)”. Le subjectiviste définit la “valeur” comme “ce qu'une personne considère comme précieux”. En d'autres termes : le sujet valorisant décide et seul.

**Critique** - Comment expliquer qu'un tel sujet puisse se tromper sur la valeur objective ? En d'autres termes, on constate que la valeur est différente de ce que le sujet, de son propre chef, avait décidé !

En d'autres termes, elle révèle que l'objet lui-même est également décisif.

**2.2. - Un seul “bien” matériel mais une multitude de biens “formels”** - Relisez *E.L.* 42.

**Par exemple**, la même chose - par exemple un poison - n'est “pas mauvaise” pour le charmeur de serpent, mais “mauvaise” pour un charmeur non serpent (qui n'est pas habitué aux poisons).

Le même “quelque chose” (être) - matériel - est donc susceptible d'une pluralité d'“objets formels”. Chacun d'entre eux peut susciter un jugement de valeur différent.-  
- Une fois que quelque chose est “quelque chose”, rien ne l'est.-- Ceci explique, en partie, l'émergence du subjectivisme des valeurs.

**Note** -- “Des valeurs s'appliquent”. -- Le terme “valeurs” fait référence à la susceptibilité aux jugements de valeur. C'est tout ce qu'il y a comme argent. Car, comme nous venons de le démontrer, une seule et même valeur est susceptible d'une pluralité d'“objets formels” de valeur.

La raison, l'unique, se propage aux raisons, les nombreuses.

**Exemple 60.-- sujet / proverbe / clauses.**

Je répète : une proposition (terme de jugement) comprend un terme dont l'inflexion (flexion) dépend du verbe (sujet), un terme dont la forme grammaticale est verbale (proverbe). Le reste, qui appartient soit au sujet, soit au proverbe, est appelé "clause". Ces clauses "comptent" comme des nuances de sens qui peuvent modifier profondément un jugement, sans être trop évidentes pour les inexpérimentés.

**Note --** La clause adverbiale (adverbiale) "se tient à côté" d'un verbe : "Soudain, elle s'est montrée" ("soudain" est un adverbe).-- La clause attributive "se tient à côté" d'un non-verbe.

Donc : "Elle est apparue belle sur la plage". "Belle" est avec "elle" ! "Elle, la maîtresse du café, ne s'est pas laissée faire". "La maîtresse du café", un nom, se tient par "elle" et est alors appelé "ajustement" (apposition).

**Termes indiquant la réalité.**

Dans les grammaires "modalités".

**1.- Interrogativus.** - Question indiquant : "Une fille apparaît-elle sur la plage ?". Cette nuance semble être notre fondement de tous les autres qui y répondent.

**2.1.- Realis.-** Indiquant la factualité.- "Une fille apparaît (réellement et de manière vérifiable et ainsi de suite.) sur la plage.

**2.2.-- Irréaliste.** -- Dénier indiquant. -- "Aucune fille n'apparaît sur la plage".

**2.3.-- Potentialis.--** Indiquant une possibilité. En fait : "restrictif" (L.E. 57).-- On n'affirme ni ne nie. La préservation de la réalité prédomine... "Peut-être (probablement/peu probable) qu'une fille apparaîtra sur la plage".

**Remarque**

**1. Concessivus.** -- Concession expresse -- "Néanmoins (nonobstant que) une fille apparaît sur la plage" est évidemment un *realis*, avec emphase même ("Contre toute attente...").

**2. Dubitativus.** - Indiquant le doute. - "Une fille apparaîtrait-elle sur la plage ?". Compris : "Il semble peu probable : ...". Il s'agit évidemment d'une forme de *potentialis*, exprimant la possibilité.

**Note --** Le *conditionalis*, phrase conditionnelle, introduit une préposition dont dépendent les "modalités de réalité" : "Dans ce cas, une fille apparaît sur la plage".

**Echantillon 61. -- Exactitude. Oui. Mais aussi "akribeia !**

Platon, Faidros 271a : "pasèi akribeiai", en toute exactitude.

**1.-- Termes défectueux. Une compréhension parfaite.**

**Modèle d'application.** -- Dans une paroisse éloignée. -- Avec le pasteur, un ami examine la petite église paroissiale. "Mais ils ne peuvent pas tous rentrer là-dedans ! "En effet. S'ils sont tous là, ils ne peuvent pas tous être dedans. Mais comme ils ne sont jamais tous là, ils peuvent toujours tous entrer.

**Note** -- Les termes "ils" et "tous" désignent deux ensembles différents (ceux qui sont potentiellement présents / ceux qui sont effectivement présents). Pourtant, les deux se comprennent parfaitement. "Avec tout (dans l'esprit de la pensée) 'akribeia', précision".

**2. -- "Êtant" / "être".**

Considérons d'abord l'ambiguïté des termes.

**a.** "Êtant" ou "être" (l'ensemble de la réalité) sont des substantifs.

**b.1.** Le verbe "être" peut être descriptif sur le plan existentiel (on dit parfois "substantif"). Ainsi : "Dieu est". "Ce qui est, est".

**b.2.** Le verbe "être" peut être purement auxiliaire (parfois "copulatif"). Ainsi : "Cette fille est belle". Cette dernière conduit à la phrase essentiellement descriptive. Cf. *L.E. 16 ; 50.*

**a. -- I. Kant a affirmé** que l'"existence réelle" ("être là") n'est pas une expression.

Après ce qui a été dit plus haut, on comprend mal comment le grand rationaliste en est venu à affirmer une telle chose.

**b.-- Les critiques prétendent** que les termes "être" et "être" sont si ambigus qu'ils sont inutilisables dans un langage précis, voire dans un langage exact ordinaire. Ainsi G. Frege (1848/1925) et B. Russell (1872/ 1979). Voir aussi L. Couturat (1868/1914).

*I.M. Bochenski, Méthodes philosophiques dans la science moderne, Utr./Antw., 1961, 61 :* "La plupart des mots de la langue vernaculaire sont très ambigus.

Le mot "est", par exemple, a au moins une douzaine de significations différentes... Il est donc opportun d'utiliser des symboles artificiels mais non ambigus à la place de ces mots".

**Note** -- Si on lit l'œuvre de Bochenski, le terme "est" apparaît régulièrement ! Afin de s'exprimer le plus précisément possible sur le sujet ! Il en va de même pour "tous" ci-dessus : Bochenski s'avère parfaitement dépourvu d'ambiguïté ! Écoutez mes paroles exactes mais ne regardez pas mes actions non exactes.

**Echantillon 62. -- La condamnation avec sursis.****Bibliographie :**

-- D.J. Mercier, *Logique*, Louvain/ Paris, 1922-7, 153ss ;

-- Ch. Lahr, *Logique*, 507.

**1.-- Le sens catégorique.**

“Je suis satisfait”. -- Etat libre, sans conditions.

**2. -- La phrase hypothétique (conditionnelle).**

“Si (et seulement si) la fille vient, je serai satisfait”. “Dans ce cas, je serai satisfait”.

Une condition peut être cachée, par exemple, dans une clause (adverbiale) (L.E. 67).

**Phrases conjonctives et disjonctives.**

Par exemple

**1.-- Conjonctif.**

“Un homme n’est pas à la fois consciencieux et cynique”. Est réécritable : “Un homme, s’il est consciencieux, n’est pas cynique et - inversement - s’il est cynique, n’est pas consciencieux”.

**Note --** Relisez le L.E. 60 (*opposition contradictoire*) -- Le principe de contradiction et le principe du tiers exclu (L.E. 17) sont articulables dans de telles phrases conjonctives - conditionnelles.

**2.-- Disjonctive.**

“Vous ne pouvez pas être à votre poste et ne pas être à votre poste en même temps. Soit tu es à ton poste, soit tu es dispersé. Ou bien tu n’étais pas à ton poste, et alors tu étais en faute”. -- Réécriture : “Si vous étiez à votre poste, vous étiez distrait. Si vous n’étiez pas à votre poste, vous étiez dans l’erreur”.

Ou : “L’un d’entre vous me donnera tout votre argent”, dit le voleur. Reformulez : “Si ce n’est pas l’un, alors l’autre !” Ici, les deux ne sont pas exclus !

**Note -- La logique et les phrases conditionnelles.** -- Nous sommes à la porte du raisonnement. Là, tout se résume à des phrases conditionnelles.

**Note.** -- Les phrases causatives, entre autres, peuvent être réécrites au conditionnel : “Parce que je suis la fille de ma mère, j’hérite de ma grand-mère” devient “En tant que fille de ma mère, j’hérite de ma grand-mère” (clause réduplicative) ou “Si je suis la fille de ma mère, alors ...”.

Les phrases de raisonnement ordinaires couvrent également les conditions : “Parce que ma grand-mère m’a prévu dans son héritage, j’hérite”. “Si ma grand-mère m’a prévu dans son héritage, j’hérite”.

**Echantillon 63.-- Modalité.**

Le terme “modalité” a plus d’une signification.

**1. Réention** (= restriction, clause) -- Psychologiquement : “Le menteur / la menteuse dit, en lui-même, en se trahissant : “Ce que je dis maintenant est faux”.

Juridiquement : “Le contrat/acte est valable dans la mesure où ...” (par exemple, par un accord supplémentaire ou simplement par une condition). “ Une phrase conditionnelle est en fait toujours présente, explicitement ou non.

**2. Phénoménologique** : apparence ou “forme”. Ainsi, Hegel voit l’“idée” globale dans le cours de l’univers et la culture dans ses multiples formes (“modalités”) devenir histoire. Il appelle “phénoménologie” la description des (nombreuses) formes de l’idée (unique).

**Modalités logiques.**

G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 61/64, dit que la logique stricte ne connaît, comme modalités, que le différentiel suivant : nécessaire/non nécessaire (possible)/nécessaire non (impossible).

**1.-- Dans le cadre du jugement.**

“A est (nécessairement) A” (identité de quelque chose avec elle-même, identité totale).

“A et B sont (pas nécessairement) identiques”.

“A et non-A sont (nécessairement) non-identiques”.

**Remarque** : A et B peuvent être partiellement identiques (analogues).

**Note** -- Relisons la L.E. 65, où, par exemple, le jugement “analytique” apparaît comme nécessaire alors que le jugement “synthétique” apparaît comme non nécessaire.

**2.-- Dans le cadre du raisonnement.**

Selon I. Bochenski, *Philosophical methods in modern science*, Utr./Antw., 1961, 93, il existe deux formes (ou modalités) fondamentales de raisonnement. Dans la formulation de W. St. Jevons (1835/1862) et de J. Lukasiewicz (1878/1956), elles sont les suivantes.

**Déduction.**

Si A, alors B. Eh bien, A. Donc nécessairement B.-- En effet, si A est la raison suffisante de B et que A est là (donné), alors B est nécessairement là.

**Réduction.**

Si A, alors B. Eh bien, B, Donc A.-- Ici, la dérivation ou la conclusion n’est pas nécessaire. Car pour ce faire, il faudrait que B soit la raison suffisante de A. Ce qui ne ressort pas de la formulation. Donc A est valable comme hypothèse pour le moment.

**Exemple 64. -- La dérivation dite "immédiate".**

"Je pense. Je suis donc" (R. Descartes)... Ce que les logiciens appellent "une dérivation immédiate".

Pourquoi ? Parce qu'il n'y a que deux et non trois phrases. En d'autres termes, il n'existe pas de syllogisme ou de phrase de conclusion qui se compose toujours de trois phrases qui interagissent entre elles.

Non seulement les logiciens, mais par exemple l'école écossaise (Th. Reid (1710/1696)) avec son commonsensisme parle de dérivations immédiates. Le sens commun (*E.L. 03*) gère facilement un petit nombre de raisonnements immédiats. Ainsi : "Le tout est plus grand que la partie". Réécriture en : "Si un tout, alors quelque chose qui est plus grand qu'une partie de ce tout.

Ou encore : " $2 + 2 = 4$ ". Pour cela, l'esprit commun n'a pas besoin de la longue voie de raisonnement des *Principia mathematica* (Whitehead / Russell), car cette somme (si 2 et un autre 2, alors (nécessairement) 4) est si évidente (par habitude, et par la petitesse des nombres) qu'elle est "immédiatement" (et non "indirectement", c'est-à-dire par la voie d'un raisonnement laborieux) réalisable.

C'est tout le mérite des commensaux d'avoir mis en évidence le caractère fondamental dans la vie quotidienne d'un tel nombre de raisonnements immédiats.

G. Jacoby observe qu'un axiome général est toujours secrètement présupposé dans un tel raisonnement immédiat.

**1.- "Trois est plus grand que deux. Donc deux est plus petit que trois".**

(*E.L. 62*). **a.** Deux phrases seulement. **b.** Modification mineure : la préface omise se lit comme suit : "Toutes les relations "supérieures à" sont, sur inversion de leurs termes (échange), réinscriptibles la relation "inférieure à". Eh bien, la relation "3 à 2" est juste une copie de l'ensemble (tous). Alors .... Seul le syllogisme complet (trois phrases) indique la raison suffisante du raisonnement.

**2... "Je pense. Donc j'existe".**

"Tout ce qui pense est". Eh bien, je pense. Encore une fois, le lien (système) entre ma pensée et mon existence réelle est précisément une copie (application) de l'ensemble (règle).

**Conséquence** : Descartes pouvait se contenter **a.** de deux phrases et **b.** d'une comparaison à petite échelle (confrontation des données) Ce qui n'existe pas, ne se pense pas, le contre-modèle de ce qu'il affirme, est tellement évident qu'il n'a même pas eu besoin d'articuler le syllogisme complet.

**Exemple 65.-- Inductions mathématiques et sommatives.**

Les deux types de raisonnement suivants appartiennent au type de dérivations immédiates.

**1.-- L'induction mathématique (mathématique).**

Cela peut être décrit comme suit.

**Rg.--** Si un trait  $k$  est une propriété de tout nombre  $n$  et immédiatement de son successeur ( $n+$  ou  $n + 1$ ) dans l'ordre des entiers et,

**Appl. --** Si cette caractéristique  $k$  est en fait une propriété du nombre 1, alors  $k$  est une caractéristique de chaque nombre séparément et de tous les nombres ensemble.

Dans *I.M. Bochenski, Philosophical methods in modern science*, Utr./ Antw., 1961, 146 ; nous lisons : “De telles ‘inductions’ sont très courantes en mathématiques. Il est clair, cependant, que nous avons plutôt affaire ici à une véritable déduction.”

**2. -- L'induction e complète (sommative).**

Un professeur a corrigé tous les devoirs individuellement. Elle les parcourt à nouveau pour les “résumer”. Cela se produit quotidiennement et très spontanément ... comme une évidence.

**Le libellé.**

Si  $e_1, e_2, \dots, e(n)$  sont les éléments d'un ensemble et sont tous ses éléments (la somme) et si le qualificatif  $k$  (par exemple “j'ai fait des progrès”) est une propriété de chaque élément séparément, alors  $k$  est une propriété de tous les éléments ensemble.

Encore une fois, I.M. Bochenski, o.c., 146 : “Il ne s'agit pas non plus d'une induction au sens propre du terme, mais *d'une sorte de déduction*. Car en logique mathématique (logistique), il existe une loi par laquelle cette règle peut être établie de manière infaillible. Cependant, son application est souvent utile (...).

**Note :** Bochenski entend par “induction réelle” l'induction “amplificatrice” (expansion de l'information) scientifiquement très utile qui décide d'une partie des spécimens (cas testés) à la somme ou à la totalité des spécimens (cas testables).

Pour nous, l'induction sommative est la pierre angulaire de toutes les totalisations. Lire *E.L. 22 (Collection ; 27 : Généralisation)* ; (*23Système ; 27 : Généralisation*). Il est immédiatement évident que “si tous séparément, alors tous ensemble” ! C'est ainsi que raisonne “l'esprit commun” !



**Exemple 66. -- Le raisonnement a-fortiori**

Notez le bon sens : “On s’arracherait les cheveux pour moins que ça”. Comprendre : “On se met déjà en colère pour une moindre injustice. Plus on se met en colère pour plus d’injustice”.

Comme nous avons vu dans *E.L. 58 (Mesure des qualités)* qu’une qualité est susceptible de mesure (de gradation) en comparant les intensités, de même ici l’injustice (une qualité) est susceptible de “moins ou plus” (quantité). C’est précisément cette quantité qui peut servir de raison (suffisante) dans un argument.

**Bibliographie** : A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1968-10, 32.

**1. -- Raisonnement qui conduit d’un jugement à un autre.**

Cependant, en plus des raisons justifiant la première, d’autres raisons s’appliquent à la seconde -- “déjà ..., d’autant plus”.

**Modèle appliqué.** - “En tant qu’inconstant, je t’aimais déjà. Maintenant que je suis devenu inébranlable, je t’aime d’autant plus”.

Une qualité - la constance du caractère - se prête à la quantité (et donc à la mesure qualitative). La comparaison “instable/stable” révèle une gradation. C’est précisément cette gradation qui est intégrée dans un raisonnement sous la forme de deux phrases exprimant un fait clair. Certaines dérivations “immédiates” sont basées sur un axiome général “déjà ..... le plus ....”, dont les deux phrases donnent un exemple (application).

**2. -- Raisonnant que d’une quantité...**

(dans une phrase, formulée) décide d’une quantité différente.

La seconde quantité est soit supérieure, soit inférieure (*E.l. 71 (62)*) à la première, la première quantité ne pouvant être atteinte ou dépassée sans que la seconde ne soit également atteinte ou dépassée.

Selon Lalande, cette règle (dérivation immédiate) s’applique à tout ce qui est moins ou plus. Ce qui trahit l’axiome caché.

**Modèle appliqué.**

*Cicéron*, dans son *Pro Milone*, parle des raisons (suffisantes) justifiant la légitime défense “légale” : “si l’on peut déjà tuer un voleur, à plus forte raison un meurtrier”. -- À condition, bien sûr, qu’un meurtrier soit éthiquement un mal pire qu’un voleur.

**Conclusion.** - “A fortiori” signifie, en latin, “le plus fort”, à savoir concernant la justification.

**Echantillon 67.-- L'induction analogique.**

Le professeur a enseigné le système solaire (et les planètes). Johnny lève le doigt : “Maître, si la Terre et Mars sont toutes deux des planètes, Mars, comme notre Terre (modèle), aurait-elle aussi une atmosphère ? C’est ce que “le bon sens” croit voir chez Johnny, - raisonner du modèle à l’original, déduire immédiatement

**Bibliographie :** Ch. Lahr, *Logique*, 608/611 (*L’analogie*).-- Cf. E.L. 25 (*Analogie métaphorique et métonymique ou identité partielle*).

**1.** Comparaison. Deux choses sont comparées.

**2.** Les tests révèlent un certain nombre de caractéristiques communes (ici : forme ronde, rotation de l’axe, orbite autour du soleil, -- pour la Terre : atmosphère, êtres vivants).

**3** - Et maintenant : de la ressemblance établie on raisonne à la ressemblance établie... Ce qui est une sorte de gradation : d’un degré de ressemblance à un plus grand degré (oui, degré total) de raisonnement de ressemblance.

**Sciences comparées.**

Quand on compare, des variantes apparaissent. Certains soulignent les similitudes (concordistes). Les autres soulignent les différences (différenti(al)ions). Au milieu : les identitaires qui observent à la fois les similitudes et les différences -- Les sciences comparatives mettent généralement l’accent sur les similitudes. Sont concordistes.

G. Saint-Hilaire (1772/1844), fondateur de l’embryologie, a été le premier à prêter attention à la similitude (concernant les rôles) entre le bras (humain), la jambe (quadrupède), la nageoire (poisson).

Dans la foulée, G. Cuvier (1769/1832), fondateur de la paléontologie, a fondé l’“anatomie comparée”.

**Des similitudes.**

Dans chaque cas, il s’agit d’une question de cohérence.

**1.-- Organe / fonction (paléontologie).**

Ainsi, la nageoire du poisson actuel “renvoie “ (signe : E.L. 06) à un biotope (eau) approprié. Il en va de même pour l’aile de l’oiseau actuel (biotope : air).

Les nageoires et ailes fossiles révèlent les biotopes des êtres vivants préhistoriques (en tant qu’originaux). En raison de la similitude des “références”.

**Cause / Effet.**

J. Priestley (1733/1804) : La rouille et la combustion sont des oxydations. Généralisation : “Toutes les autres oxydations seraient-elles similaires à celles-ci et donc également construites ?”. (Hypothèse).

**3.-- Phénomène/science.**

La lumière, les rayons ultraviolets, la chaleur sont des vibrations (similitude). “Des lois (naturelles) égales les gouverneraient-elles ?”.

**Exemple 68.-- Dérivation immédiate d'un jugement contraire.**

**Bibliographie** : -- F.C. Barlett, *Exercices in Logic*, Londres, 1913, 51ff. (*Inférences immédiates*). -- Ch. Lahr, *Logique*, 511/513 (*L'opposition*).

**La base**-- Cfr E.L. 31 (v. logique).-- **Le carré logique.**

Toutes les filles. sont belles (A) (tous : modèle)  
 contrair (E) toutes les filles. ne sont pas belles.(tous pas (aucun) : contre modèle)

Pas toutes les filles sont belles (certains le sont) (I)  
 subcontraire (D) Pas toutes les filles ne sont belles (certains non)

(A) contrair (E)

Verticale : A à I ou E à D : subalterne,  
 diagonale : A - D ou I - E : contradictoire.

(I) subcontrair (D)

**Définitions**... Bartlett, o.c., 52.

Donné. - Tous les gens qui ne pensent pas sont superstitieux.

Question : “Que déduisez-vous immédiatement des personnes qui pensent ?”. -- On voit le contre-modèle. -- Jusqu'à là un exemple.

1. Deux jugements sont contradictoires si, bien qu'ayant le même objet et la même expression, ils diffèrent en quantité ou en qualité (*L.E.* 57).

2. Déduire immédiatement de l'affirmation ou de la négation d'un jugement donné l'affirmation ou la négation du jugement opposé, c'est déduire le contraire.

**Typologie des contraires.** Dans le carré logique, on trouve les paires ou systèmes “contrair / subcontrair”, “subalterne / subalterne” et “contradictoire / contradictoire”.

Si deux propositions diffèrent à la fois en quantité (tout/quelques oui/quelques non/aucun) et en qualité (affirmative/négative), alors elles sont contradictoires (donc les phrases A et D ou E et I).-- Sont subalternes les phrases qui ne diffèrent qu'en quantité (donc A et I et E et D).

**Explication de l'exemple** : dans les milieux rationalistes, on peut facilement entendre le jugement “Tous les gens qui ne pensent pas sont superstitieux”. On entend par là “ceux qui ne pensent pas de manière rationaliste”, confondant le concept universel de “pensée” avec le concept privé de “pensée rationaliste”.

**Façon insinuante de parler.** On insinue que “seules” les personnes pensantes ne sont pas superstitieuses. Ce qui est loin d'être prouvé.

**Note** -- Nous tombons dans le non-dit (*E.L.* 64). On ne dit pas que les personnes pensantes ne sont pas superstitieuses, mais on l'insinue (on l'instille)... sur la base d'une déduction immédiate non exprimée et non critiquée.

**Exemple 69. -- Dérivation immédiate d'un jugement annulé.**

**Bibliographie :** Ch. Lahr, *Logique*, 513s. (*La conversion*).

**Donné :** - Dans le même jugement, on interchange le sujet et le proverbe de sorte que la partie dite (modèle) devient le sujet (original) et vice versa.

**Demandé.** - Quelles distractions immédiates cela donne-t-il ?

**Règle :** La règle générale de toute conversion est la suivante : la proposition dans sa forme convertie ne peut prétendre à une grandeur différente de celle de sa forme non convertie. En d'autres termes, aucun de ses termes ne peut présenter une plus grande magnitude.

**Raisonnement :** si de tout (collection universelle) on peut immédiatement déduire certains (collection privée/cas unique), alors de certains on ne peut pas immédiatement déduire tous.

**Note** -- Sauf dans le cas d'une induction amplificatrice (qui étend les connaissances), validée par un échantillonnage inductif suffisant, par exemple dans les sciences expérimentales.

Du fait que cette eau et cette eau bouillent à 100° C, on peut conclure inductivement que le reste de l'eau bouillira également à 100° C.

La quantité (tout/pas tout/pas tous) et la qualité (oui/non) jouent bien sûr un rôle.

**1.-- Affirmation universelle.** -- "Toutes les filles sont belles". -- "Donc certains êtres magnifiques sont des filles". -- L'ensemble des "beaux êtres" dépasse (est plus grand que) l'ensemble des "filles" qui en est un sous-ensemble.

**2. - En privé, affirmatif.** - "Certaines filles sont belles". -- "Donc certains êtres magnifiques sont des filles". -- Les deux termes sont et restent privés.

**3.-- Déni universel...** "Toutes les filles ne sont pas belles". -- "Donc tous les êtres (bien)-beaux ne sont pas des filles". -- Ou encore : "Si aucune fille n'est belle, alors aucun être beau n'est une fille".

**4.-- Déni privé.** -- "Certaines filles ne sont pas jolies". -- Pas de distractions immédiates.

**Conclusion :** nous clôturons ainsi le chapitre des dérivations immédiates (deux phrases ; clairement présentées). Si cela ressemble à un raisonnement sophistiqué, il s'avère aussi avoir des limites pratiques.

**Exemple 70.-- La dérivation “médiante” (syllogisme).**

Examinons la distinction entre l'inférence directe et l'inférence indirecte.

**1. -- La dérivation immédiate.**

Il est toujours à sa place. Un peu (voir l'avertissement) à la connaissance directe (E.L. 05). Le fait raisonné lui-même insinue un sens presque évident du “si, alors”.

**2. -- La dérivation indirecte.**

Nous avons vu que - pour “clôre” - le raisonnement immédiat préfixe subrepticement une préposition générale (axiome), qui exprime la raison suffisante - le discours de clôture (Gr. : sullogismos, syllogisme) mentionne expressément la raison suffisante.

**Un exemple.**

Pré-phrase 1.-- Tout ce qui pense est.

**Note --** “Est” ici dans le sens de “existe (réellement)”. Le raisonnement qui opère secrètement dans Pré-phrase 1 est le suivant : “ Tout ce qui pense a pour prémisse l'existence réelle “.

Pré-phrase 2.-- Eh bien, je pense.

Conclusion - C'est ce que je fais.

**Note --** I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 91.-- L'auteur donne une explication plus “technique” (comprendre : logistique).

**La règle de dérivation.**

“ A un, dans un système (note : ici l'ensemble qui est le texte du syllogisme),

**1.--** une déclaration conditionnelle “si A, alors B” et

**2.--** un énoncé qui est identique à son préphrase A (déduction) ou à son post phrase (réduction), alors, dans ce système, on peut introduire un énoncé qui est identique à son post phrase B (déduction) ou à son pré phrase A (réduction)”.

**Plus simple...** Depuis Platon, il existe deux grands types de raisonnement.

**1** - La “sunthesis” (déduction) - Tout ce qui pense est. Eh bien, je pense. Donc je suis... Plus court : “si A, alors B. Eh bien, A. alors B”.

**2** - L'analysis (réduction) - Tout ce qui pense est.. Eh bien, je suis. Donc je pense... Plus court : “si A, alors B. Eh bien, B donc A”.

**Note --** Relisez les L.E. 40 et 41 (*Catégories*) -- Un être pensant englobe l'existence. Mais pas l'inverse ! Tout ce qui existe n'est pas un être pensant.

**Conclusion. --** La réduction est une hypothèse. C'est possible. Rien de plus.

**Exemple 71.-- Dédution et réduction.**

Examinons un instant la similitude et la différence entre la dé- et la dé-réduction.

**1.-- Dédution. “Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B”.**

Plus purement logique : “Si A, alors B et si (en fait) A, alors B”. Cette dernière phrase est la forme purement hypothétique qui, selon la logique traditionnelle, est l’objet réel (non épistémologique) de la logique.

*Note* -- La raison est la loi de la généralisation (*E.L. 22 (Collection)* ; 27). On raisonne de tous (collection universelle) à certains (un seul). La dérivation est nécessaire (*L.E. 70 : Modalité*).

**2.-- Réduction.-- “Si A, alors B. Eh bien, B Donc A”.**

*Note* -- Relisez le *L.E. 76 (échantillons d’expansion de la connaissance)* -- La dérivation n’est pas nécessaire. Cf. *L.E. 70 : Modalité*. Il n’y a pas de raison suffisante (pour l’instant, c’est-à-dire avant qu’une enquête plus approfondie ne soit menée).

**Modèles appliqués.**-- Nous prenons les exemples suivants à titre d’illustration.

**1.-- Dédution.**

Si toute l’eau bout à 100° C, alors cette eau et cette eau (échantillons)... Eh bien, toute l’eau bout à 100° C. Donc cette eau et cette eau (échantillons) bouillent à 100° C.

**2.-- Réduction.**

Si toute l’eau bout à 100° C, alors cette eau et cette eau (échantillons)... Eh bien, cette eau et cette eau (échantillons) bouillent à 100° C. Donc toute l’eau bout à 100° C..

*Note* : Depuis Platon, il existe deux variantes.

**Déductif : preuve par l’absurde.**

Soit A (modèle) ou -A (contre-modèle). Lorsque A n’est pas directement prouvable. Diversions : si -A, alors conclusion incongrue (absurde) -- On voit qu’il s’agit d’un raisonnement de diversion, c’est-à-dire d’une preuve indirecte mais - pour le bien du dilemme strict (soit A, soit non-A) - valide. C’est une subdélégation.

**2.-- Réductif : preuve lemmatique-analytique.**

“Si X, alors B. Eh bien, B Donc X”. -- On introduit un raisonnement détourné : on appelle la raison inconnue “X” et on prétend qu’il s’agit de “A”, la vraie raison. Ensuite, on teste par échantillonnage jusqu’à ce qu’il s’avère que x est en fait A.

*E.L. 53 (Hypothèse)* en donne un exemple. *E.L. 49 (X)* est un autre exemple : l’être réaliste est un lemme, un X.

**Exemple 72.-- Contenu conceptuel et portée dans le raisonnement.**

Nous avons souligné que la logique traditionnelle est une logique de concepts, et une logique de concepts bien définis (et donc non vagues). C'est précisément sur cela que repose le raisonnement ! Nous illustrons cela par une application.

**1.-- Définitions.**

Dans les magazines féminins en particulier, les termes "star" et "top model" sont utilisés.-- Examinons la taille.-- Le terme "star" comprend par exemple "pop star", "movie star", "theatre star". Un "mannequin" (modèle de mode) ou un "top model" est un type de "star" !

En d'autres termes, les top models sont toujours des stars, sinon ils ne parviendront pas au sommet ! Mais les stars ne sont pas toujours des top models.

**2.-- Raisonnement.**

Nous voyons maintenant l'image de ces définitions, les structures du raisonnement.

**Déductif.**

Si Tyra Banks est un top model, alors elle est une star.

Eh bien, Tyra Banks est un top model.

Elle est donc une star.

(Note de la rédaction : Tyra Lynne Banks (1973°) est un mannequin, présentatrice et femme d'affaires américaine. Elle est l'un des rares mannequins d'origine africaine. Source : Wikipedia 2018).

**Réductif.**

Si Tyra Banks est un top model, alors elle est une star.

Eh bien, Tyra Banks est une star.

Donc Tyra Danks est un top model.

**Explication... C'est au pluriel.**

On constate que **trois termes** sont utilisés dans le système de raisonnement : Tyra Banks (singulier), top model (privé, particulier) et star (universel). Cfr. *E.L.* 36 (distributif).

**2.-- Validité.** -- On peut passer du top model à la star mais pas l'inverse. En d'autres termes : si la belle femme noire californienne Tyra Banks est une star, alors elle peut être - a priori, c'est-à-dire sans test par rapport à la réalité en dehors du terme purement linguistique (*E.L.* 65 : jugement synthétique) - une pop star, une star de cinéma, une star de théâtre, un top model. Dans la réduction, sans test a posteriori, on en arrive seulement à la conclusion (provisoire) que Tyra Banks pourrait être un top model.

**Évaluation modale.**

1. La prise de décision déductive du top model à la star est nécessaire. Elle est également appelée "analytique".

2. Il n'est pas nécessaire de réduire de l'étoile au sommet. Possible. Et donc risqué. Il s'agit au mieux d'une hypothèse. C'est ce qu'on appelle le "raisonnement synthétique".

**Exemple 73.-- Deux types de réduction : induction / hypothèse.**

**Bibliographie :** Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 1878, 13, 470/482.

Peirce nous y donne une configuration (E.L. 29) qui montre clairement la similitude et la différence entre l'hypothèse inductive et l'hypothèse explicative. On généralise. L'autre généralise. Cf. L.E. 31 : *compréhension collective et distributive ; especially 27:Généralisation / généralisation.*

**Note :** On utilise parfois le terme "induction" pour les deux.

- |                            |  |
|----------------------------|--|
| <b>1... Déduction...</b>   | Règle... Tous les haricots de ce sac sont blancs.<br>Application... Eh bien, ces haricots viennent de ce sac.<br>Résultat. -- Donc ces haricots sont blancs. |
| <b>2.1.-- Induction.--</b> | Application.-- Ces haricots proviennent de ce sac.<br>Résultat. -- Donc ces haricots sont blancs.<br>Règle... Tous les haricots de ce sac sont blancs.       |
| <b>2.2.-- Hypothèse...</b> | Règle... Tous les haricots de ce sac sont blancs.<br>Résultat... Eh bien, ces haricots sont blancs.<br>Application. -- Ces haricots proviennent de ce sac    |

**Modal.** -- La déduction est nécessaire. -- L'induction et l'hypothèse ne sont pas nécessaires et, dans ce sens large, "hypothétiques".

**La phrase 'Eh bien'.**

C'est le même mot à mot dans le raisonnement réducteur, mais l'accent est mis tantôt sur le blanc (généralisation), tantôt sur ce sac (généralisation).

A partir d'un échantillon ou de plusieurs - pris au hasard (randomisation) - c'est-à-dire "ces haricots" (collection privée), on raisonne vers "tous les haricots" (collection universelle).

**2. -- Généralisation.** -- S'il n'y a que "ce sac" et "ces haricots", il est clair que "ces haricots" proviennent de "ce sac". Sinon, ils peuvent avoir leur origine dans un autre sac.

**Conclusion.** - Dans l'induction, c'est à peu près tout. Par hypothèse, il s'agit d'un tout. Cfr E.L. 22 (*Collection*) ; (23*Système*).

Parfois, "ces haricots sont un signe métaphorique". Voir aussi E.L. 06 (*Signes*).-- Voir la référence au tout ou à l'ensemble, c'est réduire !



**Exemple 74.—Le syllogisme : trois termes.**

1.. “*Terminus esto triplex !*”. -Il y a trois termes.

2.-- *Raisonnement en chaîne*. -- Plus de trois termes donnent lieu à une pluralité de syllogismes.

**A.-- polysyllogisme**

Poly- (beaucoup) + ‘syllogisme’.

Ce qui n’est pas constitué d’éléments pouvant exister indépendamment ne se désagrège jamais en tant qu’ensemble.

Eh bien, l’âme immatérielle pure de l’homme n’est pas composée d’éléments qui peuvent exister indépendamment.

Ainsi, l’âme immatérielle pure de l’homme dans son ensemble ne se désintègre jamais.

Eh bien, tout ce qui dans son ensemble ne se désintègre jamais est immortel.

L’âme humaine pure et incorporelle est donc immortelle.

**Note --** Le syllogisme multiple consiste en plus d’un syllogisme tel que les conclusions du précédent servent de prépositions au suivant.

**B.-- sorites.**

Il existe deux formes de syllogisme accumulé.

**B.1.- - L’accumulation à rebours (régressive).**

*Montaigne* (1533/1592), célèbre pour ses *Essais* (1580), l’a mis dans la bouche du renard : “Cette rivière pétille. Ce qui pétille, bouge. Ce qui bouge n’est pas figé. Ce qui n’est pas gelé ne peut pas me porter. Donc cette rivière ne peut pas me porter.

**Note --** Les “bien” sont omis.-- Un tel raisonnement est une série de jugements tels que : le

1. dire du précédent devient le sujet du suivant,

2. jusqu’à ce que le verdict final du premier sujet soit prononcé.

**B.2.- - l’accumulation en avant (progressive).**

“Athènes gouverne la Grèce. Je contrôle Athènes. Ma femme me contrôle. Mon fils de dix ans domine ma femme. Cet enfant dirige donc la Grèce”.

Une série de jugements comme ça :

1. le sujet du précédent devient le proverbe du suivant,

2. jusqu’à ce que le jugement final du dernier sujet prononce le premier.

**Note :** Thémistocle d’Athènes (-525/-464), homme d’État et stratège, est connu pour ces sorites... Il y a là un sophisme : le terme “ contrôler “ est utilisé dans plus d’une phrase !

Mais en tant que Grec, Thémistocle le savait aussi : il utilise une figure de style syllogistique pour jaillir (dénoncer) sa femme. Quelque chose qui correspondait à la personnalité du Grec lisse.

**Echantillon 75.-- 19/256 formes du mot-clé valides.**

**Bibliographie :** Ch. Lahr, *Logique*, 519/528.-- On peut faire des expériences avec des syllogismes. Voici ce que cela donne, si on le réduit à l'essentiel.

**Note --** Tout syllogisme normal comprend trois termes qui sont comparés par paires (E.L. 58 ; 59). Nl. le terme majeur (plus grande taille) ou maior, le terme mineur (plus petite taille) ou minor et le terme moyen (terme de comparaison) .

**1.1.-- Quatre “figures” (“schemata”).**

Le moyen terme peut occuper quatre places.

**a.--** Sujet en majeur et proverbe en mineur (sub / prae).

**b.--** Dire en majeur et dire en mineur (prae / prae)

**c.--** Sujet dans la majeure et sujet dans la mineure (sous/sous).

**d.--** Proverbe en majeur et sujet en mineur (prae / sub).

Sub” signifie “subiectum” (sujet) et “prae” signifie “praedicatum” (proverbe).

**1.2.-- Soixante-quatre “modes”.**

A partir du sujet, le prédicat est prononcé selon la quantité et la qualité (E.L. 57 ; 75).-- Cela donne, dans une élaboration complète des jugements possibles, 64 attributions du prédicat au sujet.

**Formes de syllogisme.** --  $4 \times 64 = 256$ .

**Pratique.** -- La combinatoire est une chose. La pratique, c'est deux !

**a. --** Seules 19 formes sont valides. Depuis le Moyen Âge, elles portent des noms de combinaison latine comme Barbara, Celarent, Darii, Ferio,-- Baroco, -- Bocardo. Et d'autres.

**b.-- “Seuls cinq ou six sont utilisés”.** (Lahr, o.c., 520).

**Note.-- Figures aprior et aposterior.**-- Lahr, o.c., 522/524. --

J. Lachelier (1832/1918), penseur kantien, auteur de *Du fondement de l'induction* (1872), distingue les syllogismes en :

**1.1.--** apriorique (sub / prae et prae / prae).

**1.2.--** aposterieur (sub / sub).

**2.--** invalide (prae / sub).

La comparaison de deux concepts par le biais d'un troisième (moyen terme) peut être soit “analytique”, soit “synthétique”. Cf. E.L. 65 (*Leibniz*). Voir également E.L. 70.

Le premier donne une raison de fermeture apriorique, le second aposteriorique.

**Echantillon 76.-- les modèles eulériens.**

Les prépositions conduisent, logiquement, aux postpositions. Ces “prémises” (du latin “praemissa”, présupposition) et la postphrase qui en découle sont régies par l’identité des (trois) concepts concernés. Cfr *E.L. 25 (identité totale et partielle ; non-identité)*.

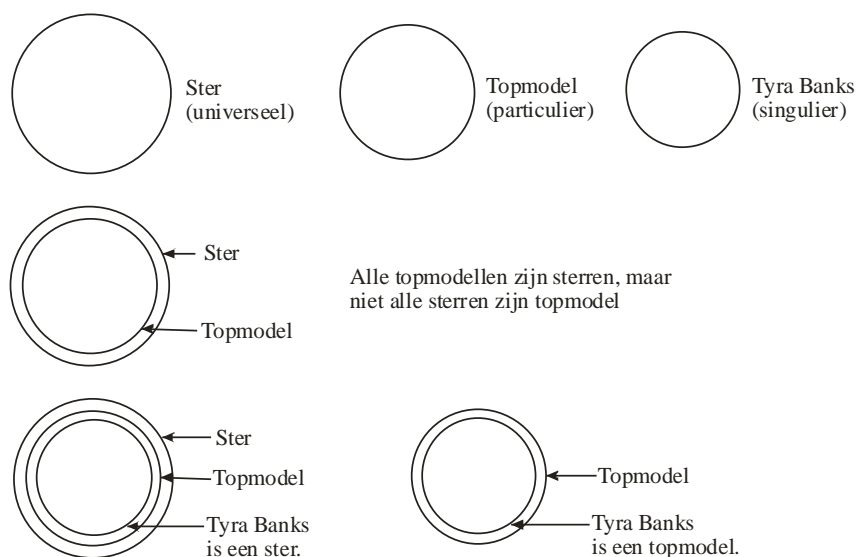
Comme nous l’avons vu plus haut, les circonférences jouent visiblement un rôle décisif à cet égard.

Le mathématicien suisse polyvalent Leonhard Euler (1707/1763) a représenté et visualisé les circonférences comme des originaux dans des figures mathématiques spatiales sous forme de modèles (modèles de similitude).

Ils rappellent les diagrammes de Venn. Veuillez noter la coïncidence complète ou partielle (= identité visuelle) des figures.

**1.1.-- identité partielle.**

Ou analogie... Prenons la phrase d’accroche “Tous les top models sont des stars”. Eh bien, Tyra Banks est un top model. Donc Tyra Banks est une star.



= Tous les top models sont des stars (mais toutes les stars ne sont pas des top models)  
top model

= 3 cercles l’un dans l’autre : T. Banks est une star, car top modèle

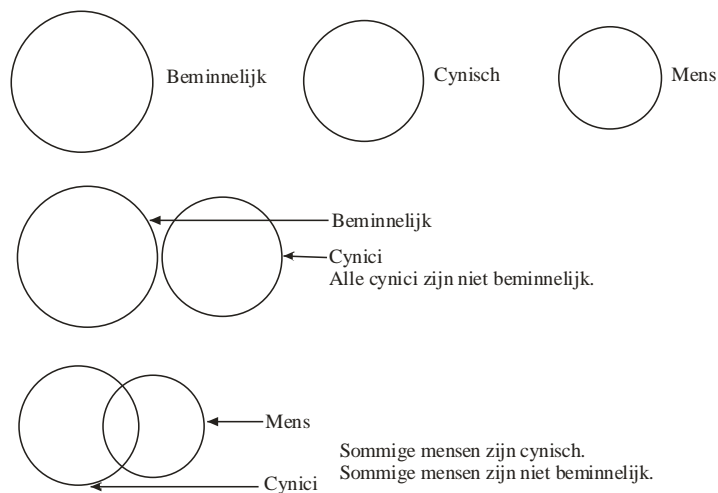
= 2 cercles l’un dans l’autre : T. Banks est un top modèle

Les dimensions conceptuelles (les étendus) sont indiquées par les rayons des cercles. Ainsi, “top model” inclut “Tyra Banks” (en tant que copie de celle-ci). Ainsi, “star” inclut “top model” (en tant que sous-ensemble de star).

La coïncidence (partielle ou analogique) des figures visualise les identités (partielles).

**1.2. - Identité partielle.**

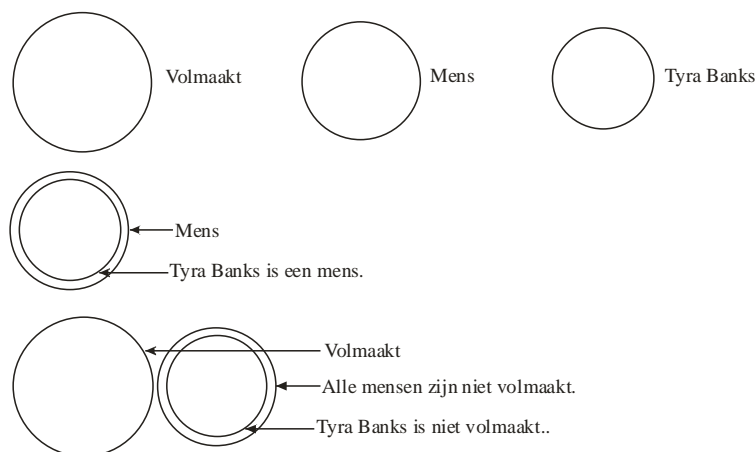
“Toutes les personnes cyniques ne sont pas aimables. Eh bien, certaines personnes sont cyniques. Donc : certaines personnes ne sont pas aimables”. -- Un schéma déductif : de tous à certains.



Les cercles ne se croisent pas lorsque le rapport “cynique / aimable” est visualisé. Ils se croisent lorsque le ratio “personnes / cyniques” est représenté.

**2. -- Une totale non-identité.**

“Tous les humains ne sont pas parfaits. Eh bien, Tyra Banks est un être humain. Donc Tyra Banks n’est pas parfaite”.



L’identité - l’identité partielle et la non-identité - était la question. La réponse varie dans les exemples ci-dessus.

Notez comment, dans les modèles d’Euler, la négation, la non-identité totale, est clairement visualisée par les figures non coupantes.

D’emblée, la nature identitaire de la logique classique devient apparente. Clarifié par les modèles d’Euler. Une brillante application de la théorie des modèles (L.E. 25).

**Exemple 77. -- Le syllogisme collectif.**

Jusqu'à présent, il semblait que les syllogismes étaient purement distributifs ou du moins en grande partie. *E.L. 80* (Généralisation) nous a montré une exception : "ces haricots" (dans l'hypothèse) sont un concept collectif à situer dans un concept collectif ("ce sac"). La partie se réfère au tout.

**Bibliographie :** *D.J. Mercier, Logique, Louvain/ Paris, 1922-7, 177/185 (Nature et fondement du syllogisme).*

**Diagramme : Si A, alors B. Eh bien, A. Donc B. Déduction.**

Phrase 1. -- Tous les triangles ayant deux côtés égaux ont (nécessairement) deux angles égaux.

Phrase 2. --Eh bien, ce triangle ici et maintenant, ABC, a deux côtés égaux.

Conclusion.-- Donc ABC a immédiatement deux angles égaux.

Notez que la propriété " deux côtés égaux " et la propriété " deux angles égaux " ne sont pas similaires (distributif : modèle métaphorique) mais liées (collectif : modèle métonymique).

Les géomètres nous en donnent la preuve. Ce qui nous intéresse ici est ce qui suit.

**1.- La cohérence est nécessaire (légale).**

Dès qu'un triangle à deux côtés égaux est présenté (sujet), on est obligé de supposer qu'il a deux angles égaux (proverbe).

Ou encore : "Deux côtés égaux" impliquent (incluent) - dans un triangle - nécessairement "deux angles égaux".

**Note --** Modèle théorique. -- C'est-à-dire que de " deux côtés égaux " (l'original), " deux angles égaux " sont le modèle métonymique. Non pas en raison de leur ressemblance avec ces côtés, mais parce qu'ils y sont liés, ils fournissent des informations sur les côtés égaux.

**2.-- Voir le lien, c'est abstraire ou idéer.**

Qu'il s'agisse d'un triangle purement imaginaire ou d'un triangle matérialisé (en bois, en métal, à l'encre sur du papier ou à la craie sur un tableau noir), quelles que soient la longueur des côtés et la largeur des triangles, où et quand ils se trouvent, la connexion est là. Inchangé. Eternel.

Certains (Aristotéliens) l'appellent "abstraction" et d'autres (Platoniciens) "idéation".

Cf. *E.L. 49 (L'être)* : l'être éternel est ainsi exposé.

**Exemple 78.-- Argument d'autorité.**

**Bibliographie** : W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 63/67 (Argument d'autorité).

On peut formuler un argument d'autorité à la fois de manière déductive et réductive.

**1... Déductif.**

X est une autorité fiable car, lorsqu'il juge, il est un expert. Eh bien, X affirme p. Donc p est fiable.

Les penseurs orthodoxes (de droite) mettent l'autorité au premier plan. Sans aucun doute. C'est leur base de vie et de pensée. Ce qui est considéré comme "dogmatique".

Ceux qui considèrent comme valable une "thèse" (opinion) privilégiée dans une discussion libre sont à leur manière "dogmatiques" (comme si tout ce qui ressort d'une discussion libre et démocratique comme valable l'était déjà grâce à elle).

**2.-- Réductif.**

Si la grande majorité/ une majorité/ un nombre suffisant de jugements portés par X dans son domaine d'expertise sont vrais, alors X a une très grande/ grande/ une certaine autorité.

Eh bien, la grande majorité/un nombre suffisant d'énoncés de X concernant son domaine s'avèrent être vrais (échantillonnage inductif).

Donc X a une très grande/une certaine autorité. Dans son domaine. Les penseurs scientifiques acceptent cette "autorité". Ni orthodoxe, ni partielle. Et donc pas "dogmatique" ou "autoritaire".

**Domaine d'autorité.** -- Il faut faire attention à la réservation d'un domaine d'autorité. -- Ce qui est en dehors de ce domaine est en dehors de l'autorité. Car l'autorité est comme un concept : **a.** c'est un contenu **b.** qui renvoie à une portée ou un domaine. Cf. *L.E.* 33.

**Une science professionnelle sans valeur.**

**Bibliographie** : --- G. Del Vecchio, *Droit et économie*, in : *Bulletin européen* 1962 : janv./févr. 10/12.

Luigi Einaudi (1894/1961), économiste, soutient que son sujet, l'économie, est une science partielle et donc hypothétique.

**1. -- Liberté des valeurs.**

Une science sans valeur ne reconnaît que les valeurs qui sont valables dans son domaine. Ainsi, l'économie ne reconnaît que les valeurs économiques (capital, biens, services, etc.). L'économiste est donc un "homo oeconomicus", une personne économique. Un scientifique.

**2. -- L'éthique.**

Einaudi "L'économiste en tant que professionnel (*L.E.* 42 ; 54 ; 66 : *objet formel*) ne dit pas : "Vous devriez éthiquement agir comme ceci ou comme cela".

Dans ce cas, il irait au-delà de son domaine et dans un domaine dans lequel il n'est pas expert. Mais il dit : "Si vous agissez éthiquement de telle ou telle manière, alors, étant donné les lois économiques, vos actions éthiques auront telles ou telles conséquences économiques !

**Modèle appliqué** - Si un gouvernement, dans l'esprit de la justice distributive (motif éthique), permet une augmentation des salaires dans un ou plusieurs secteurs, il s'agit d'une mesure sociale mais en même temps d'une mesure économique.

**Note --** Cf. *E.L.* 83v : Des cercles qui se croisent. Les concepts économiques et socio-éthiques se "croisent" dans les domaines qu'ils englobent. La mesure salariale a donc son image ("répercussion") dans la compétitivité des entreprises. Cela peut rendre les clients rebelles. Non pas qu'ils soient antisociaux, mais simplement parce qu'ils sortent défavorisés.

**Domaine de compétence. -- Relativité.**

Albert Einstein (1879/1955) a élaboré une théorie de l'univers - une cosmologie - qui porte le nom de "théorie de la relativité". Dans le domaine micro- et macro-physique, les jugements deviennent au moins partiellement non-absolus ("relatifs"), ne serait-ce que parce que chaque physicien est lui-même situé dans le système qu'est l'univers ... et donc limité dans ses observations et ses jugements. Ses observations ne sont pas "absolues" mais "relatives" (dépendantes des circonstances).

Eh bien, certains en déduisent que, outre les déclarations cosmologiques, nos jugements de valeur traditionnels (*L.E.* 66 : pluralité des biens formels) sont également non absolus, "relatifs" (selon les situations).

**a.** Synchronicité : Nous vivons, à l'échelle de la planète, dans une multitude de cultures, dont chacune a sa propre échelle de valeurs.

**b.** Diachronique : la même culture évolue,-- aussi dans son échelle de valeurs, au cours de l'histoire qui devient donc histoire culturelle.-- Les personnes qui vivent ces différences, c'est, les différends, "relativisent" les valeurs.

**a.** -- La *théorie d'Einstein* est strictement scientifique. Son autorité est limitée à ce domaine.

**b.**-- La *théorie relativiste de la culture* est strictement humaniste. Son autorité est limitée aux phénomènes culturologiques. Il existe une identité partielle entre les deux. Mais ils ne sont pas plus qu'analogues.

**Exemple 79. -- Discours de clôture avec preuves intégrées.**

En grec ancien : “epi.cheirèma”, approche, base de fonctionnement. Aristote, Topika, définit un “argument court” comme un syllogisme dans lequel chaque préposition est fournie avec une (courte) preuve.

**1. -- Mathématiques.** J. Anderson / H. Johnstone, *Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)*, Belmont (Clf.), 1962, 4.

**Demandé.**

Prouvez que  $x((y + z) + w) = (xy + xz) + xw$ .

En guise d’axiome, on présuppose que  $x(y + z) = xy + xz$ .

Cet axiome est également donné (GG). Parce que c’est nécessaire comme preuve.

**Solution.**

$x((y + z) + w) = x(y + z) + xw$  (en vertu de l’axiome). Cette opération est, dans les systèmes axiomatico-déductifs, une “preuve”.

Deuxième étape. --  $x(y + z) + xw = (xy + xz) + xw$  (en vertu de l’axiome également).

Les auteurs : “On prouve une assertion mathématique en la présentant comme la conséquence d’hypothèses”. Une assertion mathématique est prouvée en démontrant qu’elle est la conséquence (dérivation) d’hypothèses (par exemple, des axiomes).

**2.-- Légale.**

M.T. Cicéron (-106/-43), dans son *Pro Milone*, développe un épicheirèma.

Phrase 1.--, Dans tous les cas, il est justifiable en conscience de tuer d’abord un agresseur injuste - en légitime défense.

**Preuve** : le droit naturel

**1.** (c’est-à-dire les règles de conscience qui découlent de la nature générale de l’homme) et le droit de l’environnement.

**2.** La loi positive ou ferme (= lois introduites par les humains) justifie cette légitime défense.

**Note** : Cicéron indique ici les prémisses de sa preuve (ce que les axiomes sont aux preuves mathématiques, les “principes” de la morale le sont au droit).

Phrase 2.-- Eh bien, Clodius était un agresseur tellement injuste... Preuve...

**1.** Le passé criminel de Clodius, son escorte **2.**douteuse, les armes qu’il a **3.**trouvées le prouvent.

Concl. - Ainsi Milo, en conscience, a été autorisé à tuer Clodius lui-même d’abord.- Ce dernier est la thèse ou “thèse”, lat. : propositio, à prouver.

**Conclusion** - Malgré les différences de domaines (tailles), les mêmes règles de raisonnement s’appliquent aux mêmes domaines :

**1.** hypothèses générales

**2.** réalisés dans. les applications (privées/simples).



**Echantillon 80.-- Clé dilemme.**

**Bibliographie :** W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 32/34 (*The dilemma*).-- L'auteur en cite deux types.

**1. -- La même réflexion après coup.**

“ Soit p ou -p (= modèle et contre-modèle). Si p, alors r. Si -p, alors aussi r”.

**Modèle appliqué.**

Une sentinelle n'a pas donné l'alerte : “Soit vous étiez en service, soit vous ne l'étiez pas. Si tu n'étais pas au poste, tu n'as pas fait ton devoir.

**2... Deux partis après coup.**

“Soit p, soit q... Si p, alors r. Si, q, alors s”.

**Modèle appliqué.--** Une personne se présente devant le tribunal, accusée d'une infraction mineure au code de la route dans laquelle elle n'est pas fautive.-- “Soit je plaide coupable, mais alors je suis condamné à une somme d'argent pour une faute que je n'ai pas commise.-- Soit je ne plaide pas coupable, mais alors je dois passer toute la journée du lendemain en prison”.

**Remarque :** un dilemme strict ne s'applique que si l'énumération des possibilités est complète. Cf. *L.E.* 37.

**Appl. model.--** Ch. Lahr, *Logique*, 528.-- Epikouros de Samos (-341/-271), fondateur de l'épicurisme, est connu pour un dilemme.

Ou l'âme de l'homme périt avec le corps qui meurt. Dans ce cas, toute vie émotionnelle s'arrête. Elle ne ressent donc rien à la mort.

Ou elle survit à la mort. Dans ce cas, elle échappe aux malheurs de la vie incarnée et est plus heureuse qu'avant. Il ressent donc un état de bonheur accru après la mort. Dans les deux cas, l'âme ne doit pas craindre la mort.

On voit un seul et même Nazaréen. Ou bien elle survit à la mort de son corps, mais de telle sorte que, en raison d'actes peu scrupuleux, elle est sujette au regret et au remords. Dans ce cas, l'âme craint la mort avec une certaine raison.

Ce que Lahr veut montrer, c'est que l'énumération d'Epikouros des cas possibles est incomplète. Et donc que sa réflexion ultérieure doit être traitée avec beaucoup de réserve.

En d'autres termes, il devrait d'abord prouver qu'il n'y a que deux possibilités. Ce dont même les païens croyants doutaient.

**Echantillon 81. -- Preuve par l'absurde.**

*D. Nauta, Logica en model*, Bussum, 1970, 27 ; 280.

**Prépositionnement** : Soit un modèle, soit un contre-modèle.

Le contre-modèle **a.** répond au donné (GG) **b.** mais pas au demandé (GV). Ceci est démontré par le fait que, si le contre-modèle est affirmé, alors ce qui suit est ce qui réfute ce contre-modèle. Ça mène à quelque chose d'absurde. C'est clairement une preuve de diversion. Cf. *E.L.* 78.

**Appl. model.--** *W.C. Salmon, Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 30. --

La méthode socratique consistait à définir. Les définitions éthiques sont particulièrement importantes. Valeur centrale : "justice" (= vivre consciencieusement).

**1.-- La définition molle de Kefalos.**

"Bien joué, Céphalos", ai-je répondu (= Socrate). "Mais qu'est-ce que la 'justice' exactement ?"

Kefalos : "Dites la vérité et rendez ce qui est dû".

Socrate : "Cette définition est-elle correcte ? En d'autres termes, n'y a-t-il pas d'exceptions ?". Les faiblesses de la définition (les exceptions) sont discutées.

"Supposons qu'un ami sain d'esprit me confie des armes et qu'il demande à les récupérer lorsqu'il n'a plus toute sa tête. Est-il "juste" (justifiable en conscience) de les lui rendre (*note* : comme votre définition l'insinue) ? Personne (*note* : qui est raisonnable) ne prétendra que je dois les rendre. (...).

**Note** : Si toi, Céphalos, tu affirmes cela, alors ce qui suit est ce que tu affirmes à nouveau (en tant qu'homme consciencieux) ! En langage poppérien, Socrate déduit de la thèse de Kefalos une inférence qui est son application mais qui conduit à quelque chose d'inacceptable, d'éthiquement grotesque. C'est ce que Popper appelle la "falsification" (démontrer que quelque chose est indéfendable).

**2.- Le sophiste sans scrupules définition.**

Les protosophes (-450/-350) définissaient "l'homme vertueux" comme "l'homme savant".

D'où Socrate déduit : "Un voleur est un expert dans le vol de biens. Donc un voleur est un "homme vertueux".

Socrate insinue ainsi que la véritable vertu est plus que la "technè", l'expertise, l'habileté. Elle est régie par la "droiture" (vie consciencieuse) : une personne peut être compétente et aussi sans scrupules.

Pour Socrate, expertise et conscience vont idéalement de pair dans une société vivable.

**Echantillon 82.-- Raisonement lemmatique-analytique.**

O. Willmann, *Geschichte des Idealismus, III (Der Idealismus der Neuzeit)*, Braunschweig, 1907-2, 48 :

“L’une des méthodes les plus fécondes des mathématiques modernes - le principe “analytique” - est d’origine antique et platonicienne : Platon aurait été le premier à proposer l’étude par “analysis” (raisonnement à rebours) au Thasien Léodamas”. (Diogène Laërtios 3:4)”.

**Donné / demandé.**

Le raisonnement réducteur, à rebours, est un raisonnement de recherche : “Si A, alors B. Eh bien B, Donc A”. A’ est la chose recherchée.

1 - Dans la preuve par l’absurde, ce qui conduit à l’absurde répondait à la donnée et non à la demande.

2.-- Dans le raisonnement lemmatico-analytique, le système ‘donné/ demandé’ joue à nouveau le rôle principal : le demandé (A) est inconnu (X). Mais on prétend que l’inconnu (voulu) était déjà connu. Et ainsi était déjà donné, pour ainsi dire.

**1.-- Lemme.**

Le terme “lème” en grec ancien signifiait, entre autres, “point de gain”, -- en logique, “prémisse”, -- en rhétorique, “fait à développer” (E.L. 42 (Thème)). C’est ce dernier sens qui prévaut ici.

**Modèle hypothétique.**

Au lieu de “Si A, alors B. Eh bien, B. Donc A”, l’autre raisonne “Si X, alors B. Eh bien, B. Donc X”. Puisque le A dans le type de raisonnement déductif est inconnu, A est remplacé par X. En d’autres termes, X est opposé à A comme le modèle est opposé à l’original. X fournit des informations préliminaires et est donc un modèle hypothétique (supposé avec réserve).-- Puisqu’on cherche A à travers X, le raisonnement lemmatique-analytique est un raisonnement de diversion. (E.L. 78).

**Analytique.**

Le nom ordinaire d’un tel raisonnement est “analytique”. En fait, c’est un nom abrégé, car le lemme fait une variante de l’analysis, la réduction, l’analysis lemmatique-analytique.

**Globalisation**

L’“analyse” réelle, qui teste le lemme par rapport à la réalité des données, place X dans le complexe de données. Il est examiné pour ses relations (cohérence en premier lieu, mais aussi similitude).

Ainsi dans la “ règle de trois “ (E.L. 30), où “ 15% “ est le X, le demandé, qui se situe dans une structure “ 100% / 1% / X% “ (universel / singulier / privé). Ce qui permet de trouver l’objet recherché.

**Modèle simple.**

Donné.-- Les étudiants menés par Mlle Anita, sont dans la forêt.

Soudain, une fille s'approche du professeur, tenant une plume dans sa main :  
"Regardez, mademoiselle, une plume !

Demandé. - Mlle Anita: "Devinez de quel oiseau peut provenir cette plume !  
Lemmata.-- Une fille dit : "Ça vient du merle noir".

Ce à quoi un autre a répondu : "Non ! Ce n'est pas assez noir ! Il vient d'une grive".

On peut comparer avec la *L.E. 06 (èmeion)* : la plume est un *signe ambigu* (cf. 54 : Plus de vierge ; 80).-- On peut aussi comparer avec la *L.E. 80 : Globalisation (l'origine de la portion de haricot)*. Parce que la petite plume fait partie d'un tout dans lequel elle peut se situer.

**Analyse** - noms que les enfants donnent ne sont pas donnés au hasard : les observations des enfants se reflètent dans leurs suppositions (lemmes). Ils visent avec des raisons.

Ces noms sont le modèle (provisoire ou hypothétique) de l'original. L'analyse testera cela - ici par échantillonnage et donc de manière inductive. Pas comme ci-dessus en s'inscrivant dans une structure mathématique rigide. Cf. *L.E. 53 (Définition cumulative)* : la demande est une définition correcte de l'ensemble dans lequel s'insère le panache (son "origine").

**Retour en classe.**

Jw. Anita sort un de ses livres d'oiseaux, plein de photos en couleur. Elle montre d'abord le merle noir : "La plume est trop brune, mademoiselle ! tout le monde s'exclame. Nous voyons la méthode comparative ! La petite plume trouvée et le modèle photographique.

J'ai donc cherché ailleurs : elle montre la grive. "C'est beaucoup mieux. Mais la dame n'est pas encore satisfaite : elle montre la femelle merle, qui est moins noire que le mâle. "Hé ! Il pourrait aussi s'agir d'un merle femelle !

**Conclusion...** indécidabilité ! Pour l'instant, la plume est soit d'une grive, soit d'un merle femelle.

**Note.**-- Dialectique.-- Zénon d'Eléa (-500/ ...) disait un jour à ses adversaires : "Ni vous ni moi ne prouvons ce que vous prétendez".

Ici : "Vous qui défendez la grive... pas plus que moi qui défend la femelle merle ne prouve ce que tu affirmes". Lorsqu'il y a à la fois un pour et un contre, Aristote appelle cette situation "dialectique" (il n'y a que des arguments dialectiques, contradictoires, disponibles), c'est-à-dire indécidable.

**1996-1997 : 1ère année *Eléments de Logique* (E.L. 1 - 92)**

**Contenu.**

Avant-propos	(01)
Exemple 1 : un cours de propédeutique	(02)
Exemple 2 : Bon sens et logique	(03)
Exemple 3 : Modèles de raisonnement	(04)
Exemple 4 : Le raisonnement en tant que connaissance indirecte	(05-06)
Exemple 5 : méthode phénoménologique	(07)
Exemple 6 : exemple de description phénoménologique	(08-09)
Exemple 7 : La construction (structure) de la logique traditionnelle)	(10)
Exemple 8 : La logique s'appuie sur l'ontologie	(11)
Exemple 9 : Le terme "réalité" dans la théorie de la réalité	(12)
Exemple 10 : Principe de l'appétit	(13)
Exemple 11 : signe/réalité	(14)
Exemple 12 : caractères syntaxiques	(15)
Exemple 13 : ontologie identique	(16)
Echantillon 14 : Le principe d'identité à nouveau	(17)
Exemple 15 : ontologie grecque ancienne, oui ancienne.	(18)
Exemple 16 : Le deuxième axiome ontologique	(19)
Exemple 17 : La raison dans la philosophie de la nature	(20)
Exemple 18 : Apprentissage de l'identité	(21)
Echantillon 19 : Tropologie : métaphore/ métonymie	(22-23)
Echantillon 20 : Comportement tropical	(24)
Exemple 21 : Méthode identique	(25)
Echantillon 22 : Tropologie : la synecdoque	(26)
Exemple 23 : généralisation/alignement	(27)
Echantillon 24 : La stoïchiose de Platon (arrangement)	(28)
Exemple 25 : ontologie harmologique	(29)
Exemple 26 : Harmologie appliquée	(30)
Exemple 27 : les différentiels de base	(31)
Exemple 28 : Apprentissage de l'unité (hénologie)	(32)
Exemple 29 : Logique des concepts	(33-34)
Exemple 30 : textologie	(35)
Echantillon 31 : types de taille	(36)
Exemple 32 : ventilation	(37)
Exemple 33 : classification/définition	(38-39)
Exemple 34 : Catégories	(40)
Exemple 35 : catégories	(41)
Echantillon 36 : thématique : objets matériels et formels	(42)
Exemple 37 : les mots comme thèmes	(43)
Echantillon 38 : Chreia	(44-45)
Exemple 39 : Définition	(46)
Exemple 40 : typologie des définitions	(47)
Exemple 41 : types de définitions	(48)
Exemple 42 : nominalisme et réalisme (conceptuel)	(49)
Exemple 43 : Définition de la "culture	(50)
Echantillon 44 : Définition de la praxéologie	(51)

Exemple 45 : définition de la cuisine	(52)
Exemple 46 : la définition de l'accumulation (cumulative)	(53)
Exemple 47 : Définition judiciaire	(54)
Exemple 48 : Définition de la singularité	(55)
Exemple 49 : la logique du jugement	(56)
Echantillon 50 : Quantité/qualité du jugement	(57)
Exemple 51 : la méthode comparative	(58)
Echantillon 52 : Tout jugement est basé sur une comparaison	(59)
Exemple 53 : phrase de négation "pas".	(60)
Exemple 54 : L'absurde n'est absolument rien	(61)
Exemple 55 : le jugement relatif	(62)
Exemple 56 : La raison suffisante pour un jugement	(63)
Exemple 57 : le texte de l'arrêt dans son contexte	(64)
Exemple 58 : La raison suffisante dans le jugement	(65)
Exemple 59 : La raison ou la base du jugement de valeur	(66)
Exemple 60 : sujet/proverbe/clauses	(67)
Echantillon 61 : l'exactitude, oui, mais aussi l'akribeia	(68)
Exemple 62 : La phrase conditionnelle	(69)
Exemple 63 : modalité	(70)
Exemple 64 : le détournement dit immédiat	(71)
Echantillon 65 : les inductions mathématiques et sommatives	(72)
Exemple 66 : le raisonnement a-fortiori	(73)
Exemple 67 : l'induction analogique	(74)
Exemple 68 : dérivation immédiate d'un avis contraire	(75)
Exemple 69 : dérivation immédiate d'un jugement annulé	(76)
Exemple 70 : la dérivation indirecte (phrase de conclusion)	(77)
Exemple 71 : déduction et réduction	(78)
Echantillon 72 : Contenu conceptuel et étendue dans le raisonnement	(79)
Echantillon 73 : deux types de réduction : induction/hypothèse	(80)
Exemple 74 : Mot de la fin : trois termes	(81)
Echantillon 75 : 19/256 formes du mot-clé valides	(82)
Exemple 76 : les modèles eulériens	(83-84)
Exemple 77 : Le syllogisme collectif	(85)
Exemple 78 : argument d'autorité	(86-87)
Exemple 79 : Paragraphe de clôture avec preuves intégrées	(88)
Echantillon 80 : Mot-clé diilematique	(89)
Exemple 81 : preuve par l'absurde	(90)
Echantillon 82.-- Raisonnement lematique-analytique.	(91)